

A Monsieur de Roder
hommage de l'auteur
G. Franceschi

20 Novembre 1869

LES

FABULEUSES BÊTES

DU BONHOMME

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Papier de Chine (nos 1 à 15)	15
Papier Whatman (nos 16 à 30)	15
Papier vergé de Rives (nos 31 à 630)	600
Total.	630

N° 486

G. FRANCESCHI

LES

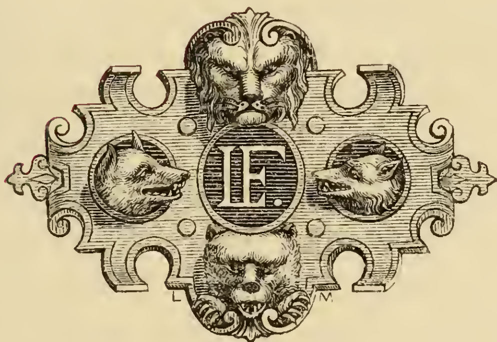
FABULEUSES BÊTES

DU

BONHOMME

Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

LA FONTAINE.



PARIS
IMPRIMERIE JOUAUST
RUE SAINT-HONORÉ, 338
MDCCCLXIX





A M. EDMOND TEXIER

Risum movet.
Phèdre.

Vous donc, ami très-illustre, voulez bien accepter à hommage et prendre en protection cettui mien petit livre, lequel, à peine issu de sa coquille, arde d'aller courir le monde! Seul, j'eusse pour lui trop craint quelque horrible naufrage; mais avec vous, sous votre guide et votre égide, me cuirassé voilà de triple airain contre vent et marée, orages et tempêtes. Or vogue la galée, et fraîche brise en poupe! Mon Télémaque a sa Minerve. Neptune mènera la nacelle à bon port.

Ce néanmoins me tient beau regret que le livriculet ne soit mieux méritant votre suffrage tant précieux. Si n'aspirait-il mie à ce degré de gloire d'être par vous

patrociné et présenté au peuple. C'est un excès d'honneur, dont soyez ci mercié cordialement. — Pour moi, j'emporterai mon point si, comme vous, chacun lecteur y trouve que s'ébattre et rigoler, oyant les gais propos des bêtes fabuleuses (excepté du lion, monarque trop bestial qui ne dit mot pour rire), et contemplant leurs faits et gestes très-plaisants : car n'est ceci livre soporifique de morale et quintessence de pavots. N'y a telle marchandise à extraire du Bonhomme; mais menteries joyeuses, tant et tant que voudrez, pour le votre meilleur et mien gaudissement.

Je n'ai, Dieu merci, charge d'âmes ni d'ânes, ni mission d'enseigner personne, ni prétention de si haute volée. Ces pagines écrivant, occupai mes loisirs pour divertir les vôtres, si je puis. A cette fin, non autre, croquai ces fabuleux portraits, en imitation récréative des enfants « encore dans leurs classes », lesquels barbouillent leurs cahiers ou sculptent leurs pupitres en nez hyacinthiques et organes physiques pour s'ébaudir, et non aucunement pour montrer leur talent.

De même fut par moi fabriqué cettui livre, à temps perdu; voire, et pour ceux qui pensent en avoir à perdre, — après avoir, s'entend, fait leur labeur du jour. C'est à savoir pour ceux qui estiment les heures être faites pour eux, et non eux pour les heures. Mais,

quant aux gens qui les angloisement prisent comme monnaies, ils ne certes voudront les dépenser à ces « badineries ». Et point du reste ne pourraient, ayant en ce bas monde trop que s'échiner aux affaires publiques et privées. Les malheureux ! Ne jamais cesseront eux d'ahaner durement, que la neige des ans n'ait blanchi leur front, ridé leur chicheface, glacé leur cœur de convoiteux, engourdi leurs tibias, couché leur corps dedans la tombe. Sera lors temps de reposer. — Oui, mais non de rire !

O béjaunise extrême ! Ceux-là ignorent sûrement que :

Les moments que l'on passe à rire
Sont les mieux employés de tous (1).

— Rire, disait Verville (2), c'est qui contente mieux et coûte moins. Mais, par-dessus tous autres, le Bonhomme avait pour lui prédilection, qui n'en voulait « quitter sa part pour un empire » ; qui tenait malheureux un roi s'il n'osait rire ; qui enfin l'appelait « plaisir des dieux » (3) tout comme est la vengeance. Si ne s'ingénia-t-il à autre chose faire en ses gaulois écrits qu'à nous très-rabelaisiaquement épanouir la rate chatouilleuse que nous le ciel bailla pour nos

(1) Regnard, *Le Carnaval de Venise.*
(2) Béroalde de Verville, *Le Moyen de parvenir.*
(3) La Fontaine, liv. XII, fab. 12.

délices. Nous nature par icelle surtout distingua bien des bêtes, au moins de celles d'aujourd'hui; car, pour les fabuleuses, elles riaient aussi, — et même les poissons, comme fit le dauphin, qui portait maître singe, quand il tourna la tête et vit cettui « magot » qu'il pour un homme avait pris sur son dos (1). Mais, à cette heure, dit bien maître François (2), rire est propre de l'homme, et c'est pourquoi mieux aima-t-il « de ris que de larmes écrire ». A sa pareille, et le Bonhomme aussi, lequel se vantait d'être son disciple (3), et le fut, en effet, plus que pas un, ou mieux, son héritier de gaulois génie, attendu, comme opine H. Taine (4), que toujours mêmement s'occupa de rire, jusques à faire de rire « son état permanent, le but et emploi de sa vie », tant contant que fabulisant.

C'en est assez sur cettui point. Je ne veux mie encore, après quatre mille quatre cent-quarante et quatre autres, coudre sur ce sujet phrases sur phrases, dites et redites, lues et relues de fois nombre innombrable et même davantage; c'est vulgaire propos, commun verbiage, vieille bavarderie usée, traînante aux livres de chacun; car chacun du Bonhomme a

(1) La Fontaine, liv. IV, fab. 7.
(2) Rabelais, *Gargantua*. Prologue en vers.
(3) La Fontaine, *Lettre à Saint-Évremond*.
(4) H. Taine, *La Fontaine et ses Fables*.

dit sa ratelée, depuis Gail et Guillon jusqu'à Damas-Hinard (1), lequel, par parenthèse, nous le pensa montrer plus savant que Buffon... ès-zoologie! C'est manie que je plains. — Ceux-là compareraient un Virgile à Grignon et un Homère à Malte-Brun!

Laissez *cuique sua:* à l'un sa houe, à l'autre son compas, à l'autre ses manchettes, et aux autres leur lyre. Le Bonhomme était le Bonhomme, poëte humain; que voulez mieux? Allez, courez, volez, remuez ciel et terre et me le venez dire. Ou plutôt demeurez. Ne trouveriez qui le puisse approcher; n'y a qui vaille ses « contes d'enfant », ses petits apologues, ces poëmes ravissants, où lui-même goûtait « proprement un charme ». Charme et enchantement, mets délectable, dive boisson, nectar des dieux fait de miel de l'Hymette pressé par les Muses, voilà que c'est, ni plus ni moins, — poétique ambroisie dont je toujours m'enivre et dont jamais ne me puis rassasier.

Lisant ses livres délicieux, connus que c'est le pays de cocagne de sire Bonaventure Despériers (2), où coule la fontaine de Jouvence, où sise est la vallée de jouissance, où fols sont ceux qui ne font que passer et s'en vont d'une haleine sans y faire séjour, sans prendre beau déduit sur le chemin, sans y goûter loisirs, sans y respirer fleurs, sans y cueillir de fruits,

(1) Damas-Hinard, *Buffon et La Fontaine.*

(2) Bonaventure Despériers, *Cymbalum mundi,* dialogue III.

sans dormir sur l'herbette aux frais ombrages, sans boire aux clairs ruisseaux, sans vivre enfin la douce vie. — Foin d'iceux! Ils sont pauvres d'esprit, et ne, benoît lecteur, les imitez. Non ferai, moi non plus, qui point n'ai hâte d'achever ma route. C'est voyage trop court qu'il ne faut abréger. Je dis qu'il le faut faire au moins pressé, en s'arrêtant aux sites agréables, en buissonnant comme écoliers, en butinant le miel de toute rose, en récoltant partout son plaisir, à la manière du Bonhomme, lequel prenait toujours par plus long et gaiement s'en allait devisant pour arriver le plus tard qu'il pût.

Non autre méthode suivis-je, portraiturant *cum* indocte *commento* ses bêtes fabuleuses, qui ne, comme savez, sont centaures, dragons, chimères, licornes ni phénix, mais lion, ours, loup et renard, — en attendant mieux. Céans lirez complète, colligée pour votre ébattement, la fabuleuse vie de chacune, tellement quellement fut *in illo tempore*, — quand elles avaient une âme, au dire de Tardif, et croyaient même à l'autre vie, au rapport de Jean Gritsh (1), frère mineur prédicant, qui leur dans ses sermons prêtait entière foi sur l'immortalité de l'âme! Mais ce retorqua le P. Beaujant, autre prédicant, lequel déclara bêtes n'être que diables (2),

(1) Jean Gritsh, *Sermones quadragesimales* (XVIe siècle).
(2) P. Beaujant, *Amusement sur l'âme des bêtes.*

et ne partant pouvoir aller en paradis. C'est que nous bien verrons, lorsque nous y serons !

Toutefois, quand Jupiter était souverain dieu, bêtes avaient droit d'entrée en l'Olympe, et messer escarbot, pour venger Jean lapin, son compère, assassiné par l'aigle, porta même au giron des dieux... une crotte, qu'il déposa sur la robe de Zeus, où l'oisel impérial avait pondu ses œufs, que Jupin secoua de la belle façon (1). D'ailleurs, les dieux d'alors tenaient les bêtes en honneur. Chacun en avait une dans ses armes. Bien mieux, leur maître ne dédaigna point d'être taureau pour ravir son Europe, et cygne pour avoir Léda. Mars se fit sanglier pour tuer Adonis. Apollon fut dauphin pour conduire devers Delphes les Crétois, fondateurs de son tant fameux oracle. Item en beau dauphin se déguisa Neptune pour enlever sa Mélantho. Minerve se logea au corps d'un chouette, etc., etc.

C'est pourquoi des bêtes parlèrent très-honorablement Homère, Hésiode, Archiloque, Aristote, Stésichore, Théocrite, Hérodote, Hippocrate, et surtout Pythagore, lequel en fit simplement hommes vivant leur *autre* vie. — Mais churent peu à peu de si haut rang et si furent réduites à plus n'avoir..... que de l'esprit. Encore cependant, dit Montaigne « notre sapience apprend des bêtes les plus utiles enseignements aux plus grandes et plus nécessaires parties

(1) La Fontaine, liv. II, fable 8.

de la vie (1) », et il y a vraiment que s'instruire, oyant argumenter — son oie!...

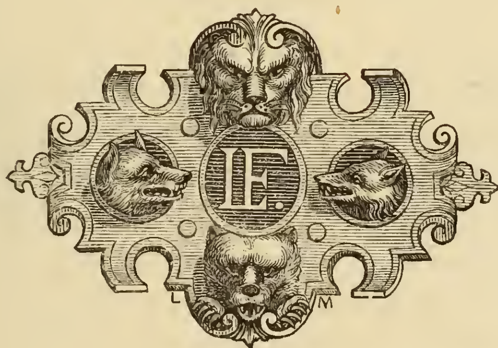
Ayant si discouru de suffisance, concluons, — non cependant sans dire un mot de cettui mien langage, lequel d'aucuns sans doute estimeront trop vieil. Qu'importe, s'il est bon? En buvez moins vous bon vin pour avoir fait long séjour en bouteille? Au demeurant, n'en fis, croyez, à mon caprice et fantaisie, mais pour cause causée et raison raisonnée, à mon avis. D'abord parce, comme a dit un auteur de sens (2), que langage des bêtes fabuleuses doit être simple, familier, presque enfantin, voire même quand les dieux et hommes y interviennent. Or, en dépit de Rivarol (3), est au vieil langage, et seulement en lui, icelle naïverie que requiert mon sujet. Ensuite c'est langage où « tout passe », et probablement ai céans que faire passer telles choses de haut goût impossibles à dire en style moderne, — non immorales, certes, mais gauloises, de forte cuisine, accommodées à gros poivre et sel, point faites pour les estomacs trop pudiques. Mais quoi! la chaste Philomèle tapissa bien la scène de son viol pour la faire connaître à sa sœur Progné. Enfin, autre ne fis que suivre exemple du Bonhomme, lequel, quoique écrivant au siècle XVIIe, parla style du XVIe, et même de plus loin; par

(1) Montaigne, *Essais*.

(2) Soullié, *La Fontaine et ses devanciers*.

(3) Rivarol, *Discours sur la langue française*.

quoi fut à bon droit de M. Sainte-Beuve dit l'ultième poëte du XVI[e] siècle. Avant le Bonhomme aussi, maître François, quoique vivant au siècle XVI[e], écrivit le langage du XV[e] et de plus haut, encore usité parmi le peuple, pour prouver, disait-il, que notre vieille et « vulgaire langue n'était tant vile, tant inepte, tant indigente et à mépriser qu'on l'estime ». Corbieu! Et le prouva très-mirifiquement. Mais n'ai pour moi si géante ambition. Je seulement, comme Horace au fumier d'Ennius, ai pris en notre vieil langage tant riche quelques bonnes et belles expressions, de métal ou étoffe à faire encore longue carrière. Voilà ma plaiderie. Pour le surplus, *sub judice lis est.* — C'est maintenant à vous d'en prononcer.





LIVRE PREMIER

DU LION.

Animalium potitus imperio.
Faërne.

CHAPITRE PREMIER.

Où sire lion, ne lui déplaise, n'aura que très-petite part.

Car si faut-il préalablement dire quelques mots de « ce temps-là », où sa race, selon la Fable, valait la nôtre tout au moins. C'était, si j'ai bonne mémoire (et j'en ai bien quasi tant que Panurge de quoi remplir un petit pot beurrier), quand animaux discouraient tout leur saoul à qui mieux mieux; quand sire lion contait fleurettes aux filles; quand renard prêchait aux poules; quand singe haranguait Alexandre le Grand; quand l'aigle à Jupin chantait pouille; quand les ânes, les chiens, les grenouilles vers

lui députaient; enfin, quand toutes bêtes parlaient et même étaient, que je crois, polyglottes, à telles enseignes que toutes espèces animales les plus diverses, aériennes, terrestres, aquatiques, amphibies, conversaient naturellement entre elles, ensemble avec les hommes et les dieux, sans le moindre embarras.

Et ce n'était surprenante merveille. Les membres parlaient bien à l'estomac, la goutte à l'araignée, le buisson au canard, la ronce au renard, la forêt au vilain, le chêne au roseau, la lime au serpent, le pot de fer au pot de terre et vice versement. Voire, et le cierge à part lui raisonnait comme le lifrelofre d'Agrigente. — De belles! me viendra ci répliquer quelqu'un. Je n'en tiens mot ni miette. Un cierge raisonner? La maladie, le bois, la ferraille, parler? Et non seulement eux, mais en outre les membres,... et Dieu sait quels! Or trouvez qui vous croie, ou me laissez coucher. De tels contes vraiment sont à dormir debout. Ils ne sont de bon sens. Y a-t-il apparence que ce cierge portât cervelle dans sa mèche? Et quant à ces objets, membres, plantes, limes et pots, dont on assure qu'ils parlaient si bien, encore eût-il fallu qu'ils eussent bouche et langue. En avaient-ils? — Point, que je sache, mais s'en pouvaient passer et n'en parler pas moins, comme bien entendaient les forges de Vulcain, quoique d'oreilles fussent dépourvues. O hérétiques! Et vous, — qui en avez, — n'oyez non plus que sourds. Lesdites forges donc, à la voix de leur maître, seules aussitôt se mettaient à forger; item et les vaisseaux des Phéaciens, quoique pareillement privés d'ouïes, au seul commandement des nautoniers, sans

carte aucune ni boussole, menaient les passagers où leur plaisait d'aller. Le nierez-vous? Ce sont récits d'Homère, que bien ai lus en Mme Dacier. Davantage avaient-ils organes auditifs, les arbres qui se balançaient, et les pierres qui dansaient, et les fleuves qui s'arrêtaient aux doux chants du divin Orphée? Ce sont contes pourtant d'Horace et de Virgile, auteurs trop vénérés dont ne devez douter. Or, quand tous éléments sans oreilles oyaient, encore pouvaient-ils bien sans langue aussi parler, — et sans cervelle raisonner. Nous en avons vu d'autres! Ainsi voilà trouvés couvercles à nos pots. Couvrons-les, s'il vous plaît, et retournons aux bêtes; je dis à celles de « ce temps-là » et non pas à celles du nôtre, qui plus ne savent que crier, rugir, mugir, hennir, hurler, grogner, bramer, braire, barriquer, beugler, bêler, aboyer, miauler, siffler, coasser, croasser, etc.

Mais comment tout à coup leur fut si tellement la parole ravie qu'il ne serait jà possible à aucune laconiser avec un Spartiate ni monosyllabiser avec un frère fredon, comme Panurge en l'île des Esclots? C'est un point à savoir difficile. Au moins si leurs écrits nous étaient demeurés, car aussi écrivaient-elles en ce temps-là. Sire lion envoyait à ses vassaux « de circulaires ecritures (1); » et j'ai lu dans Casti (2) que renard publia un fort savant traité de l'*Art de gouverner*, auquel fit aussitôt messer l'âne réplique par un autre traité de l'*Éducation des princes*. Oh! que j'ai de regret que cela soit perdu. Nous y aurions appris, à

(1) La Fontaine, liv. VII, fab. 7.
(2) Casti, *Gli Animali parlanti*.

coup sûr, belles choses. Mais tout périt en ce grand cataclysme que les dieux irrités, au dire de Casti, firent fondre jadis sur le règne animal pour punir les carnages et guerres et rebellions des bêtes, dont celles-ci eurent peur si horrible qu'elles en perdirent la parole, laquelle depuis jamais ne recouvrèrent, par châtiment de leur méchanceté et bêterie.

Pareillement châtié fut l'orgueil des humains par corruption subite de leur universelle verbocination, quand les fils de Noé, nos pères indiscrets, selon le Pentateuque, voulurent, en l'an deux mille neuf cents et quelques, — ou à peu près, — construire cette maudite tour babélique ou babélonique pour se guinder jusqu'au ciel à beau pied sans perdre terre : énorme impertinence dont Dieu fut si choqué qu'il vous brouilla les langues comme œufs en poële, au damne général de tous et au seul bénéfice particulier des Cellarius, Sacy, et Champollion futurs, que le ciel confonde à leur tour avec leurs inscriptions hiéroglyphiques, démotiques, hébraïques, chaldaïques, helléniques, arabiques et autres, où nul ne comprend rien, excepté eux. De mode qu'à présent, grâce à cette bâtisse, vous et moi n'entendons plus rien au langage d'un Caffre, d'un Huron, d'un Patagon, ni eux au nôtre, sans l'avoir appris. Est-ce pas une abomination? — Je suis marri surtout qu'il nous faille aujourd'hui tant expier cette maçonnerie, usant notre enfance aux écoles et toute notre vie parmi les livres pour nous mettre en la tête, savez comme! quelques bribes de grec et de latin, au lieu qu'auparavant par seul don de nature chacun pouvait parler tous idiomes à la fois, ni plus

ni moins que les apôtres, et sans l'aide du Saint-Esprit.

Aussi faisaient les bêtes fabuleuses, ayant patois commun, quoique très-différent (1), et point n'était besoin de truchements entre oiseaux, quadrupèdes, insectes ni poissons : héros, bouffons, victimes, spectateurs, de cette tragico-bestiale « comédie à cent actes divers, » que ci verrez jouer sous les douze rubriques de ses plus illustres acteurs.

CHAPITRE II.

Comment sire lion gagna sa couronne, et qui n'a rien de fabuleux.

Notoirissime est à tout chacun, peu ou prou lecteur d'apologues, que lion fût alors le roi des animaux, j'entends de ceux qui erraient aux déserts ou vivaient parmi les forêts. Non qu'ils l'eussent tel proclamé, — quoi qu'on dise, — par voix ou voie commune d'élection, universel suffrage ou censitaire, direct ou indirect, scrutin de liste ou individuel, ou autre telle semblable votation, nominale ou secrète, générale ou restreinte, de premier ou second degré, toutes choses dont

(1) Ainsi, dans La Fontaine, l'âne se plaint *en son patois*, liv. III, fab. 1; — le cygne *en son ramage*, liv. III, fab. 12; — la grenouille parle *en sa langue,* liv. IV, fab. 11; — l'autour *en son langage,* liv. VI, fab. 15; — carpillon fretin *à sa manière,* liv. V, fab. 3, etc.

n'avaient cure plus que moi de baiser la mule du pape, ni vous celle de Frédéric, en la manière des Papefiguiers. Dea, non! mais plutôt suis-je induit à penser, comme Phèdre et Faërne en bon latin assurent, que sire lion monta sur le trône animal par l'unique vertu de ses griffes et dents, ce qui vaut autant dire par la force.

Et c'est pourquoi d'aucuns le traitent franchement d'usurpateur. Le cas est très subtil et de difficulté non petite à résoudre, considérant surtout qu'à l'âge où ce lion vivait, autre mode n'était de dominer, tant chez les bêtes que chez les gens, que chez les dieux eux-mêmes, où Jupin ne régna qu'après avoir chassé son père Saturne, lequel avalait des rochers comme vous aisément feriez dragées, et vaincu les Titans, qui entassaient les monts, comme vous volontiers feriez montagnes d'or. Ainsi la force était le droit divin, ou, si ne l'était point, on le croyait, et on l'a cru longtemps, quasi jusqu'à nos jours; même en trouverait-on qui le croient toujours. Mais ce n'est le lieu d'en débattre.

Eheu miseræ! ô misérables bêtes! Ce lion grandit pour leur ruine, comme Scipion pour celle de Carthage. Ah! si quelque Cassandre le leur eût prédit, — et si lionne l'eût permis, — elles l'auraient étouffé en son berceau, ainsi que conseillait renard à léopard (1). Mais on ne reconnut le danger que trop tard, quand les ongles et dents lui étaient déjà crus, quand lionceau était déjà lion, quand il semait partout l'effroi aux environs. Alors, dit la fable, l'alarme se promena de toutes parts,

(1) La Fontaine, liv. XI, fab. 1.

le *tocsin* sonna sur lui; car, Dieu me pardonne, ces bêtes avaient même des cloches et s'en allaient sans doute à vêpres et matines. Rien n'y fit. Autre César, ce lion impétueux vint, vit, vainquit, et chacun se soumit. Et les bêtes vécurent désormais ou plutôt désormais moururent sous sa lourde patte de fer. Je toutefois, les plaignant, ne laisse que de m'indigner contre elles. Il y a qu'être surpris comment leur asservissement put si tôt s'accomplir par un seul animal, et j'en conclus tout net qu'elles, — comme nous, — étaient nées pour la servitude, ayant vice de couardise à l'humaine lignée tant reproché par le sage La Boëtie (1). Car enfin, si fort et si puissant que ce lion pût être, encore ne l'était-il plus que tous ses sujets, d'autant que j'en connais parmi eux au moins quatre qui ne lui cèdent prou sur ce point. Que fût-il advenu s'ils s'étaient réunis? Lion n'en fut venu jamais à bout, lui qui, comme narre Ésope, n'osa pas attaquer trois taureaux assemblés et attendit qu'ils fussent séparés. De même attendit-il pour faire son coup d'État que les « puissances » fussent divisées par leurs querelles et dissentiments, alors que, par exemple, Éléphantide avait guerre avec Rhinocère (2) et Tigritie sans doute avec Hippopotamie. Sire lion en profita, battit l'une avec l'aide de l'autre, les affaiblit, les épuisa, et de la sorte se fit roi, pour roi rester envers et contre toutes. — *Cuncta discordiis civilibus fessa, nomine principis, sub imperium accepit* (3).

(1) La Boëtie, *Discours sur la servitude volontaire.*
(2) La Fontaine, liv. XII, fab. 21.
(3) Tacite, *Annales.*

CHAPITRE III.

Dont sire lion, si l'auteur ne s'abuse, ne sera pas trop mécontent.

Me dussiez accuser de flatterie, beau sire était, vous dis, que sire lion, d'apparence vraiment royale, grande, imposante, souveraine, avec la majesté empreinte au visage, en la personne, au port, en la démarche, et singulièrement dans le regard, qu'il avait si fier et terrible que nul ouvertement ne l'osait affronter. Digne Capet (1) de la race animale, nature l'avait doté, comme un macrocéphale, d'un chef énorme orné d'une riche crinière en forme de couronne, dont les franges abondantes et longues allaient couvrant la moitié de son corps, de même qu'à nos premiers rois faisait leur chevelure, laquelle plus tard devint, hélas! perruque, tandis que sire lion conserva sa crinière toujours sincère et du meilleur aloi. Mais n'était icelle crinière de crin comme celle de cheval; c'était crinière toute en soie, douce et lisse comme ventre d'un cachalot. Il la faisait beau voir, dans ses furies, se hérissant, ainsi que le poil de Calchas, flotter tout à l'entour de son auguste chef. N'était rien d'un effet plus admirable.

Il avait face presque humaine, découpée en traits

(1) D'après certains étymologistes, Capet, de *capito,* signifie *grosse tête.*

larges et superbes; un front immense, un regard saisissant, quoique de courte vue, mais l'œil phosphorescent comme celui du chat, propre à percer le voile des ténèbres, et flamboyant, dans le feu de colère, comme un tison d'enfer sous ses épais sourcils, qu'il meut alors et fronce, ni plus ni moins que Jupiter — et nous; une gueule vaste, bien fendue, bien endentée, fournie et œuvrée de main de maître pour déchirer, broyer et engloutir, servant de receptacle à une horrifique langue armée de pointes et aiguillons si drus et si durs, nous enseigne Buffon (1), qu'elle seule suffirait à entamer peau, chair et os du pauvre monde, sans nul secours de mâchelières ni autres dents; l'encolure plus puissante qu'un taureau; des muscles de fer, des nerfs d'acier, des griffes tranchantes plus que glaives, et, au bout de tout cela, dont pouvait, me semble, bien se contenter, une queue casse tête et reins, assommante plus que massue. — En résumé, un vrai Maillard le *Tape-dur !*

Etait tel au physique sire lion; non-seulement le roi, mais l'hercule des bêtes, de taille au reste assez médiocre, — neuf pieds de long sur cinq de haut au plus, — mais n'ayant membre au corps qui ne fût redoutable. Lui-même avec fierté le disait à Ulysse : « Je mets en pièces qui m'attaque.» Voire, autant en faisait à qui se défendait. Ce n'était là le point. L'attaquer! et qui l'aurait osé, quand chacun s'enfuyait au seul bruit de sa voix, en croyant ouïr le tonnerre? Si agissait-il comme la foudre,

(1) Buffon, *Les Quadrupèdes,* article du Lion.

s'élançant en horribles bonds, *horrendo impetu*, et tombant sur sa proie, qu'il égorgeait en moins d'un *amen!*

CHAPITRE IV.

Où sire lion peint en son moral ne fera plus si belle figure.

Au demeurant, le meilleur roi du monde, lorsqu'il avait dîné, qu'il était bien repu, qu'il digérait à l'aise. En quoi différait le monarque bestial de sire Claude, empereur de Rome, lequel oncques n'était si meurtrier que parmi ses ripailles, la panse pleine et le gosier humide de falerne. Cela, comme à Couthon, lui donnait soif de sang. Par contre, l'animal (c'est le lion que je veux dire) était alors capable de douceur, susceptible même de belle humeur, comme Louis le onzième, après boire, se plaisait aux farces et joyeusetés que l'honoré Balzac a si gaiement narrées en ses tant précieux *Contes drôlatiques*. Mais point ne s'y fiaient, et pour cause, les courtisans de ce méchant prince, d'ailleurs grand politique, qui faisait étrangler ou décoller un homme, tant noble fût-il, aussi facilement que vous réciteriez *pater*, posé, s'entend, que le sachiez, et ne pouvez autrement faire bon catholique.

Semblable était le roi des animaux : rieur à la façon de Niquedouille, à gueule déployée et découvrant les dents; prompt au retour, changeant d'humeur — plus souvent que d'habit; caractère violent, doublé d'hypocrisie, sachant coudre sa peau à celle du renard ; un Byzantin despote de la pire espèce, assassin par nature, et voleur par plaisir ; joignant aux défauts de la force les vices et les passions de la faiblesse, avec l'impatiente irritabilité d'un orgueil souverain ; tyran sans bornes, égoïste sans limites, rapportant tout à lui, prétendant droit sur tous et prise sur tout; enfin, traitant son peuple, en sire féodal, de gent corvéable, mortable, taillable, dépeçable et mangeable à merci.

Adonc était sire lion la vivante image du mauvais roi de maître Alcofribas (notre grand Rabelais, que Dieu là-haut maintienne en joie comme toujours fit ici-bas), à savoir « les peuples pillant, forçant, angariant, ruinant, mal vexant et régissant avec verges de fer (lisez griffes céans), brief, les peuples mangeant et dévorant (1). » Celui-là même qu'Homère, en son *Iliade*, nommait *Demoboron*, mangeur du populaire.

Mais quoi ! je pensais peindre un roi et je décris un ventre ! C'est, me direz, honnir la royauté. Tant pis. Est-ce ma faute si, « vue d'un certain côté, messer Gaster en est l'image (2) ? » Le Bonhomme l'a dit, je le crois volontiers. Il le faut entendre en ce sens que l'un et l'autre, ventre et royauté, au moins la léonine, également font profession d'engloutir tout et dévo-

(1) Rabelais, *Pantagruel,* liv. III, chap. I.
(2) La Fontaine, liv. III, fab. 12.

rer. De même l'entendait Jupiter, si je n'erre, quand aux grenouilles il envoya la grue, — *hydrum!* — qui les croqua régnant et régna les croquant. C'était la mode en ce temps-là. Si nommait-on tels rois et reines *poïmenès laôn*, pasteurs de peuples, voulant signifier évidemment, Voltaire en est d'avis (1), et son avis est mien, que faisaient ces monarques à la pareille des bergers, lesquels mangent en conscience leurs moutons, — non toutefois sans leur avoir tondu et retondu la laine sur le dos.

Pour ce dernier point-ci, je crois que sire lion n'en prenait pas le soin. C'était la chair, et non la laine, que cettui monarque voulait; il n'était lui berger, le Polyphême, qu'à seule fin de pourvoir à ses repas. Voilà le but unique où tendait son gouvernement ; nul autre objet n'avait sa politique. Il n'était avec lui question de république, mais seulement de *re culinaria*. Enfin, je le vous répète, — c'était un ventre!

Et quel ventre! un vrai gouffre pantagruélique, creusé par un appétit féroce, impérieux, inexorable, qu'il fallait combler à tout prix. Oh! alors, si le garde-manger royal était vide, *beatus ille qui procul!*... malheur aux proches! Ils n'en devaient attendre trêve ni merci. Ventre affamé n'a point d'oreilles, comme le goinfre disait Panurge, et, en termes identiques, le milan au rossignolet, qui lui voulait chanter Térée pour tout potage (2). A quoi donc maître Aristophane songeait-il, en ses *Acharniens*, de nous faire dire par l'un d'iceux :

(1) Voltaire, *La Princesse de Babylone.*
(2) La Fontaine, livre IX, fab. 18.

« Prêtez-moi l'attention d'un ventre creux. » Henri Quatrième l'eût bien envoyé aux vignes, ce bavard. Ainsi fit-il un jour que, traversant à jeun une petite ville, certain sot échevin le voulut haranguer : « Sire, commençait icelui, Alexandre le Grand... — Ventre Saint-Gris ! cria le Béarnais, Alexandre le Grand sans doute avait dîné ; moi, je m'en vais en faire autant. » Et laissa là le sot et sa harangue, qui par le fait, à ce moment, ne valait pas même un hareng. Pensez, d'après cela, quelle fougue devait être celle du lion pressé du même soin.

Noël du Fail avait raison, professant, en ses Eutrapéliques *Baliverneries*, qu'ire du ventre est ire impitoyable, et je le dis surtout du ventre du lion. Maître renard, qui le bien savait, autre ne conseillait pour apaiser le sire, que de jeter sous sa griffe un mouton, ou, s'il ne suffisait, de lui jeter un bœuf, deux bœufs, plusieurs bœufs, enfin ce qu'il fallait (1). Il avait trouvé juste en sa sagesse. Ce lion-là, quand il n'avait bauffré, n'était seulement sourd ; aveugle était aussi, ne suivait que son mouvement de gueule, la jetait partout et sur tous, sans distinguer amis ni ennemis, grands ni petits, alliés ni parents, — rien ! Tout n'était que gibier pour le sire affamé, et gibier du lion, ajoute bien la fable (2), « ce ne sont pas moineaux ! » Il fallait que chacun, tantôt l'un, tantôt l'autre, fournît au menu du grand roi (3), selon sa *côte* bien ou mal

(1) La Fontaine, liv. X, fab. 1.
(2) *Id.*, liv. II, fab. 19.
(3) Louis XIV, dit Taine, était le plus grand mangeur de son royaume.

taillée; peu importait, pourvu qu'il y eût de quoi nourrir Sa Majesté, qui n'en faisait pas à demi, mais en prenait autant que quatre et s'en donnait tout d'un temps pour trois jours. Puis après, ses sujets pouvaient dormir en paix jusqu'au repas suivant du dévorant monarque; — c'était la trêve léonine, la paix du ventre!

Encore étaient-ils trop heureux que leur sire n'allât, comme jadis à Rome, vider sa gorge au vomitoire, pour se donner la jouissance d'avoir à la remplir derechef aussitôt. Non, Jupiter merci, sire lion ignorait ce moyen dégoûtant de se refaire sur l'heure un appétit nouveau; il ne mangeait qu'à sa faim de nature, et n'était jà que trop pour ses pauvres sujets. Ceci n'est pas l'avis de M. de Buffon, qui même en fait honneur à ce monarque. Car quoi! il n'égorgeait qu'autant qu'il était de besoin, tandis qu'un tigre et ses pareils tuent pour leur plaisir, même étant rassasiés. Et voilà bien les grands! Le Bonhomme l'a dit, qui a rarement tort : « L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas (1). » — Nous en verrons tantôt quelques exemples.

Pour clore dignement ce substantiel chapitre, convient y ajouter, d'après Buffon, que, le cas échéant où lion pût choisir entre bêtes et gens, il préférait toujours dîner de celles-là, tant il aimait, ce gentil roi, ses bons sujets, — qui volontiers du reste se seraient passés d'icelle étrange préférence, ainsi que de l'hon-

(1) La Fontaine, liv. XII, fab. 12.

neur que renard prétendait que le sire leur faisait en les croquant. Aussi, dès qu'il fut connu, le fuyaient-ils comme la peste. Sentir leur suffisait son odeur léonine pour tirer tous au large, affolés de terreur. Mais le sire y savait remède, et recourait alors aux ruses, où, par malheur, il excellait.

CHAPITRE V.

Comment sire lion s'appropria le tribut envoyé par les bêtes à Alexandre (1).

D'icelle aventure très-mirifique, dont vous, je m'assure, avez ouï maintes fois parler, car elle jadis fit grand bruit dans le monde, appert très-manifestement que sire lion ne tout d'abord régna sur le peuple animal, mais vécut quelque temps en voleur de chemin, rançonnant les bêtes qu'il rencontrait et qui furent ainsi ses victimes — avant que d'être ses sujets. Ce n'en est un, benoît lecteur, d'être tant ébahi que me semblez. Notre Philippe Premier, encore que déjà roi, faisait de même ; item sur les routes rapinaient à main armée tous roitelets, barons et hauts seigneurs du royaume de France et autres, au moyen âge. Et

(1) La Fontaine, liv. IV, fab. 12.

sire lion était contemporain d'Alexandre même, leur chef à tous, et maître en l'art très-héroïque de dépouiller les gens et ruiner les nations. — *Sic itur ad astra!*

Si gagne-t-on aussi de beaux domaines, et lion n'y manqua. Puis brigandage était le métier de noblesse, et lion était noble; seigneur était, mais roi non encore, quand s'alloua le tribut qui était destiné à Alexandre. Sinon, comment imaginer que les bêtes eussent pris telle licence que d'oser l'envoyer sans son commandement? Sire lion régnant, à lui, non à elles, appartenait d'expédier le tribut au roi macédonique; à lui de prononcer si l'hommage était dû, et je doute qu'il eût voulu. Au lieu de ce, que nous apprend la fable? Que les bêtes, de leur autorité, décidèrent seules tout le cas, votèrent un emprunt, le contractèrent, en emballèrent le produit, choisirent les porteurs, nommèrent leur ambassadeur, enfin firent tout, à l'exclusion du lion, qui même fut réduit, du moins à ce qu'il dit, à s'en aller « offrir son fait à part. » Mais je crois là-dessus que le sire a menti. Ce n'était sûrement de rien son intention de faire au Macédon la moindre politesse. Au surplus, il n'importe. Toujours certain est-il que sire lion n'avait point figuré dans cette affaire, délibérée, traitée, résolue, lui absent, comme nous est montré par la rencontre qu'il fit fortuitement « en un passage » de la caravane chargée de ce fameux tribut.

Ledit tribut était, ce paraît-il, un vrai trésor, une somme tant lourde et considérable, qu'on dut, pour le

porter, employer à la fois « âne, cheval et mule », et même le chameau. Les animaux avaient, au récit de la fable, cette somme emprunté d'un roi voisin, — du pays d'Utopie, — « prince obligeant » — s'il en fut, — qui, possédant dans ses domaines, Californie ensemble et Pérou, arrosés du fleuve Pactole, donna tout l'or que l'on voulut. Mais, d'après Gilbert Cognatus (1), gallo-latin conteur du moyen âge, n'était pas ce tribut par les bêtes envoyé, mais bien par Ptolémée, roi des Égyptiens, lequel, dit-il, avait à cet effet réuni *magnam vim pecuniæ*, force pécunes, autant qu'en put tirer des douanes du Nil et de Memphis, afin de contenter l'avide Macédon.

Quoi que c'en soit, d'où que vînt ce tribut, sire lion se promit qu'il en aurait la joie, et, sitôt les porteurs en vue, fit beau plan pour s'en emparer, dessous leur propre nez, en tout bien tout honneur. Eh ! quel plan? pourquoi, un plan? Qu'en avait-il besoin, quand il n'avait qu'à prendre? Or bien, or bien. Voilà ratiociner d'entendement. Oui-da, sire lion n'avait qu'à prendre, et nul n'aurait osé l'en empêcher. Mais, s'il eût fait ainsi, je n'en parlerais point, ni le Bonhomme n'eût mis en vers l'aventure; car, qu'un lion dépouillât par violence des baudets, un chameau, un singe sans valeur, où l'intérêt d'un si médiocre exploit? Victoire sans péril entraîne peu de gloire. Qu'y admirer? Cela se voit toujours. Mais, ce qu'on ne voit guère, c'est un lion agir comme fit celui-là, usant d'un tel moyen que l'on n'y croirait pas, si l'on n'avait garant, et de bon poids.

(1) Gilbertus Cognatus, *Narrationum Sylva*, etc.

En effet, loin d'abord de fondre sur ces gens, de les mettre en fuite, en pièces, et prendre le trésor, lion les aborda civilement, leur parla doucement, se montra d'une politesse exquise, se fit humble, pria, sollicita comme une « grâce », enfin les persuada, par toutes sortes de raisons aussi excellentes que superflues, de l'admettre en leur compagnie et de joindre à leur masse son « léger » écot. — Le moyen de refus! Trop auraient eu mauvaise grâce, et ces gens, après tout, tenaient à leur peau. Aussi fut-il admis à l'unanimité, et je le présuppose, sans crainte d'être démenti.

Cependant, reprenant sa route, la caravane arrive en un pré délicieux, que le Bonhomme a peint de manière divine. Le lion, dit la fable, n'y fut, qu'il se plaignit d'être malade, témoigna le désir de rester en ce lieu, « séjour du frais, véritable patrie des zéphyrs, » — et surtout des moutons; qu'il avait un feu dans le corps; qu'il voulait chercher des simples; que sais-je? somme, requit son argent! Ah ah! voilà l'enclouure! le sire s'apprêtait à découvrir le pot... aux simples. Il demandait sa part! Vous, tout à l'heure, saurez parfaitement comme le sire l'entendait. Ces porteurs l'ignoraient encore; ils l'allaient bien apprendre sans retard. Eux, ingénus, pensaient lui rendre son apport. « On déballe, » on étale, on veut compter... mais d'abord le lion, feignant une surprise extrême, s'écria tout en joie :

« *Que de filles, ô Dieux, mes pièces de monnoie*
Ont produites! Voyez, la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères!

Le croît m'en appartient! » *Il prit tout là dessus.*
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Rien, vous dis-je, pas même les sacs! Ils lui faisaient besoin pour emporter ses monnaies prolifiques et leurs « filles, » car il n'était aisé de serrer tant d'argent dedans ses poches, si le sire en avait, comme d'ailleurs je pense, ainsi que vous sera prouvé plus tard. Dont je seulement m'émerveille, c'est qu'il n'ait supplié les bons « sommiers » de « l'obliger encore de lui faire la grâce *que* d'en porter chacun un quart » chez lui, à son antre, avec promesse bien brodée de leur donner en retour de beaux gants. — Mais quelle figure, cependant, faisait donc maître singe, « ambassadeur nouveau?... »

CHAPITRE VI.

Comment sire lion, en société, savait bien partager avec ses associés sans donner à l'un miette plus qu'à l'autre, pour ne point faire de jaloux (1).

Je ne veux de ma vie manger pois verts ni chiches, en mois d'août ni autre, si je sais comme advint que

(1) La Fontaine, liv. I, fab. 5.

la génisse, la chèvre et leur sœur (ou cousine) la brebis s'avisèrent, à ce qu'on dit, de faire société avec ce fin lion. Il ne faut que j'en mente, ce me surprend et grandement. Point que je doute de l'authenticité d'icelle association. Il s'en faisait bien d'autres à cette époque. Pour n'en vous citer qu'une, le Phrygien raconte que la chauve-souris et le plongeon s'associèrent un jour avec le buisson pour aller trafiquer de compagnie (1). La souris chauve emprunta de l'argent, qu'elle mit dans la caisse commune; le buisson se munit « d'un habit », et le plongeon « fit provision de cuivre »! Mais naufragèrent et perdirent du coup tout leur avoir. Voilà pourquoi, depuis, le plongeon hante les rivages, attendant que la mer lui rende son métal; pourquoi la souris chauve tout le jour se cache de peur de rencontrer ses créanciers, et pourquoi le buisson accroche les passants pour tâter si quelqu'un n'aurait pas son habit. — Las! Puis parlez des savants pour enseigner; ils n'y entendent rien. L'un me vient expliquer par arguments d'une aune, en langage barbare, que si ratepenade ne sort que la nuit, c'est par faute d'y voir pendant le jour; l'autre, que si plongeon habite au bord de l'eau, c'est qu'il est oisel aquatique; un troisième, que si buisson accroche les passants, c'est qu'il est arbuste épineux. Quelles raisons! Écoutez-les, adieu la poésie, adieu la fable, adieu « le charme du mensonge ». Mais non, ne sont là mensonges; sont belles vérités mises en bonnes rimes, dont ferez que censé de profiter.

(1) La Fontaine, liv. XII, fab. 7.

Si doit-on tenir donc pour véridique la société de sire lion et Cie. Phèdre, qui le premier nous l'a narrée (1), était apparemment homme de sens. Du reste, sire lion aimait ces sociétés. Il en fit quasiment avec toutes bêtes; avec le loup et le renard, avec le bœuf, avec l'âne, et voire même avec un mouton, si de Phrène n'abuse notre foi en ses *Figures Ésopiques*. Si tantinet m'ébahis de celle dont s'agit en ce présent chapitre, ce n'est, en la manière de Chamfort, se bellement étomirant qu'un fier lion pût s'associer à telles personnes que génisse, chèvre et brebis : chose absurde, à son gré, chose contre nature, attendu qu'un lion ne pouvait, pour chasser, avoir aucun besoin de ces trois bêtes, d'autant qu'elles-mêmes sont le gibier que lui cherche. — Par ma foi! ce coup-ci, Chamfort a, peu s'en faut, « pris Vaugirard pour Rome ». Il tourne proprement la question à l'envers; il raisonne à rebours.

Et d'abord, sire lion ne fut mie, comme Chamfort donne à penser, l'instigateur de cette société, mais si j'ai lu la fable, la quérirent les autres à lui. Ensuite, quand lion en eût été l'auteur, en serait-elle moins aisée à comprendre? Au contraire, se comprend mieux, et par là seulement se peut comprendre; car qu'importe que sire lion eût ou non, pour chasser, besoin d'icelles bêtes? Suffisait qu'il y trouvât son profit, et un double en trouvait : 1° se donnait des pour-

(1) *Phèdre*, liv. I, fab. 5. Le Phrygien, il est vrai, en a donné l'idée, mais l'affabulation chez lui est différente. Même remarque pour Babrius et autres.

voyeurs gratis, qu'il pouvait d'un seul mot réduire aux quilles; 2° si gibier lui venait à manquer, il avait sur leur chair de quoi se rattraper, d'autant plus aisément qu'elles avec lui vivant sans nulle défiance, il les toujours avait à portée de sa griffe. — C'était comme poissons dans un vivier!

Mais ce qui m'embarrasse, ce qui défie tout mon entendement, ce qui m'est plus obscur qu'un vers de Lycophron, c'est le pourquoi ces bêtes imaginèrent de faire société avec cettui lion. Voilà ce dont Chamfort aurait dû s'enquérir, ce dont j'ai peine à tenir ma surprise : car que diable ces herbivores pouvaient avoir affaire avec un carnassier? Et quel carnassier, bon Dieu! De tous le plus terrible. Que se proposaient-ils par cette association? Quel but? quel intérêt? quel plaisir? — La chasse! Des herbivores chasser! Eh! c'est précisément ce qui me passe. Puis, que faire voulaient-ils de leur gibier? Le manger? ne pouvaient. Le vendre? n'est probable. Brief, j'ai beau m'alambiquer l'esprit, remuer mon cerveau, fouiller en toutes cases de mon intellect, je ne trouve qui vaille à résoudre ce point. Force m'est le quitter. Le diable le plus fin n'y mordrait mie. Et si Sphinx à Œdipe eût posé ce problème au lieu de son bipède embâtonné, le Thébain, certes, y jetait son bonnet et laissait ses houseaux. Que de maux par là conjurés! Plus aucun de ces crimes horribles, abominables, dont on repait sans cesse nos enfants. Mais quoi! Sophocle n'aurait fait sa belle tragédie, et notre Jules Lacroix n'aurait pu la traduire en si beaux vers français. Tout fut donc pour le mieux. Reprenons

notre fable. — Le contrat fait, nos singuliers chasseurs s'étant mis en campagne :

Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.

Oui, bien de la chèvre, et ne lantopinez. Si le vers l'eût permis, le cerf eût été pris par la brebis ; mais l'hémistiche à cris réclamait la muette, et la chèvre eut l'honneur de capturer le cerf. Et voilà la raison de cette invraisemblance, qu'on ne peut, cette fois, à Phèdre reprocher, car chez lui le dit cerf fut pris un peu par tout le monde (1). Ce nonobstant, je lui donne encore tort. Lion ne devait point être de la capture, mais du partage seulement, pour que son dol plus manifeste en fût rendu plus impudent. Le Bonhomme si l'a compris, et c'est un trait de maître.

Or venons au partage. C'est là que le lion « montra ce qu'il était », là qu'il se moqua bien des sottes bêtes. D'abord le sire hypocritique fit semblant de vouloir suivre en tout le contrat, compta ses associés, connut qu'ils étaient « quatre à partager la proie, le déclara tout haut, dépeça le cerf en autant, enfin agit de sorte que ses coassociés tendaient déjà la patte, pour chacun recevoir son lot. Lui, cependant, riait dans sa crinière, les laissait s'abuser, prolongeait l'illusion, rassurait leur espoir, le tout afin de mieux les décevoir. Il s'en donnait la comédie et la faisait durer pour plus d'amusement, puisqu'il est vrai qu'un lion aussi s'amuse. Où le sel, au surplus, de la plaisan-

(1) Phèdre dit en effet : « *Hi quum cepissent cervum vasti corporis.* » Mais *vasti corporis* est outré ; on croirait qu'il s'agit d'une baleine.

terie, s'il eût dit tout à coup, brusquant le dénoûment, comme en l'apologuiste Corrozet : « Tout est à moi ! que chacun se pourchasse, sans rien prétendre à la présente chasse (1) ! » C'eût été se conduire en bête sans esprit, et la bête en avait; vous en allez juger.

La prime part il prit « en qualité de sire, c'est-à-dire de seigneur (du voisinage), et non de roi, comme d'aucuns l'ont cru. Lui-même, dans la fable, n'excipe de ce titre en latin ni français, mais seulement rappelle qu'il se nommait « lion : *nominor quoniam leo;* » la deuxième, il la prit comme étant le plus fort : « *quia sum fortis*; » la troisième, il la prit « comme le plus vaillant, » « *quia plus valeo.* » Et quant à la quatrième, n'ayant plus rien à invoquer, il dit simplement aux pécores :

> « *Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,*
> *Je l'étranglerai tout d'abord.* »

Est-ce *enlevé,* cela ? Voilà ce qui peut s'appeler un bel argument *ad bestias !* Cette *ultima ratio* vaut seule toutes les autres. Quelle péroraison sublime ! Cela vous saisit, cela vous empoigne... à la gorge ! Cela vous coupe la respiration. Le fait est que ses associés en devinrent muets d'admiration. Au moins ne soufflèrent-ils mot, ce nous apprend Marie de France, notre Ésopette, en son *Ysopet :* « Cil compaignon, quant il l'oïrent, » dit-elle en son parler si doux, « tut li laissent, si s'enfoïrent (2). »

(1) Gilles Corrozet, fables.
(2) Marie de France, *Ysopet.*

A la bonne heure! C'est bien fait, et pis eût été mieux. Méchant ne suis, mais, sur ma vie! j'ai regret que le sire n'ait pris d'un temps la chèvre et ses compagnes pour les joindre au malheureux cerf, tant me révolte que ces pécores aient pu se liguer avec leur ennemi contre leurs parents propres, tous pauvres herbivores dont se gorgeait le fauve impitoyablement. O femelles traîtresses! O bêtes amicides, parenticides, parricides, fratricides, infanticides! O chèvre assassine! O brebis galeuse! O génisse sans cœur! O vil gibier de broche et de marmite! Le feu Saint-Antoine vous arde, comme vous trop le méritez! C'est assez.

CHAPITRE VII.

Comment sire lion comprit bien tout d'abord son métier de monarque.

Ce ne fut à lui malaisé ni de recherche difficile. S'y naturellement trouva dressé, façonné et tout habile. N'eut qu'à rester après ce qu'il était devant, en étendant son jeu de prince spoliateur, auquel j'ai démontré, et plutôt deux fois qu'une, combien sire lion s'entendait. L'intelligence au moins ne lui faisait défaut. Si vous seulement exceptez maître renard et maître chat, les deux plus fines bêtes du royaume, il surpassait tous autres en finesse d'esprit; se connaissait à merveille en

affaires, plaçait bien sa monnaie, la faisait *produire* gros, avalait l'huître en laissant les écailles, et, s'il s'associait à quelqu'un en « mettant en commun le gain et le dommage, » le gain était à lui et le dommage aux autres. Et vive lui pour bouche clore aux petits partageux qui, sous prétexte vain d'avoir été aux peines, prétendaient être encore aux profits! Le spectacle, à coup sûr, eût été fort nouveau qu'on eût pu voir « mangeux et mangés, » comme dit Gavarni, assis ensemble à même table. Quel scandale! Lion le pouvait-il souffrir? Point. Il préférait garder le tout pour lui. Et quant aux autres, c'était assez qu'il leur baillât l'honneur de le regarder faire.

Sur le trône monté, c'est avec ces principes que sire lion gouverna ses États : tout pour lui-même et rien pour ses sujets, vivant sur eux, et eux mourant sous lui, par lui, pour lui. Fut entre lui et eux une autre société pire que celle des pécores. Il avait abusé celles-ci pour les frustrer du produit de leur chasse, il abusa dès lors tous ses sujets pour leur prendre leur propre vie, se nourrir de leur chair, se couvrir de leur peau « toute chaude et toute fumante. »

Visceribus miserorum et sanguine vescitur atro.

Le succès de ses ruses l'ayant mis en goût, il y recours avait à tout propos. Tantôt feignait d'être malade, pour attirer les bêtes à son antre; tantôt les convoquait, pour soi-disant tenir sa « cour plenière », promettant leur de beaux regals — avec les « tours de Fagotin, » — et surtout passeports de garantie contre

ses griffes et ses dents (car tel était le sire qu'on n'osait l'aborder sans un sauf-conduit), ce qui du reste n'empêchait « les députés, eux et leur suite, » d'être croqués parfaitement; tantôt s'aidait de l'âne « à la voix de Stentor », laquelle n'est cependant à beaucoup près aussi terrible que la sienne, pour effrayer les gens « à l'environ ». En un mot, ne régnait le sire, il giboyait, et plus souvent qu'à l'occasion de « célébrer sa fête, » — ou bien revenait de fréquence la Saint-Léon au calendrier bestial. Vertuciel! je ne sais, celui-là, quel Grégoire le fit; mais bêtes pouvaient bien, comme le savetier, accuser leur curé de les ruiner en fêtes. Les royales surtout sont au peuple couteuses. — Tels rois ne devraient être baptisés.

Ce néanmoins, au début de son règne, pour donner change à ses sujets, ainsi que nouveau roi d'ordinaire pratique, sire lion apparut, — comme l'enfer, — pavé de bonnes intentions, feignit même vouloir apprendre la morale, et manda tout exprès le singe « maître ès arts » (de Crotelles), qui ne le prêcha, ma foi, pas trop mal (1). Mais le sire en fut vite dégoûté, et l'envoya bientôt prêcher ailleurs. De la morale à lui, lion! Et à quoi bon? Ce qu'il faisait ou défaisait n'était-il pas bien fait ou bien défait? Disait-on pas : « Si veut le roi, si veut la loi? » Et la morale impertinente pourrait ne vouloir point ce que lui roi voulait? Quoi? cette intruse le viendrait empêcher de suivre ses caprices? de satisfaire ses appétits? ou bien lui enjoindrait de ne les contenter qu'à

(1) La Fontaine, liv. XI, fab. V.

condition de ne nuire au prochain? Le beau souci vraiment! N'était-il pas seigneur et maître en son royaume? Tout n'était-il à lui, « quadrupèdes et gens — et serpents? » Et, de par cette gueuse de morale, inventée sûrement des petites gens, et bonne au plus pour eux, un roi ne pourrait plus dépouiller l'un, dévorer l'autre, détruire tout à volonté? Si ses sujets vivaient, s'ils avaient quelque bien, c'était par sa royale tolérance (1), et non par droit légitime et fondé; car n'était autre droit que celui de la force, et ce droit-là, c'était le sien, son code promulgué, bien et dûment signé... de sa griffe meurtrière, dont saurait à la crue cardinaliser quiconque aurait malheur de contester.

CHAPITRE VIII.

Comment sire lion épargna maître rat, qui, puis après, lui sauva la vie (2).

Mais, combien que mauvais fût le bestial monarque, avait encore, comme j'ai dit, moments de débon-

(1) C'est comme l'entendait Louis XIV. Ce grand roi fit délibérer sur la question de savoir s'il ne réunirait pas tous les biens fonds de France à son domaine, pour les affermer ensuite à ses sujets, selon son bon plaisir.

(2) La Fontaine, liv. II, fab. 11.

naireté; non qu'il fût lors capable de faire le bien à ses sujets, mais du moins l'était-il de s'abstenir de mal, et je l'en loue, parce que le sire était de ceux dont Montaigne a écrit : qu'ils font assez de bien quand ils ne font de mal, et qu'ils nous donnent prou quand n'ôtent rien, comme en cette aventure du rat et du lion, où icelui parut magnanime, pour n'avoir écrasé la bestiole sortie un jour de terre entre ses pattes. Nul autre crime, certes, n'avait commis cettui rongeur, sinon d'avoir, l'animalcule, osé se présenter devant Sa Majesté, sans son invitation ni lettre d'audience. En quoi, je le confesse, il fut un « étourdi »; mais qu'il eût mérité pour cela « le trépas, » je le nie hautement. Sire lion n'était pas en somme Assuérus, pour si punir de mort un infime sujet coupable seulement d'avoir, sans sa licence, contemplé son auguste chef. Il avait plus d'esprit, quoiqu'il fût roi de bêtes et l'autre roi de gens. D'ailleurs, si le lion laissa la vie au rat, peut-être le fit-il, selon mon jugement, moins par bonté que par mépris, ou plus encore par paresse.

C'était l'instant probablement que le sire faisait sa sieste, nonchalamment couché sur le ventre, au soleil, le menton reposant entre ses pattes. Il eût fallu se déranger, pour tuer... quoi? un rat, un misérable rat qui se fût perdu dans sa gueule, comme un grain de millet en celle d'un éléphant, ou, si vous mieux aimez, comme un petit anchois en celle d'une baleine? Je vous demande un peu si le gibier était pour lui donner envie; car enfin un lion n'est pas un chat, encore que soit nommé *felis* par les savants. Posez même, chose im-

possible, que le gibier fut de son goût, il en aurait fallu non pas un, mais cinquante, mais cent, et davantage, pour contenter son appétit. Mais il avait dîné, et cela n'est douteux, puisqu'il faisait sa sieste. Voyez! que reste-t-il de ce trait magnanime et qu'on a tant vanté? rien. Il n'est à comparer à celui de clémence Césarine, auquel encore aurais beau dire, si je voulais. Baste! Le malheur est que sont choses trop rares, et l'on voit bien, comme la fable enseigne, « plus de sots fauconniers que de rois indulgents. »

Pour sire lion, grand bien lui prit d'avoir laissé ce rat aller a ses affaires, attendu que lui-même, à quelques jours de là, s'étant, en dépit de son rang, laissé choir en des rets tendus à son adresse, et dont il ne pouvait, par force ni par rage, se dépétrer aucunement, le rongeur à ses cris accourut, et « sans couteau, serpe ni serpillon, » ce dit Marot (1), par l'unique vertu de ses dents petitettes, rompit la maille et délivra le roi.

En ce, Marot et le Bonhomme, rivaux conteurs d'icelui même fait, sont de parfait accord; mais quant à la raison qui poussa le rongeur à secourir le sire, il les faut avec soin distinguer. Il y a de l'un à l'autre différence. La cause avait été, au dire du Bonhomme, que le bestial monarque avait fait grâce au rat, le pouvant mettre à mort. Mais Marot, d'autre part, prétend que sire lion avait, non laissé vivre seulement, mais bel et bien sauvé le rat, qui s'était pris dans une ratière. Il

(1) Clément Marot, *Épitre,* XI.

s'en allait périr, lorsque l'apercevant, ce nous affie Clément, sire lion :

Trouva moyen et manière et matière
D'ongles et dents de rompre la ratière.

Dieu soit loué! car vraiment tout cela ne s'est pas fait sans peine. Que d'efforts au lion pour briser cette boîte qui tenait maître rat emprisonné! Ongles, dents, langue même et queue, il fallut que le sire mît tout en jeu, y employât tous ses moyens, y déployât toutes ses forces, et n'était trop pour en venir à chef. L'ouvrier qui avait construit cette ratière se pouvait bien flatter de savoir travailler. Enfin voilà un rat sauvé. Il fut, ce paraît-il, touché jusques aux larmes du mal que le lion s'était pour lui donné, et sitôt délivré « un genoil mit gentiment à terre, et tira son bonnet de la teste pour mercier mille fois la grand'beste. » A merveille! je maintenant comprends pourquoi certain rhétoricien a préféré ce conte à celui du Bonhomme. Comment n'être séduit par un rat si rempli de gentillesse? Le genou, le bonnet, la grand'bête, sont irrésistibles; mais quand, après de si beaux traits, vous entendez encore ce rat dire au lion : « Tu m'as secouru lionneusement, or secouru seras rateusement, » c'est jusqu'où... l'esprit d'un rat peut atteindre! Ces deux adverbes joints font admirablement, ils s'élèvent jusqu'au sublime. Et du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. — *Ridiculus mus.*

Une seule chose en tout cela m'intrigue. Cette ratière fabuleuse que le lion enfonça au prix de tant

d'efforts, où était-elle ? Le lion marotique s'allait-il promener sur les gouttières, ou bien visitait-il les caves et les greniers, à l'instar des vaisseaux de Gros-René ? Saint Marc, assistez-nous. Je n'y entends pour moi ni gros ni grêle. Ce lion-là n'était le nôtre, non plus que ne l'était celui dont parle Ésope, fabulisant qu'un rat, lequel, — tout comme un autre, — avait aussi sauvé son lion, en requit et obtint sa fille lioncelle en mariage ! Et ce bien fut pour son malheur, car dès la nuit des noces, l'épouse entrant au lit nuptial mit la patte sur son mariculet et l'écrasa comme noisette !

Drôles de rats, drôles de lions qu'iceux. Mais n'en raillons pas trop. Il est des naturels de rats et de lions, et ceux-là étaient fabuleux ; partant tout leur était permis. Faites céans comme saint Augustin, et dévotement professez : *Credo quia absurdum!*

Pour clore le propos sur ce rateux chapitre, lequel, benoît lecteur, voudrez ratifier, il vous a, clair comme lune, démontré qu'un roi, même lion, en bonne politique, doit de tous ses sujets être bon ménager, tant des petits comme des grands, s'il veut qu'à l'heure du danger ils accourent tous à son aide. Ainsi opinait bien maître François, disant que « roi sous le ciel tant puissant n'est qui passer se puisse d'autrui. » — Ouais ! les rois font tout par le moyen d'autrui, excepté le manger, le boire, le dormir et ce que vous savez..., pourquoi, s'il m'en souvient, Louis-Philippe, le premier et dernier du nom, fit faire grands dépens aux Tuileries ; pourquoi item en fit récemment faire le galant homme roi des Italiens, en son palazzo Pitti de Florence,

où *non erat his locus...*, il en fallut bâtir, et plus tôt que plus tard. Si vous m'avez compris, je n'ajouterai mot ; sinon..., je n'en puis dire davantage.

CHAPITRE IX.

Où sire lion fut bon prince envers un cerf, lequel vraiment l'échappa belle (1).

Pour cette fois, vous en serez d'avis, le monarque bestial fit bien un trait quasiment magnanime. Je le tiens tel, venant surtout d'un lion, et à l'égard d'un cerf, — d'un cerf dont la chair fait ses délices, et qui, chose inouïe, avait eu cette audace, la lionne étant morte, de ne pleurer point..., de ne pleurer point ! tandis qu'un tout chacun, pour faire sa cour au roi, se fondait en larmes, s'éclatait en sanglots d'autant plus bruyants qu'ils étaient, je soupçonne, moins sincères. Oui, cettui cerf, cet animal si lâche de nature (quand il n'est pas en rut) qu'Achille en sa fureur contre Agamemnon, qui lui avait soustrait sa Briséis, le traita par injure « d'homme au cœur de cerf » ; cet animal, dis-je, si couard osa faire au lion tel affront que d'assister, l'œil sec, aux funérailles de la reine ! Mais il avait ses raisons. L'horrible morte

(1) La Fontaine, liv. VIII, fab. 14.

lui avait dévoré sa femme et son enfant, sa biche bien-aimée et son *fanfan* chéri. Pouvait-il regretter cette ogresse? A d'autres! Sa mort « le vengeait », lui faisait plaisir divin, puisque vengeance est plaisir des dieux. Brief, ne pleura point. Aussitôt courtisans d'aller dire au lion que l'on « l'avait vu rire! »

Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
Tu ris! Tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons pas sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles! Venez, loups,
Vengez la reine; immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes! »

Brrr... ! le malheureux ! le voilà sous la dent des loups, assailli, égorgé, déchiré, dévoré et quasi digéré. Eh bien, non. *Errat qui putat.* Il n'en fut rien de rien. N'étaient ces bêtes bourreaux d'hommes pour en besogne aller si vitement. Certes, chez les humains, l'on eût déjà saisi, roué, écartelé le pauvre diable, sinon pas aujourd'hui, au moins quand certains empereurs de Rome — ou certains enfants de Capet — régnaient sur les fils de Japet. Mais des bourreaux de loups furent moins prompts. Au lieu de se ruer aussitôt sur le cerf, pour témoigner leur zèle au roi et leur culte à la reine, en faisant tout ensemble un excellent repas avec la chair de la victime, ils lui si bien laissèrent temps de discourir et se défendre qu'elle réussit à se sauver, — non par la force ni par la fuite, mais par le plus joli, le plus mignon, le plus gracieux petit conte que jamais cerf ait inventé.

Il dit au sire courroucé que le temps de pleurer était

passé; que « sa digne moitié (le terme était bourgeois pour une reine) » lui était apparue tout près de là « couchée entre des fleurs (autant dire sur un lit de roses); » qu'il « l'avait d'abord reconnue (je crois bien); » qu'elle « allait chez les dieux (comme cela, tout droit); » qu'elle « avait goûté mille charmes aux Champs-Élysiens, conversant avec ceux qui étaient saints comme elle (alors ils ne l'étaient beaucoup; saints, du reste, hantent le paradis, non les Champs-Élysées, et ceci prouve bien, comme la fable note, que ce cerf n'avait pas accoutumé de lire); qu'elle était très-heureuse; qu'elle « prenait grand plaisir à la douleur du roi (la béguine! Elle était femme encore au delà du tombeau). » Enfin cettui fabuleux cerf en dit tant, ajoutant poivre sur épices, que « loin d'être puni, il reçut un présent. » Une, Taine suppose, bourse de louis (1); je m'en inquiète peu. Chacun cria « Miracle! » et miracle, en vérité fut, de voir un cerf, menacé de mort imminente, ordonnée par un lion et confiée à des loups, s'en tirer par le conte que voilà.

C'est qu'un chacun aussi criait « apothéose! » Dès lors, quoiqu'il ne crût sans doute un mot du beau *brodibroda* du cerf, sire lion fut charmé que cette « apothéose » vînt établir publiquement qu'il avait parenté avec les dieux. Il trouva bon que sa fable ingénieuse donnât au peuple cette idée que du trône à l'Olympe n'y avait qu'un pas — ou qu'un trépas. Ainsi, sa royauté, née du droit de la force, s'acheminait au droit divin. Vous déjà l'avez ouï

(1) Taine, *La Fontaine et ses Fables.*

parler de « ses sacrés ongles » qu'il dédaignait d'appliquer, disait-il, sur « les membres profanes » du nouvel Actéon voué aux loups. Et le mot « saints » dont usa cettui cerf doit être céans pris au sens latin, qui signifie divins. L'orgueil de sire lion y trouvait trop son compte. Noble entre tous, à telles enseignes que Noble était son nom au *Roman du Renard*, plus ne lui suffisait maintenant d'être roi, il voulait encore être dieu, ou du moins demi-dieu. Si, peu à peu, — les cerfs aidant, — l'opinion s'établit parmi les bêtes que sire lion était fait autre essence et procédait de celle des dieux. Et voilà comme usurpation des rois finit par se légitimer aux yeux des peuples — par mensonges de courtisans.

CHAPITRE X.

Comment sire lion se dévoua pour son peuple... aux dépens de l'âne (1).

C'est environ ce temps-là que la peste affligea les animaux, cette abhorrente peste que Virgile chanta parmi ses *Géorgiques* (2), et le Bonhomme en quelques vers qui valent seuls tout un poëme, tant l'on y sent, sous leur

(1) La Fontaine, liv. VII.
(2) Virgile, *Géorgiques,* liv. III.

touche légère, l'émotion vraie d'un cœur vraiment humain ! En savait lui bien le chemin, pour rendre à nous, non pas seulement triste, mais touchant tout à fait, le spectacle des bêtes, — même les malignes, — se résignant aux coups du fléau destructeur. Vous, en votre mémoire, devez loger ces vers avec un bail à vie.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loup ni renard n'épiaient
La douce et innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.

Et c'est tout ! Et ce nous est plus attendrissant que s'il eût nos regards repu de montagnes de morts et de mourants ; plus que s'il eût, à l'instar de Virgile, peint à nos yeux la terrible agonie des bêtes expirant sous l'étreinte du mal. C'est qu'il aux siennes a su prêter plus navrante douleur que celle du corps ; c'est qu'il leur a baillé un sentiment, une âme, en quelque sorte, consciente du fléau, qui plane sur elles et peu à peu s'étend comme un linceul de mort ; c'est qu'elles toutes sous lui se courbent en attitude morne de désespérance qui nous remplit de compassion ; c'est que n'est rien plus pitoyable que cette prostration d'un peuple entier frappé d'indicible terreur et se mourant d'icelle plus que du mal même. Car jà ces animaux ne vivaient plus ; ils attendaient la mort, s'y étaient condamnés, abandonnés d'avance ; ne songeaient désormais à l'évi-

ter, non pas même à la retarder. Enfin que dire de plus? — Les méchants en avaient désappris la haine et les bons en avaient désappris l'amour.

Mais que paraisse à ce moment quelqu'un qui leur fasse entrevoir un moyen de salut, et l'on verra d'abord tous ces agonisants se redresser de hait, comme les égrotants du *vilain mire.* Ils aussitôt retrouveront tout leur attachement à cette vie que si peu tout à l'heure semblaient soucieux de conserver. Alors, si le salut de tous est au prix du dévouement d'un seul, c'est à qui ne sera celui-là; chacun défendra son existence avec autant de vivacité qu'il y tantôt mettait d'indifférence. C'est comme sagement jugea le roi lion, en sire intelligent qu'il était sans conteste, et, sinon par affection, — laquelle chez lui brillait par son absence, — au moins par intérêt (car son peuple détruit, il n'aurait plus de quoi), s'avisa d'excellent stratagème pour rendre le courage à ses sujets, en leur persuadant qu'un sacrifice unique, expiatoire, apaiserait le ciel et chasserait la peste. Toujours par ce moyen le sire était-il sûr d'arrêter court la contagion de peur, qui entre pour moitié en l'œuvre des fléaux, et c'en était assez, selon son compte, pour sauver bonne part des bêtes à son profit.

Dans cet objet, le sire « tint conseil » ou plutôt assemblée générale d'animaux et leur dit, en substance, de son plus doux rugissement : « *Mes chers amis* (car le malheur est grand niveleur, comme observait le roi Lear en Shakespeare), je crois que nous sommes de gros pécheurs devant le ciel, et nos péchés sont sans doute cause que nous voici par lui si maltraités. C'est

pourquoi je propose que le plus coupable de nous se sacrifie à son courroux. Cela s'est fait souvent, et l'histoire nous l'apprend (Iphigénie à Aulis, les Décius Mus, père, fils, petit-fils, etc). Confessons donc nos fautes franchement. Moi qui vous parle, j'ai tout le premier, dans ma gloutonnerie « dévoré force moutons » qui n'avaient d'autre tort que leur chair tendre. Même il m'est arrivé — je ne le cache point — de manger quelquefois

Le Berger!

Je me dévouerai donc, mais... » Ah ! voilà, mais il fallait juger, après la confession des autres, s'il était bien « le plus coupable. » O Bazile de Basileus! ô le royal Tartufe! Et *quis audeat solem?...* Il se devait encore passer beau jour devant qu'on vît les rois par leurs peuples jugés, — non pas après leur mort, comme en Égypte, — mais pendant leur vie, et immolés à leur salut, cette suprême loi inscrite au code des nations à peine seulement depuis octante années. Toutefois sire lion devait avoir aussi son jugement, mais pas cette fois-là, il était trop à craindre, et ne l'ignorait point. Eût-il donc égorgé père, mère et enfants, fût-il rouge de sang de la tête à la queue, l'on vous l'eût fait plus blanc que n'est coton de Malte ou tulle de vierge allant en noces. De même, — et sans Lachaud, — sortirent blancs en cygnes le tigre et les puissances « et tous les carnassiers », jusqu'aux simples mâtins, qu'on prit sur leur parole pour « de petits saints. » En raccourci, tout ce beau dévouement aboutit à quoi ? à faire périr... un âne! lequel par-

dessus tous fut déclaré coupable pour « dans un pré de moines passant » avoir de cedit pré « tondu la largeur de sa langue » :

Manger l'herbe d'autrui! Quel crime abominable!

s'écria messire loup indigné, — et par cause, — lui qui d'autrui jamais ne mangea que la chair. Quel monstre de nature que cet âne! Avoir osé manger herbe de moines ou comme qui dirait barbe de capucins! Voilà le gros péché, voilà le vrai forfait, voilà le sacrilége auteur de cette peste, et n'en fallait douter. Car moines et capucins étant hommes de Dieu, aussi divine est leur herbe ou leur barbe, et la manger, c'est offenser le ciel. *Inde* l'épizootie. Et c'est pourquoi cet âne avait été « tenté du diable », qui savait bien ce qu'il faisait!

Cela coule de source, et Guillaume Guéroult (1) erre évidemment, qui narre que cet âne n'avait mangé herbe de moines, mais la « paille aux souliers de son seigneur »; sur quoi, selon ce fabuliste, messire loup, procureur enragé contre l'aliboron, aurait fait bien d'autre réquisitoire et non moins concluant que le premier. O quel forfait! aurait-il hurlé, ô la noire pratique!

Comment! la paille aux souliers demeurée
De son seigneur manger à belles dents!
Et si le pied eut été la dedans,
Sa tendre chair eut été dévorée!

— Trut'avant, messire Loup; poussez votre bidet. Et si la jambe eût attenu au pied — comme il est à penser —

(1) Guillaume Guéroult, *Premier livre des Emblèmes.*

la jambe aussi eût été dévorée, puis dévoré le ventre avec son contenu, puis les bras, puis la tête, puis tout, quoi! Et cet âne eût été cannibale! Et comme tel encore, le fallait immoler! — Mais ceci ne vaut rien pour le cas de la peste, et si n'est ce non plus celui de ce Guéroult, qui amène cet âne à confession proprement à propos de... bottes. Entendez-les de pied ou bien de paille; m'est tout un. Je reviens à mon dire, et ne m'en dédis point. C'est que le vrai crime de l'âne, ou ce qui sembla tel — à qui le voulait croire, — fut sa bouchée d'herbe de moines, ou de barbe de capucins, laquelle engendra peste par son sacrilége. Le messer eut beau braire qu'il n'en était rien : « On le lui fit bien voir. » — Et dut par son trépas expier ce forfait.

Quant à sire lion, il fut loué, louangé, gratulé, congratulé, applaudi, acclamé, et emporta toute la gloire d'icelui admirable dévouement, lequel ne lui coûta un poil de sa crinière. On réfuta tous « ses scrupules! » On lui trouva « trop de délicatesse! » On lui reprocha d'être un « trop bon roi! » *Ipse dicebatur bonus, optimus imperator!* (1) Enfin, peu s'en fallut qu'on ne lui décernât sur l'heure le beau surnom de *Père du peuple!* — Mon Dieu! Tibère l'avait bien parmi ses autres titres.

(1) Flavius Vopiscus, *Vie d'Aurélien.*

CHAPITRE XI.

Comment sire lion traitait bien en « son Louvre » ceux qui allaient le visiter — et d'autre chose encore (1).

Ne mie le roi des animaux logeait sous des lambris dorés, — comme vous pourriez croire — non; mais était son Louvre, dit la fable, « un vrai charnier, dont l'odeur se portait d'abord au nez des gens, » et pour raison, étant simplement tapissé et meublé de cadavres, squelettes et carcasses, pêle-mêle gisant dans le sang, la boue... et le reste; os broyés, boyaux hachés, tripes éparses, cervelles répandues partout sur le sol humide de son antre rocheux.

Ossa super recubans antro semesa cruento.

Quel parfum ! vous jamais ne sentîtes infection pareille, non pas même au débotter d'un gendarme, eût-il voyagé sans flacon de Cologne en ses tiges. Et certes, y totalement faisaient défaut essences de jasmin et marjolaine, eau de rose, eau de naphe, eau d'ange, et « la précieuse cassolette vaporante de toutes drogues aromatiques » dont parle maître François en son chapitre du manoir de Thélème, où d'abondant étaient force belles et douces choses qu'on ne vit oncques au Louvre du lion.

(1) La Fontaine, liv. VII, fab. 7.

Mais si punais que fût cettui Louvre, s'y fallait garder de faire grimace et donner signe aucun de répulsion nasale, ou gare la griffe du monarque, qui ne pardonnait point. Seigneur ours, l'imprudent, ne l'éprouva que trop. En effet, lui qui pourtant ne se pique d'être ordinairement si délicat, éprouva le besoin de se boucher le nez; il ne s'en put tenir, tant l'odeur était forte; et le sire, irrité, « l'envoya chez Pluton faire le dégoûté » — par le plus court chemin, c'est-à-dire par son ventre. — Ce que voyant maître singe effrayé, et qui craignit de faire à son tour le voyage, s'empressa sottement, pour l'éviter, de louer la puante odeur de toute la puissance de son âme, s'écriant sans vergogne, afin de plaire au roi, qu'il n'était « ambre », qu'il n'était « fleur », qui ne fût « ail au prix »! L'impudent! Il pensait faire ainsi habilement sa cour; mais il fut bien frustré en son entendement. L'éloge du magot réussit à l'envers. Il « déplut » et hâta son trépas. Il voulait l'échapper, il s'y précipita, pour avoir manqué d'art en sa louange, laquelle, étant outrée, fut par le roi prise à outrage; et maître singe s'en alla, « droit comme un fil, au Louvre de Pluton,» (1) — faire sa cour à Mme Proserpine.

Quoique de lui peu me soucie, ceci serve d'avis au peuple singe », au « peuple caméléon », au peuple des « machines » ou des « simples ressorts », en dernier mot au peuple courtisan. Je soupçonne fort le Bonhomme, — qui ne le chérissait aucunement, — d'avoir voulu

(1) Scarron, *Virgile travesti.*

bien l'abuser, quand conseillait en de certains passages de ne ménager point la flatterie aux rois, de les payer d'agréables mensonges, parce, disait-il, que, « quelque indignation dont leur cœur soit rempli, ils goberont l'appât. » Or voyez ci-dessus cet exemple tout chaud. Qu'a gobé sire lion ? Ce n'est l'appât, mais son auteur. Vous, fiez-vous-y donc, si le cœur vous en dit. Le Bonhomme se sans doute gaussait également de soutenir qu'on ne peut trop louer « les dieux, sa maîtresse et son roi (1). » A l'égard des dieux, je n'en puis que dire, n'ayant eu l'heur de les connaître. Pour les rois, l'aventure du singe témoigne assez ce qu'il en faut penser. Et quant à la maîtresse, aucuns prétendent qu'il en faut avec elle agir à contrepoint ; sinon, serait tôt fatiguée de vos louanges, énervée de votre encens, rassasiée, lasse, écœurée de vos douceurs continues comme de tisane pectorale au miel, et vous laisserait là pour chercher un quelqu'un qui la rudoierait un tantinet. Je citerais Barbier, s'il n'était trop brutal. Brief, faites état que le trop nuit en tout. *Ne quid minis.* Le Bonhomme lui-même a fait un apologue pour nous l'enseigner (2). L'excès ne vaut néant, même en amour, qui est cependant bien la plus aimable affaire du monde, — à ce que j'ouïs dire...! Mais femmes, comme rois, aiment la flatterie, ainsi que les enfants font sucreries, pâtisseries, confiseries et autres telles menues friandises. Si trop leur en donnez, s'en dégoûtent. Oh oh ! Et moi céans ne bavardé-je trop ? Vite, fermons la

(1) La Fontaine, liv. I, fable 14.
(2) Id., liv. IX, fable 11.

parenthèse, non toutefois sans esprit de retour sur ce charmant propos. — C'est matière de longue haleine.

Par exemple, avec sire lion, difficilissime était trouver juste mesure à son souhait. Soit qu'on le flattât prou, soit qu'on le flattât peu, toujours on encourait disgrâce, et qui n'était de celles que l'on redoute aux cours des monarques humains, comme l'éloigement et déplaisir du prince, petits malheurs, en somme, peu propres à causer la mort des gens. N'y a que Jean Racine, qui, dès longtemps atteint d'un abcès au foie, s'avisa, dit-on, d'en mourir — à la fin de ses jours — pour avoir, deux ans auparavant (sans plus) eu la douleur inconsolable de perdre la faveur de son grand roi! Ouf! Je m'indigne qu'on ait pu calomnier un Racine à ce point de le croire assez sot pour mourir de chagrin d'avoir mécontenté ce détestable sire, ce despote effréné, vain, superstitieux, égoïste, jaloux, « odieux au peuple dont il faisait le malheur; qui mit le royaume à deux doigts de sa perte, l'épuisa d'hommes et d'argent par ses revers, son faste, ses dépenses scandaleuses (1), » en un mot, de ce faux soleil qui recevait des autres sa lumière, de ce faux lion porteur de crinière postiche, de cet enfonceur de portes ouvertes, de ce preneur de villes rendues, de cet escamoteur de gloire à peine digne du plat encens d'un Despréaux. Et l'auteur d'*Andromaque* serait mort pour avoir pu déplaire à tel si triste sire, un jour qu'il produisit à ses regards les misères effroyables de son peuple en ce mémoire à lui requis par la dévote

(1) Pétion, *Assemblée nationale, séance du* 17 *mai* 1790.

veuve de Scarron ! Allons donc ! Il en mourut si bien qu'il survécut deux ans à sa disgrâce, malgré l'abcès qui lui rongeait le foie, comme faisait l'autour celui de Prométhée ou de Titye, au corps *de sept arpents!* — L'auteur de *Télémaque* agit bien mieux encore. Disgracié, lui aussi, par cettui sire, il si peu se hâta de trépasser, qu'il survécut trois lustres ou quatre olympiades, en bon français : quatorze années! Ainsi les disgrâces du petit grand roi tuaient plus lentement que le café.

Que n'était-il de même de celles de Sa Majesté Lion ! Mais icelles tuaient pour tout de bon, ou pour tout de mauvais, *ad libitum.* Et c'était bientôt fait : — un coup de gueule ici, un coup de griffe là, et l'ours sincère, et le singe flatteur, gisaient inanimés sous les pattes du sire, qui ne les y, du reste, laissait point pourrir.

Ce lion-là, dit le Bonhomme, fut « parent de Caligula. » Parbleu ! ils étaient frères, comme tous sires et rois le sont et de ce nom s'appellent en leurs lettres mielleuses, sans préjudice aucun des guerres sanglantes qu'ils ensuite se font avec acharnement. Mais ceci ne les touche et regarde les peuples, dans le sang desquels, et non pas dans le leur, les délirants monarques vident leurs débats, — pareils à ces cochers de fiacre (car eux aussi sont conducteurs de char..., de leur état) que je vis l'autre jour se querellant et qui frappaient à tour de fouets, chacun sur le « bourgeois » de son adversaire. — *Humiles laborant ubi potentes dissident* (1).

(1) Phèdre, livre I, fable 28.

Revenons maintenant au sire Caligula, dont sire lion était parent. Il l'était bien encore à autre titre que celui de monarque ou roi; il sans doute chassait de sa féroce race, pour étrangler d'un temps l'ours qui répugnait à l'odeur de son antre et le singe qui criait que c'était ambroisie, et même mieux! De fait, ce troisième empereur de Rome, le même qui souhaitait que son peuple n'eût qu'une tête pour avoir le plaisir de la couper d'un coup; le même qui recommandait à ses bourreaux « de frapper de manière qu'on se sentît mourir », enfin, Caligula, ayant promu sa Drusille, sœur et maîtresse (ce lui était tout un comme à sire Jupin et aux enfants d'Adam), au rang des divinités (il avait bien nommé son cheval consul!), faisait également périr de male mort ceux qui pleuraient la femelle et ceux qui ne la pleuraient point, — les uns sous prétexte qu'ils insultaient à son apothéose, — les autres sous prétexte qu'ils insultaient à son décès. O dilemme assassin! Et que faire? Comment l'échapper? Je n'en vois le moyen aucunement : car, eût-on sous les larmes ri, comme Andromaque prenant congé de son Hector, la veille du combat où « le ciseau de la Parque blème » autrement dit le glaive d'Achille, trancha le fil des jours de ce héros troyen; eût-on, dis-je, comme Andromaque, pleuré et ri tout à la fois, que ce furieux Caligula, loin d'être désarmé, aurait encore trouvé double sujet de mort, prenant le rire pour nargue au décès de Drusille, et les pleurs pour insulte à son apothéose. Quant à ne rire ni pleurer, il n'y fallait songer pour son salut. Le vam-

pire l'aurait encore interprété à double injure. Comment! rester indifférent à ces événements? Mais c'eût été le comble, et celui-là plus que tous autres eût à ses yeux mérité de mourir. La mort, la mort toujours, partout, inévitable. Récapitulons : L'apothéose de Drusille commandait de se réjouir; son décès commandait de s'affliger; le soin de son salut de n'en rien faire, et n'en rien faire attirait le trépas! Protée lui-même y eût péri. — Qu'on me ramène à l'antre du lion, attendu qu'avec lui, du moins au sujet de l'odeur, on s'en pouvait tirer... en alléguant, comme renard « un rhume ».

Mais le temps vint bientôt où sire lion se caligulisa complétement. Ce fut quand l'âge, altérant sa santé et l'obligeant à garder son antre, aigrit de plus en plus sa sombre humeur. Devint telle que, pour un mot, pour un geste, pour un rien, le sire entrait d'abord en courroux furieux et tuait tout autour de lui. Depuis, quiconque en son Louvre entrait, — et n'y avait ruse ni stratagème qu'il n'inventât pour engager toutes gens à l'aller visiter, — quiconque entrait pouvait, comme au gouffre infernal, laisser au seuil toute espérance. Plus aucun n'en sortait; et renard, qui l'avait observé, comme il observait tout, s'abstenait prudemment d'y paraître. En vain sire lion, au rapport du Phrygien, se mit en frais pour l'attirer, l'en priant par missives et ambassades, la fine bête n'y voulut entendre. Et comme à lui quelqu'un demandait le pourquoi, répondit bien avoir remarqué que de ceux qui allaient « faire au lion leur cour » les traces toutes regardaient son antre et « pas une ne marquait de re-

tour (1). » Ce qu'Horace, lequel a mêmement conté le fait (2), exprimait en forme pareille, quoique latine : « *Omnia* (vestigia) *adversum spectantia*, *nulla retrorsùm !* Où donc passaient tous ces gens-là ? Au ventre, au ventre, au ventre du lion ! Est-ce pas horrible à penser?...

CHAPITRE XII

Où sire lion en démence s'attaque à une mouche, en est battu et meurt ignominieusement (3).

A ce terme où nous sommes de sa vie, l'effréné despotisme du monarque, jetant tout masque et rompant tout frein, avait franchi toutes les bornes et sur son peuple débordait comme un torrent dévastateur. — Il s'était fait fléau ! Il ne plus suffisait à ses sujets de se coucher sans cesse devant lui, de flatter ses manies, d'exalter sa grandeur et son génie, de suivre aveuglément tous ses caprices ; il les fallait encore deviner, prévenir, exécuter devant qu'il eût parlé. Puis, tandis qu'on croyait être au mieux avec lui, qu'on pensait avoir sa faveur, qu'on avait témoigné au sire tout son

(1) La Fontaine, liv. VI, fab. 14.
(2) Horace, *Épîtres*.
(3) La Fontaine, liv. II, fab. 9.

zèle, assistant au lever, au coucher, à tout ce qu'un monarque n'a jamais fait par procureur; quand on lui avait prodigué son temps, ses soins, ses plus aimables attentions, quel loyer en recevait-on? Celui de messire loup, lequel, après tout ce, lui servit un beau jour et de gibier et « de robe de chambre. »

Le monarque en soupa.
Et de sa peau s'enveloppa (1).

sous prétexte de ne sais quelle guérison fallacieuse que lui fit espérer maître renard, dont connaîtrez ailleurs le *tu autem.*

Sire lion en était arrivé jusqu'à prétendre « que l'on trouvât remède à la vieillesse », et si l'on alléguait l'impossible, — c'était « un abus »! Il n'était plus seulement despote, il était fou, mais fou furieux, comme Caligula, exaspéré de se sentir vieillir. Son humeur, déjà détestable, s'était changée en frénésie, et son orgueil s'irritait encore par la conscience de son déclin, le rendait simplement épileptique, au point d'aller, comme Dioclétien, s'en prendre même à une mouche.

« *Va t'en, chétif insecte, excrément de la terre.* »

lui cria-t-il un jour avec mépris. Le mot était grossier, même à l'égard d'un moucheron. L'autre, à bon droit blessé, « lui déclara la guerre ». — Quoi! comment?... Ce moucheron?... — Certainement, certainement, ce moucheron *déclara la guerre au lion,* et, qui plus est, il le

(1) La Fontaine, liv. VIII, fab. 3.

vainquit, après l'avoir traité comme le dernier des derniers; que « son titre de roi ne lui faisait pas peur, ah! mais non, pas peur du tout; qu'il s'en souciait comme de cela; qu'un bœuf était plus puissant que lui, qu'il le menait pourtant à sa fantaisie », etc. Le moucheron dit tout cela à la face du sire, et, par surcroît d'injure, en le tu...to...yant!!!

Imaginez, s'il se peut, la flamme de colère qu'allumèrent ces mots dans l'âme du lion! Ceci ne se peut rendre en vile prose, il le faut lire en vers. *Poetis quidlibet*, mais non pas à nous. Comment peindrais-je cette mouche qui « fond sur le cou du lion ?» Je serais ridicule, si aussitôt je n'ajoutais qu'elle portait un dard pour le moins aussi long que la lance d'Achille ou bien la langue d'un caméléon. Autrement, ne voudriez admettre qu'une mouche pût piquer la peau d'un lion, et surtout la peau de son cou, que protége une épaisse et haute crinière. Si j'écrivais ensuite que Sa Majesté, frémissant de colère, « rugit », à l'instant un savant critique me viendrait enseigner, Buffon en main, que « le rugissement est la voix ordinaire du lion, et que lorsqu'il est en colère, il a un autre cri qui est court, réitéré subitement et plus terrible encore que le rugissement ». Si j'avançais après que cette mouche, pour l'exaspérer, lui « entrait au fond du naseau », ce qui le chatouillait désagréablement, vous m'objecter pourriez que le lion, pour la prendre n'avait qu'à se fourrer la griffe dans le nez, ou bien qu'il la pouvait aisément écraser en se baillant la pichenette. Enfin l'on tant contesterait, qu'oncques n'arriverais au bout de mon récit. Au lieu

qu'en vers, et si beaux, la mouche a tout le droit de faire ce qu'elle veut, de piquer le lion au cou, de le percer, de le transpercer, de le rendre, non presque fou, mais fou parfait, fou de rage jusqu'à se « déchirer lui-même », se mettre en sang, en pièces, en lambeaux, avec accompagnement de cris, de bonds, de coups de queue en l'air, à terre, sur les flancs, tant qu'il finit par tomber efflanqué, épuisé, rendu, — « sur les dents » !

O combat mémorable chanté par le poëte en style inimitable ! O gloire insigne d'un moucheron ! ô miracle prodigieux! O prodige miraculeux ! Que n'en puis-je dire comme saint Jean de l'Apocalypse ou Ammien-Marcellin : *quod vidimus testamur!* car combien le spectacle en dut être sublime ! — Il est donc vrai ! un moucheron, une mouche, un avorton de mouche qui n'était en tout pas plus grosse que le plus petit ongle de sa patte; un mome de bestion a vaincu le lion ! Un misérable insecte — dont l'aragne devait faire bientôt sa pâture — a triomphé du roi des animaux, a fait *mordre la poussière* à ce roi si vaillant, si fier, si terrible, devant qui tout un peuple pliait, tremblait, se prosternait ! Quelle chute ! quel désastre ! quelle honte !

Si encore en perdant l'honneur il eût du même coup perdu la vie ! Mais non, il fallut vivre, — vivre pour être honni, bafoué, rossé par ses propres sujets, « devenus forts par sa faiblesse (1) », lorsque, défait, décrépit, estropié, traînant son dernier souffle, il se coucha, « languissant, triste et morne », pour ne se jamais relever. —

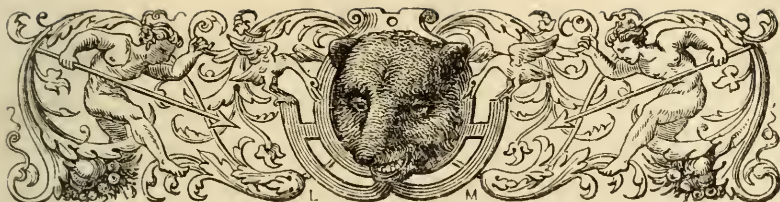
(1) La Fontaine, liv. III, fab. 14.

C'est à cette heure, à son lit d'agonie, qu'il essuya toute la haine qui s'était amassée au cœur de ses sujets ; c'est alors qu'il vida jusqu'à la dernière goutte la coupe de l'ignominie, d'autant plus amère que méritée l'avait par ses forfaits. Point n'y eut fils de bonne ou male bête qui n'eût à se venger sur son corps expirant, soit pour les siens, soit pour lui-même; chacun à lui mourant voulut donner son coup, l'un avec la dent, l'autre avec la corne, et l'autre avec le pied ; aucun ne lui fit grâce ; enfin, pour combler l'infamie, l'âne, l'âne lui-même à son antre accourut! Mais le monarque, à cette vue, sentit encore son front rougir !

« *Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir,*
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. »

Et trépassa, à la commune liesse de son peuple, délivré de l'odieux tyran. Ainsi l'unique prime et fête que lui le sire bailla durant sa vie... fut sa mort ! Hélas! hélas! fête trop éphémère ; car la bête laissait des héritiers, tout à fait dignes de leur père. Et le peuple, stupide, les laissa grandir! — Tant pis donc pour le peuple.... des bêtes !





LIVRE SECOND.

DE L'OURS.

> ... *Nescius uti*
> *Compositis...*
>
> Horace.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'auteur prouve clairement que seigneur Ours a droit à cette place.

Les gens curieux et indiscrets, quémandeurs de raisons en toute chose, ne failliront sans doute à s'enquérir céans pourquoi je viens traiter de seigneur ours plutôt que je ne fais de seigneur tigre, de seigneur éléphant, de seigneur rhinocéros, et de seigneur hippopotame ou autres telles puissances de leur acabit, lesquelles, comme bien semble, en cette galerie, devraient avoir leur place devant lui, tout suivant sire lion, qu'elles approchaient en force et courage jusques à le pouvoir braver. Mais à

moi n'appartient de répondre à ces gens ; c'est affaire... à Ulysse, roi d'Ithaque! Or à lui demandez pourquoi questionnant chez Circé (1) ses compagnons changés par elle en bêtes, et qui bêtes voulurent rester (2) pour lui faire belle honte ainsi qu'à nous, il tout droit s'en alla du lion à l'ours, sans un mot souffler mie au tigre ni à l'éléphant, ni au rhinocéros ni à l'hippopotame. Si fais-je, moi, qui aime à suivre en tout l'exemple des gens sages. Et quant à la raison, s'il, à tout prix, vous en faut donner une, c'est qu'au pays de fables ces animaux-là n'habitaient guère, ou habitaient si peu qu'à peine on les y vit. Rien en tous cas n'y firent que la postérité puisse admirer. Pour lequel motif, — ou autres, — se sont les apologuistes peu souciés de retracer leurs faits peu ou point fabuleux.

Partant, iceux exclus de notre tragico-bestiale-comédie, le second rôle ou rang, à titre de puissance, échoit de droit à l'ours, qui était après eux le plus fort et presque leur égal, surtout par le courage, qu'il indomptable avait comme un Nervien.

Tel l'estimait lion, qui, s'en allant en guerre, comptait sur lui « pour les assauts (3) ». Et sire lion était bon juge des talents ou vertus de ses sujets. Il savait à n'en pas douter que maître lièvre en ces occurrences pouvait très-bien servir de courrier et messer l'âne... de trompette! Pour seigneur ours, sa robuste valeur, jointe à

(1) La Fontaine, liv. XII, fab. 1.

(2) D'après notre poëte, et Gelli, *Circé* — mais non d'après Homère. V. l'*Odyssée*.

(3) La Fontaine, liv. V, fab. 19.

sa qualité de plantigrade, fit d'abord deviner en lui un *poliorcète*, ou preneur de villes, à surpasser Démétrius ! Il s'en fallait que ce Macédonien fût comme lui habile à grimper aux échelles, à battre murailles, à miner remparts, à enfoncer portes, à ouvrir brèches, à envahir places. Il en prit tant..., qu'on n'en sait pas le nombre ! De celles où sire lion entra triomphateur, en conquérant son « chimérique empire » guères n'y en a, dont l'ours n'ait, pour sa part ouvré, la soumission. Est-ce peu que cela ? Est-ce petit mérite ?

Et Casti prétendra qu'un si vaillant guerrier ne fut néant qu'un professeur de danse ? un maître de ballet ? un Marcel ? un Vestris ? O noire calomnie ! Cet ours ne connaissait pas le moindre entrechat. Je dis l'ours qui vivait du temps de sire lion, et qui allait quelquefois à sa cour, quand celui-ci avait vraiment sa cour ; car celle que Casti lui prête et nous décrit n'était rien qu'une humaine cour, une mascarade de courtisans vêtus ou affublés de peaux de bêtes, mais qui bêtes n'étaient aucunement, — sinon par leur esprit, lequel les ravalait même au-dessous.

Les véritables bêtes, et singulièrement les fabuleuses, avaient plus de bon sens. On les diffame de les assimiler aux « bipèdes sans plumes » qui hantent les cours de nos rois. La cour de sire lion était bien d'autre sorte, non encombrée de tant de valets galonnés, reliés, dorés sur toutes les coutures. L'on jamais n'y connut ces fonctions dégradantes que les nobles autrefois remplissaient

(1) La Fontaine, liv. V, fab. 19.

parmi nous; — porteurs de bougeoir, teneurs de chandelle, metteurs de chemise, tireurs de chausses, chaussettes, etc.

Ce n'est chez le lion du Bonhomme, d'Esope, ni de Phèdre, que l'âne fut jamais premier ministre, ni amant de la lionne, reine ou régente. Ce n'est chez ce lion-là que l'écureuil fut gratteur officiel du roi, ni sa femme gratteuse secrète (1) de la reine. Enfin, ce n'est chez ce lion-là que l'ours fut jamais maître de danse ni sauteur d'aucune manière, comme depuis l'ont fait les hommes, qui ravalent les plus nobles natures aux plus bas métiers, et ont réduit les propres descendants du lion au rôle ignoble d'histrions ! — Et l'on s'étonne ensuite que les bêtes nous reçoivent si mal quand nous passons sur leurs domaines : c'est par leur juste droit de représailles, et afin de venger leurs parents ou amis que nous assassinons de même, et pis encore, les à perpétuité tenant en cage dure.

Rentrons sur ce de piques noires, comme dit Panurge, et reprenons notre ours. Celui-là ne dansa de sa vie, par métier du moins, car s'il autrement fit, je l'ignore. Ce dont je donne gage, c'est qu'il n'était ni Marcel ni Vestris, mais grand seigneur. Comme tel en la fable figure, et comme tel sera par moi traité, selon son rang, au présent livre.

(1) Pourquoi *secrète* ???

CHAPITRE II.

Dont seigneur ours voudra bien excuser l'auteur, qui a fait de son mieux, — mais...

Mais en conscience il faut bien convenir que sa bestiale seigneurie ne ressemblait en rien... au duc de Richelieu! Voire, il en était loin, et plutôt s'approchait, quant au physique, du trop fameux Quasimodo, le sonneur effréné, frénétique, épileptique, des cloches lutéciennes de *Notre-Dame de Paris*, peint par le sire Hugo (de Guernesey), poétique abstracteur d'essences égouttières en cette ville, — le même qui, plus tard, plongeant au fond des mers, comme Neptune armé de son trident de plume, tira des eaux l'horrifique pieuvre, pour horrifiquement ébaubir la badauderie parisienne.

Donc, seigneur ours, sans vouloir l'injurier, était fort laid de sa personne, si laid, que maître singe, — qui lui-même était loin d'être un Joconde, — lui conseillait très-charitablement de, l'en croyant, « ne jamais se faire peindre », par ce qu'on, disait-il, ne l'avait « qu'ébauché »! Cela même; et le voilà tout peint par ce verbe simiesque. Il était tel, ainsi que ses confrères, seulement ébauché et quasi matière brute, comme ouvrage grossier d'apprenti créateur, novice encore en l'art de création. Est à supposer, et je ne m'en fais faute, que l'ours ne demeura longtemps en moule, mais qu'à peine y jeté, l'autre l'en retira, sans lui donner loisir de prendre belle

forme. Même il en prit si peu que presque point. D'où naquit proverbiale erreur de croyance que, comme le disait Bridoye en Rabelais, « l'ours naissant n'avait ni pieds, ni mains, ni peau, ni tête », que « ce n'était d'abord qu'une pièce de chair rude et informe », et que « sa mère, à force de lécher, le mettait ensuite en *perfection* (!) des membres ». Si n'était superflu, vu qu'il n'y a mot de vrai en tout ceci, je n'aurais de repos que l'ombre de Bridoye ne m'eût appris qui lécha cette mère oursique, laquelle lécha si bien son fils. La grand'mère sans doute? Voire mais, cette grand'mère, qui la lécha? La bisaïeule? Mais la bisaïeule, qui? Et qui, la trisaïeule? Etc., jusqu'à l'Ève des ours et leur Adam? Ceux-ci, n'ayant ni père ni mère, se seraient donc léchés tout seuls? Et comment l'auraient-ils pu faire, n'ayant peau ni tête, au dire de Bridoye? — Ses besicles!

Et que nous conte-t-il que cettui léchement mit les membres de l'ours en perfection? Quelle perfection? C'est raillerie d'appeler parfait animal ainsi fabriqué, bâti, bâclé sans soins, en hâte, en gros, en bloc, tout d'une pièce, mal taillée, mal rabotée, mal polie, courte, épaisse, massive, large en base et terminée en pointe : c'est le museau, — unique et seule partie d'icelle bête qui ait eu le loisir de s'allonger aux dépens des autres, des oreilles surtout, restées à mi-chemin, et de la queue, restée... on ne sait où! Seigneur ours n'en eut que la place, et fut encore, en ce, mieux loti que les chérubins, qui en sont bien privés, et... ne peuvent s'asseoir quand ils sont fatigués! Mais pour le demeurant du corps de seigneur ours,

on fit un vrai chaos de membres tout pressés, madourrés, confondus et quasiment perdus sous le poil épais qui les couvre. Brief, — un Amodunt (1)!

CHAPITRE III.

Où seigneur ours, défendant son physique, émet une admirable théorie, et les réflexions de l'auteur, — que femme fera bien de ne pas lire (2).

Mais grave erreur à vous serait de croire que seigneur ours convînt de sa laideur auprès des gens, ni même auprès des dieux. A contre-point, estimait que nature l'avait favorisé aussi bien que pas un, et trouvait, comme l'homme aux miroirs de la fable (3), sa personne bien faite, aimable, adorable de tous points. Je ne m'en étomire. C'était à lui licite, quand cet homme si laid se pouvait croire si beau.—Puisque j'ai dit un mot, souffrez que j'en ajoute quatre sur cettui personnage énigmatique, lequel ne m'entre pas dans le cerveau. Car comment, s'il se trouvait si beau (je parle ici de l'homme, et non de l'ours), comment accusait-il « les miroirs d'être faux »? pourquoi fuyait-il ces « conseillers muets dont se servent nos dames » et demoiselles, et surtout damoiseaux?

(1) *A modo entis,* sans figure d'être. Mot forgé par Rabelais.
(2) La Fontaine, liv. XII, fab. 1.
(3) Id., liv. I, fab. 11.

Pourquoi s'allait-il confiner « aux lieux les plus cachés qu'il pût s'imaginer » ? C'était évidemment pour ne voir son image. La sienne image donc ne lui si agréable était à voir ? Pourtant il se trouvait aussi beau que Tithon. Or accordez cela. C'est inimaginable qu'il ne se parût tel, malgré Phébus, devant toutes les glaces de la terre, comme devant tous les miroirs de l'eau. Ses laideurs lui devaient, pour être conséquent, sembler des grâces sans pareilles. A supposer qu'il fût affreusement grêlé, chaque trou du visage devait être à ses yeux... un nid d'amours ! Loin de fuir son image, il la devait chercher toujours, sans se jamais lasser ni rassasier de l'admirer et contempler, de face, de profil, aux deux tiers, aux trois quarts, de tous côtés. N'est-ce le grand plaisir du fat ou imbécile amoureux de lui-même? J'en connus un jadis qui était ainsi fait, très-laid et très-épris de sa personne. Il avait toute peine à quitter son miroir, et certain jour je le surpris en icelui... baisant sa propre image ! — C'est à quoi s'occupait incessamment Narcisse, lequel, à ce que dit l'histoire, passait, comme un canard, sa vie au bord de l'eau pour y mirer sa ressemblance, faisant force plongeons afin de l'embrasser, jusqu'au jour où, désespéré de ne pouvoir atteindre l'ombre vaine, il s'en alla la joindre au royaume des ombres. Mais Narcisse était beau comme Pâris, ou plutôt... comme Ganymède ; joli était, mais un joli garçon, le plus joli du monde, teint de lait et de miel, ou de lis et de roses, avec des traits de fille à fine pellicule, au corps cambré, tout souple et tout gracieux. Chez les Romains ce bel enfant eût été de plein droit *capilla-*

tus; — un sénateur l'eût couvert d'or! Adrien en eût fait son doux Antinoüs... *delicias domini!* Henri III en eût fait son mignon! Chez les Grecs, la Laïs en eût été jalouse, et, dans le bataillon thébain chacun l'aurait voulu avoir... pour son ami! La différence était donc grande entre ce Narcisse-là et le vilain monsieur que la fable aux miroirs nomme ironiquement « notre Narcisse ». Eh! c'était son envers de médaille. Enfin, pour l'achever, tandis que ce nigaud s'aimait tout seul, « sans avoir de rivaux », le beau Narcisse, s'il n'avait de rivaux (ce qui n'était pas impossible), avait bien certes des rivales, dont une au moins qui en valait plusieurs, car elle s'appelait *Écho*. Écho était nymphe jeune et gentille, qui se mit à l'aimer très follement. Follement, il est vrai; mais à quoi bon le dire? n'en est-il pas toujours ainsi? Amour ne jamais va sans la Folie, et ce, grâce à l'arrêt des dieux, qui condamnèrent icelle à lui servir de guide, pour avoir au bambin crevé les yeux, pendant cette horrible querelle qui intervint un jour parmi leurs jeux (1). Mais Narcisse méprisa l'amour limpide que lui voua la nymphe Écho, et la donzelle inconsolable en sécha, dit-on..., sur ses pieds, — quoiqu'elle fût divinité et qu'elle logeât au fond des eaux!

Entre temps nous avons laissé notre ours en plan; revenons-y sans plus tarder, de peur qu'il ne se lasse à nous attendre. Vous encore avez souvenance que l'animal était de lui très-satisfait. Il y a beau mieux; il se trouvait irréprochable. Si que, Jupin lui demandant (2)

(1) La Fontaine, liv. XII, fab. 15.
(2) Id., liv. I, fab. 7.

s'il ne voyait en sa personne rien à reprendre ou corriger, afin qu'on y portât remède, seigneur ours déclara qu'il n'y rien voyait qui ne fût à son avantage, rien qui ne fût à son souhait! Enfin n'y changer voulut un poil de sa fourure, s'estimant bien fait et parfait, depuis la nuque jusqu'au talon. *Teneatis risum*, ou ne le tenez point. Quant à lui, il s'en moque, ainsi qu'il fit d'Ulysse, auquel narguant sa « forme » sut bien que répondre — et comme le fallait.

Que lui venait chercher cet enfant de Japet, ou de Sem, ou de Cham ou de Japhet? Etait-ce à lui de critiquer les ours? — « Comme me voilà fait! dit-il. Corbleu! nous voici bien! Toujours même rengaîne. Eh! monsieur, je suis fait « comme doit être fait un ours. » Quelle chose y voyez-vous qui ne soit à sa place? Ma tête gît-elle pas sur mes épaules, et mon corps sur mes pattes? Puis-je pas me lever, embrasser comme vous, voire étouffer mieux que vous, et donner coups de poing autrement solides? Ai-je pas le nez aussi fin, même plus fin que vous? la bouche aussi bien fendue? rangée de dents aussi bien fournies? oreilles et yeux en dimension pour le moins aux vôtres égales? Pour la queue, il est vrai, j'en suis plus dépourvu qu'une grenouille, mais peu me chaut; c'est obstacle, embarras, danger..., par où le diable se fait prendre. Et toi, bipède insolent, où portes-tu cet appendice à toi promis dans l'autre monde... avec un œil au bout, si j'en crois ton Fourier. — Ses phalanstères! Que voudrait-on que j'eusse outre cela? Des ailes sur le dos et des cornes au front? Grand merci!... Et puis, continuait notre ours,

qui avait dit à cet Ulysse « qu'une forme est plus belle qu'une autre? » Était-ce à lui d'en prononcer? Était-ce à l'aune humaine qu'on devait mesurer un ours? Qu'on fît donc désormais juger aux aveugles les couleurs, aux sourds les sons, aux taupes le soleil. Quant à moi, conclut-il,

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse, mes amours.

Alma Venus ! ô la dive parole! Sur mon âme, il la faut graver en lettres d'or. Je le conseille à ceux que dores en çà l'on traitera de laids. Qu'ils imitent cet ours et répliquent à l'instant : « Laid, moi? Qui te l'a dit? Est-ce à toi d'en juger? Nenni. Je m'en rapporte aux yeux de Georgette, ma mie. » Et ils auront raison, et notre ours n'avait tort. C'est trouvaille cela et théorie précieuse, non sujette à conteste et discussion; car qui peut en effet contester qu'ourses soient plus que nous en ours compétentes, — et les femmes en hommes également? Ceci nous explique pourquoi tel à nos yeux passe pour ours affreux qui passe aux leurs pour Apollon; pourquoi aussi maintes fois avez vu femme gente et jolie pour homme censé laid s'éprendre d'amour chaud. C'est que laid seulement était à notre compte, et non à celui d'elle, qui sans doute y trouvait plus en poids et mesure la chose qu'elle aimait. *Sua trahit quamque voluptas.* Mais quelle? Voilà précisément le grand diable d'enfer. Eh ! le sais-je? Messire Jean Chouart nous vienne en aide. Je n'en ouïs jamais parler que vaguement de cette chose; celle peut-être (je n'ose l'affirmer) que Fulbert en courroux ravit à Abeilard plus tôt que

n'eût voulu son Héloïse ; celle que la dame de Merville recommandait si fort à son mari de bien armer contre tout accident, quand il allait en guerre; celle que Balzac disait jamais ne pouvoir être que prêtée ; celle enfin que probablement la femme de Joconde trouva meilleure en son lourdaud valet qu'en son conjoint, quoiqu'il fût le plus beau de Rome. *Et nunc erudimini vos...* jeunes muguets frisés en barbe d'écrevisse, petits blondins morveux qui êtes déjà vieux, en digérant encore le lait de vos nourrices. Mais ce n'est la matière de bréviaire, comme disait frère Jean des Entommeures. Je la quitte céans et je reprends mon ours.

CHAPITRE IV.

Où seigneur ours tombe en contradiction flagrante avec lui-même (1).

Fut d'autant plus flagrante icelle contradiction de seigneur ours, qu'il d'ordinaire se piquait de logique rigoureuse, trop rigoureuse même, car, le plus souvent, elle le menait tout droit jusqu'à l'absurde. Mais, cette fois, il y fit bien défaut, et, par anomalie inconcevable, lui qui n'admettait point qu'animal d'autre espèce se mêlât

(1) La Fontaine, liv. I, fab. 7.

de juger les ours, il se permit, à l'assemblée des bêtes où Jupin présida, de « gloser » tout son saoul sur l'éléphant, opinant qu'il s'en fallait de prou que cettui pachyderme eût son compte de queue, tandis qu'oreilles avait plus que son dû ; qu'on pouvait « ajouter » à celle-là, « oter » à celles-ci ; qu'il était une « masse », qu'il était « informe », qu'il était « sans beauté », et autres compliments de la même farine.

Comme c'était à lui de parler de la sorte ! Seigneur ours avait-il sitôt oublié sa réplique à Ulysse, pour se croire, lui, sans être éléphant, si compétent en forme éléphantine, alors qu'il refusait à qui n'était pas ours aptitude à juger de forme oursine. Si lui s'en rapportait aux yeux de l'ourse, éléphant pouvait bien en faire autant de l'éléphante et répondre de même : « Je m'en rapporte aux yeux de madame éléphante, mes amours. » Item à l'éléphant pouvait répondre la baleine ; item le ciron à la fourmi. Mais d'abord l'éléphant, « tout sage qu'il était, » ne fut qu'un sot. Il avait la partie si belle et n'en sut profiter pour rétorquer son dénigrant. — « Comment ! devait-il barriquer, cet ours nous voudrait faire écourter les oreilles ? il est orfévre assurément. Que ne quiert-il plutôt qu'on allonge les siennes, qui en témoignent tant besoin ? Notre queue en revanche lui paraît petite. Nous lui conseillons bien de s'en moquer ! Or ça, qu'il nous montre la sienne, afin que l'on l'admire ! Il traite notre corps de masse. Nous voici bien ! Et le sien donc ? ne s'est-il jamais vu au cristal des fontaines ou des fleuves ou des ruisseaux ? Pense-t-il par hasard avoir la taille fine, le pied mignon, la tournure gra-

cieuse? Il le croit, je le sais; mais il en faut rabattre, et quant à la beauté, chez nous selon son dire absente, ce n'est non plus chez lui que nous l'irons chercher. » — Si seigneur éléphant, au lieu d'aller gloser sur la baleine, avait tout simplement barriqué ce discours avec la gravité qui le caractérise, il n'eût petitement embarrassé notre ours, ainsi battu sans trompe ni défenses, auxquelles, à ce propos, je suis surpris que celui-ci n'ait rien trouvé à critiquer.

Au surplus, laideur n'est un défaut dont il y ait tant à se défendre, et s'il absolument faut consoler notre ours, rappelons-lui qu'Ésope, père des fabulistes, et Marot, père des conteurs, furent tous deux plus laids qu'homme de Grèce et Gaule, ce qui n'empêcha pas, l'un d'avoir tant de sens, et l'autre tant d'esprit. Au contraire!

CHAPITRE V.

Qui sera, je l'espère, beaucoup plus favorable à seigneur ours.

La vérité était que seigneur ours se de cela souciait moins que n'imaginez, et pourvu que contente fût son ourse, guères n'avait à cœur de plaire à tiers ni

quart ni quelqu'il fût. Que n'allaient-ils ailleurs chercher qui leur charmât la vue, sans plus lui tabuster l'entendement? Sire Ulysse surtout l'impatientait. « Que diable enfin! lui dit-il d'un ton brusque, — « te déplais-je? Va-t'en! » C'est qu'aussi cet Ulysse était trop agaçant de toujours dénigrer sa mine et son état. Pour la mine, passons, c'est débat clos; mais pour l'état, l'homme tombait au pis en ses critiques, auxquelles la bête fit que sage de ne vouloir entendre absolument. Quelle folie, l'écoutant, seigneur ours aurait faite! Jamais après ne s'en fût consolé, eût versé larmes intarissables, eût poussé plaintes et regrets infinis, attendu qu'il n'aurait oncques trouvé un état meilleur qu'icelui, où, selon son dire, vivait libre, content et sans souci. Notez, lecteur, ces trois points-ci. Je les envie. N'étaient-ils au delà de suffisance pour rendre satisfait, non-seulement un ours, mais un homme de sens? Où sire Ulysse avait-il donc le sien pour conseiller au plantigrade de changer un état si délicieux? O quadrupède fortuné! ce que nous du berceau courons jusqu'à la tombe sans le jamais pouvoir saisir, lui, l'ayant simplement reçu de la nature, — quelquefois bonne mère et non toujours marâtre, — en jouissait à son plaisir. Ah! s'il était à moi donné de, comme lui, pouvoir vivre à ma fantaisie, libre, content, etc., je ne troquerais point ma doucette vie contre celle même de Ververt ni de Mazet chez les nonnettes.

Pour Diogène dans sa tonne, quoiqu'on dise qu'il fût heureux, par ce, comme savez, qu'il était gueux, et que les gueux sont des gens heureux, à ce que la chan-

son proclame, je ne l'envie aucunement, connaissant bien d'après cet ours, et d'après notre Secondat (1), comme aussi d'après le Bonhomme, que l'on heureux peut être autant, sans nul besoin de gueuserie. Il n'est que de s'écheniller des préjugés et des soucis qui lient, angoissent et gâtent l'existence; et c'est que fit, à mon goût, seigneur ours mieux que ce Diogène, qu'on admire moutonnement. Cettui depenaillé, je le dis « net et plat », parlant en style oursique, si d'agir affectait par vaine ostentation de lifrelofrerie, sans hygiène encore plus que sans gêne, se par orgueil vautrant dedans la boue pour en éclabousser chacun passant. Il ne lavait ses mains, je vous l'affie, plus souvent que les saints des premiers âges. Et ses pieds? Vertugoi! Ils ne devaient si bon sentir que les aisselles d'Alexandre, quoique le guenillard eût pour lui de mépris. Il y avait que faire étouper les narines à longueur de plus d'une lieue. L'ours, à l'encontre de ce dépiteux, auquel plus ne manquaient qu'un crochet et la hotte pour être chiffonnier parfait, car il avait jà sa lanterne, philosophisa mieux sans le savoir ni se vouer à crotte ni vermine; resta grand seigneur comme Jupin le fit, garda sa dignité oursique et n'en vécut moins heureux d'un cran.

Ce, grâce au caractère qu'il avait de merveille disposé à se toujours, partout, de tout accommoder. Si d'abord était-il à l'aise en quelconque occurrence, avec quelconques gens, petits ou grands, sujets ou rois d'hommes ou de bêtes. Jamais qu'il se tourmentât; jamais de

(1) On sait que Montesquieu se vantait d'être parfaitement heureux. — *Rara avis in terris!*

rien qu'il s'inquiétât; nul soin surtout qui ne le pût mettre en presse, — si ce n'est, pensez, celui de faire sa cour à l'ourse, ses amours. Le reste ne valait, à son gré, la peine de lever seulement patte, et bien en pitié prenait ceux qui se travaillaient et démenaient à rechercher des biens qu'il déprisait. Au fond, c'était, n'y vous trompez, belle et bonne paresse, ennemie de fatigue, indolence innée et physique lourdeur. C'est pourquoi jadis avait nom Patous. Le voyez cheminant son pas gros et grave, caméléoniquement, se doucement, avec charme, avec délices, balançant de droite à gauche et gauche à droite, se berçant, se dorlotant, se dodelinant, à donner aux paralytiques démangeaison de le pousser! Mais non fallait, beau ciel! car s'y frottant l'on s'y piquait d'autre façon qu'à cueillir des roses. — Le lambineur était trop leste en poigne.

D'abondant n'y avait en pays de fable, animal moins que lui méchant. Il ne guères nuisit à personne qu'au malheureux planteur de choux, dont vous sera parlé subséquemment, et non ce même fit par volonté, mais par erreur fâcheuse, que lui-même pleura tout le premier. Marie de France, toutefois, a quelque part rimé dans son Ysopet qu'il, certain jour, dévora le petit d'une guenon qu'icelle avait aux bras et qu'il aurait requis, le traître, sous prétexte de l'embrasser! Mais le conte en est-il bien sûr? Moi, je le tiens suspect, quoiqu'il soit ésopique. Que deviendrait mon ours à ce trait judaïque? Lui, commettre un tel crime, et de si noire perfidie, pour un morceau de singelet? Je proteste et voire prétends qu'il n'en était capa-

ble. Il ne l'eût même fait pour morceau plus friand. Forfait pareil devait trop répugner à lui, qui, comme nous l'ont peint tous apologues, était bien trop honnête et franc pour machiner aucun de ces tours assassins auxquels se complaisaient tous animaux d'alors, jusques et y compris madame la grenouille! Au moins, s'il eût voulu manger du singelet, il l'aurait pris de force et non par ruse, et l'aurait dévoré ouvertement malgré cris et grimaces de la mère. N'en croyez, c'est un conte à caution trop récusable, en dépit de Marie et de son Ysopet. Il ferait tort à l'ours et ne le puis souffrir, attendu que par là serait dénaturé son caractère, auquel ai de tout temps accordé mon estime, comme ferez la vôtre, — je l'espère.

CHAPITRE VI.

Qui prouve que l'auteur ne s'est trompé, ayant bonne opinion de seigneur ours (1).

Une, entre autres, qualité ou vertu avait prédominante en lui notre ours, laquelle j'aime toujours et notamment admire sous le joug jugulant du despotisme :

(1) La Fontaine, liv. X, fab. 13.

c'est le courage de franchise qu'il sans cesse mettait en agir et parler, selon son opinion ou sentiment sincère, non accessible à crainte aucune, et dont jamais ne se put départir, — non pas même aux plus graves occurrences, aux endroits les plus dangereux, jusqu'à courir le risque de la vie, comme dans l'antre du lion, où de fait il finit par la laisser.

Ce forcément lui devait, jour ou l'autre, advenir, n'étant de sa nature assez révérencieux envers les majestés. Vous, un chacun, avez ouï comme il traita celle d'Ulysse. Eh bien! la léonine n'inspirait à lui plus d'égards. Il n'avait de respect pour elle davantage; mais sans ménagements, voire même ceux d'usage, lui disait carrément ses vérités, en toute familiarité, d'un ton presque aussi haut qu'avec le roi d'Ithaque.

Il ne se gênait point pour appeler la reine «sa commère». Et lorsque celle-ci, ayant perdu son fils, que des chasseurs sans doute avaient surpris, «remplissait les forêts de ses gémissements» à ce point que les bêtes n'avaient plus de repos ni le jour ni la nuit, mais cependant n'osaient se plaindre, de peur d'être grattées où le nez leur cuisait, seigneur ours s'en alla tout uniment la prier de se taire! Quand je dis la prier, je m'exprime fort mal! — Il lui en fit quasiment sommation! Un autre avec douceur eût abordé la reine, eût avec elle pris un air compatissant, eût joué la douleur, eût feint l'affliction, eût au besoin versé quelques larmes confites à la crocodilane, de celles qu'on conserve pour ces occasions; puis l'hypocrite à la lionne eût reproché de se trop désoler, de trop crier surtout, que les

cris étaient indécents à la majesté souveraine (1); qu'elle se devait un peu plus ménager, non pas pour elle au moins, mère trop éprouvée, mais pour ses bons sujets, qui, d'entendre ses plaintes incessantes, maigrissaient à vue d'œil et perdaient le manger, le boire et le dormir. En cela eût parlé à la lettre, et lionne l'eût crue d'Évangile, prenant tout ce discours et sa péroraison pour marque d'affection, non pour besoin de somme. Tant et si bien que peu à peu l'ours aurait amené la « commère » dolente à se calmer.

En outre il aurait fait du même coup sa cour. Sa cour? Ouais, à d'autres! Il, quant à lui, s'y entendait comme un âne à jouer de l'épinette, un veau du flageolet, un biquet de la flûte, un mulet de la vielle, un cerf du hautbois, une chèvre du cor, un mouton du cornet, un loup de la cornemuse, un sanglier de l'accordéon, une truie de l'harmonium, un bœuf du violon, un chien du psaltérion, un coq du violoncelle, un éléphant de la guitare, un dauphin de la lyre, une baleine de la harpe et un merlan du mirliton! Foin de feintise et menterie; foin des façons emberlificoteuses! Il n'avait lui que faire d'aller au but par ces détours, et coutât que coutât, et valût que valût, il y poussa tout droit, pour enfin déclarer à la gueularde qu'elle, ma foi... embêtait les bêtes et leur « rompait la tête. » Et pourquoi ce? Pour avoir perdu « son faon ». Le beau motif! D'abord ce n'était pas un « faon », c'était un lionceau; il n'est faon que de biche. Ensuite

(1) La Fontaine, livre XII, fab. 12.

était-ce la raison de faire cette « clameur à rendre les gens sourds » ? — « Voyons, dit-il à la lionne,... ma commère :

Un mot sans plus. Tous les enfants
Qui vous sont passés par les dents
N'avaient-ils ni père ni mère? —
Ils en avaient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi?

Par la grande ourse fille de Lycaon ! voilà parler sans circumbilivaginer autour du pot à fleurs (de rhétorique). Celui-là ne se mouchait pas du pied ni n'avalait sa langue devant qui fût. Or vous l'avez ouï, reste à l'entendre, et n'est besoin d'esprit subtil. Cet ours, malgré noblesse, était égalitaire ; — un niveleur, ou peu s'en faut, qui tenait la perte d'un héritier, de ceux dits présomptifs, — ou bien présomptueux, — ne valoir de regrets plus que celle d'aucun autre. Il n'accordait à la lionne, en même deuil, droit de se lamenter plus haut qu'une quelconque mère parmi ses sujettes, lesquelles après tout mères étaient par même fait tout autant, et ne chérissaient moins leur géniture qu'elle. — Quant est de sa couronne, et de sa royauté, et de sa majesté, il s'en embarrassait autant que d'une gigue.

CHAPITRE VII.

Où vraiment seigneur ours n'aura pas trop que faire ni que dire.

Vous sans doute m'observerez que fut son ourse et non pas lui, comme semblais-je faire accroire, qui tint à la lionne ces propos. A la lettre, c'est vérité, mais il n'importe pour l'esprit, attendu, comme Taine l'a trouvé, qu'elle et lui et lui et elle, je dis le mâle et la femelle, ne faisaient en la fable qu'un, quant à l'agir et au parler. Même pensée logeait en leurs deux têtes, et logeaient leurs deux têtes en un bonnet, si de près posé que toquait l'une qui toquait l'autre et toquait l'autre qui toquait l'une. C'était telle femme, tel mari, vivant joints et conjoints comme doigts de la main. Chose assez rare pour qu'on la doive remarquer, — surtout nous, qui avons tant de peine à trouver femmes en tout concordantes à nous, mais volontiers sont contrariantes, contredisantes et opposantes à plaisir. Cela par ce, dit la fable (1), que la discorde, n'ayant ailleurs pu se gîter, non pas même en couvent de filles, dut enfin se domicilier « en l'auberge de l'hyménée ». C'est d'où vient « le défaut du sexe et sa pente » qui le fait et fera nous toujours contrarier, jusqu'au tom-

(1) Phèdre, livre I, fable 28.

beau, et, craignait le Bonhomme, « même encore par delà, — s'il se peut ! »

O la mégère aux yeux retors! Les dieux ne sont pas justes en vérité d'avoir parmi nous mis cette maritorne ou plutôt cette *maritue*, qui tourna l'hyménée ou état de l'enfer. O la borgnesse infâme! Elle m'horripile; car sans elle, songez quel heur à l'homme d'avoir toujours femme à son gré, bonne, avenante, souriante, aimante, charmante en toute heure et tout moment; à lui de cœur et d'âme chevillée comme Pauline à son Polyeucte, comme Argie à son Polynice, comme l'Alceste à son Admète, comme Eponine à son Sabinus, comme la Pénélope à son Ulysse, comme Grisalda à son Gauthier.

Celle-ci (héroïne de Gaule) plus que toutes me plairait, qui garda l'affection à son époux, malgré ses tant odieuses vilenies, et supporta ses maux sans rien changer à son humeur si douce. Ah! je plutôt verserais tout le sang de mes veines, qu'elle, si mienne était, un pleur de ses beaux yeux, lesquels voudrais sans cesse voir en joie, brillant d'aise et contentement. Mais, hélas! c'est la philosophale que cela. En loterie de mariage, il en va trop souvent à contre-point. Pour une Grisalda, sont en la boîte (de Pandore) mille Xantippes, trop ressemblantes à celle qui si fort angaria le bon Socrate et lui fit, l'acariatre, bien connaître au complet les *quinze joies du mariage* (1). N'y avez-vous encore goûté? Lors bénissez étoiles et firmament,

(1) XVe siècle. Autre chef-d'œuvre sans nom d'auteur. On l'attribue généralement à Antoine de la Salle, auteur du *Petit Jehan de Saintré*, et

chaque jour, sans y manquer d'un seul. Sire Dieu! oyez-en seulement le mignon refrain que voici : « Or il (le mari, parbleu!) est en la nasse bien embarrassé; là usera sa vie en languissant toujours et finira misérablement. » Est-ce pas affreux ? Oui-da, certes, et je le dis tout haut. Petites filles d'Eve n'ont-elles honte, songeant surtout que nous, pour les créer, avons, — sans marchander, — fourni même une de nos côtes ? Il est vrai qu'à notre premier père Dieu la tira très subrepticement.

Le pauvre homme dormait, il ne s'en put défendre (1).

Mais s'il avait veillé, pensez-vous qu'il aurait défendu sa côte? point, selon mon avis; il l'eût encore donnée, quoique sachant parfaitement ce que le Créateur en allait faire, voire et plus volontiers, dans ce cas, que jamais. Quand puis la femme à ses yeux apparut toute belle en sa nudité, comme Vénus sortant de l'onde, que devint sire Adam, je le laisse aux malins à deviner. — Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il croqua la pomme! Eh! mort de ma vie, j'en aurais croqué cent et le pommier *avec,* si Eve l'eût à moi requis. Pouvait-il, dites-moi, sans se déshonorer, refuser si jolie et gente femme... et si fidèle à son mari? Trop à craindre avait, la fâchant, qu'ensuite ne le fît jeûner Lysistratiquement! (2) Et nul moyen ailleurs de se dédommager,

qui a disputé même longtemps aux yeux des commentateurs l'honneur d'avoir fait Pathelin.

(1) La Fontaine, *Œuvres inédites*, par P.-L. Jacob, bibliophile.

(2) Aristophane, *Lysistrate.*

puisque Ève seule était femme en ce monde! Qu'étaient ces maux dont on le menaçait et dont n'avait conscience, au prix de ne pouvoir à son plaisir, à même son besoin,... cueillir raisins sous la feuille de vigne!

Et si le Créateur, dans son courroux, eût voulu ne chasser qu'Ève de son Éden, Adam l'aurait quitté d'un temps, laissant tout pour suivre la belle, sans qui le paradis lui eût trop fait l'effet d'un lieu triste et désert. Qui ne comprend ceci ne sait que c'est qu'aimer, car n'aime bien vraiment que quiconque est capable de, pour la femme, se damner, comme fit Desgrieux pour sa Manon, et comme combien d'autres qu'on ignore et qu'il serait trop long d'énumérer. Voire, n'est homme aucun qui par femme ne soit damnable et menable tout droit à perdition; aucun qui, dans son corps, n'enserre âme d'Adam et cœur de Desgrieux; et si, par le diable, chacun rencontrait un beau jour son Ève ou sa Manon, un seul n'en verrait-on qui pour l'amour d'icelle, et sur ses pas, ne s'irait de bon cœur jeter jusqu'en Enfer. Qu'ainsi ne soit pourtant, je regrette ma côte, et ne suis nullement de l'avis de Sancho, lequel prétendait que Dieu, pour fabriquer la femme, détacha de nos côtes la plus dure. *Nego*. Bien choisit-il plutôt de toutes la plus fine, la plus tendre, la plus appétissante, à preuve que depuis, nous sans relâche y courons sus pour en goûter, et, ne pouvant..., la dévorons des yeux! — Mais je reprends mon ours.

CHAPITRE VIII

Qui achèvera peut-être de peindre le caractère de seigneur ours.

Il n'y avait à lui que reprocher d'être au parler lambinant comme au marcher. A l'inverse, était plus que pas un compendieux en discours, lesquels plus vite expédiait que ne faisait Thémis les humaines vies en l'horrible an quatre-ving-treizième. Bonne langue avait, bien pendue, toujours prompte à l'apostrophe et prête à la riposte, sur toutes et quantes questions se pouvaient offrir, y tranchant comme couteau en beurre et les vidant d'un trait comme ruches à miel. En un tour de langue tout était dit, et si bien dit, — pour lui, — que point n'imaginait qu'on y pût répliquer. Tudieu ! quel rude argumentateur ! *Ex hoc in hoc !* Il logicalisait roide, comme Saint-Just portait son col, et concluait tout d'une haleine sans perdre temps à beluter premisses, majeures, mineures ni autres menues chevilles de raison. N'étiez-vous satisfait il vous tournait le dos ou fermait l'huis au nez, ne plus voulant rien ouïr davantage. Le propos était clos, et congrûment.

Il sentencialisait, axiomatisait, dogmatisait ni plus ni moins que si Jupin l'avait fait infaillible comme pape ; mais au fond n'avait de sagesse que médiocre dose, commune, vulgaire, populacière, de courte vue,

et plus étroite que n'est la république Saint-Marin. Si, du reste, en propos était tant délibéré, affirmant en haut ton de suffisance, ce plus tenait à sa résolution de caractère qu'à sa profonde conviction d'esprit, lequel, — quoi qu'il en eût, — ne passait guères souvent la surface des choses. Plus volontiers se décidait d'abord sur l'apparence, ou s'il en suspectait le témoignage, son gros sens paresseux, incapable d'un sérieux contrôle, quand il fallait surtout quelque finesse, avait bientôt fait de le rendre entièrement dupe. Alors, courant logicalement à l'extrême, selon son ordinaire, non-seulement seigneur ours ne doutait plus, mais transformait le doute en certitude, et si absolue, que lui-même au mensonge prêtait tous effets de réalité pour se mieux confirmer en son erreur. Et point n'entendait y être à demi. Une fois en icelle entré, il s'y tellement enfonçait qu'impossible était l'en tirer. — *Tenacem propositi!*

Vous remémorez ci la plaisante aventure des deux compères de Commines, lesquels « pressés d'argent » — et d'or non moins, je m'imagine, — voulaient occire notre ours pour en vendre la peau. Pis y a. Le Bonhomme rime qu'ils l'avaient jà, lui vivant, vendue « à leur voisin foureur. » Mais furent ensuite bellement déçus, et trop bien aises de sauver du marché leur propre pellicule, qui tressua d'effroi, quand la bête apparut « venant vers eux au trot, » — par bonheur de si lente allure, que les compères « quoique frappés comme d'un coup de foudre » eurent tout loisir, devant qu'il fût près d'eux, de pourvoir un chacun à son salut.

L'un grimpa prestement au haut d'un arbre, — bien

entendu sans être vu de l'ours, qui, étant platigrade, fût monté l'y cueillir comme une baie. L'autre, cloué de peur au sol, n'en perdit pour cela l'esprit ni la mémoire, mais se fort à point rappelant, — malgré son trouble de panique, — avoir « quelque part ouï dire » que l'ours ne s'acharnait après un corps sans vie (au moins l'ours brun, car le blanc se repaît volontiers de charognes), feignit d'être aux corbeaux, « se coucha sur le nez, » sur la bouche, à plat ventre; tint ses pertuis hauts et bas bien fermés, ne mut, ni respira, ni venta d'aucune manière. En un mot, fit le mort. Il n'y fallait vraiment tant d'artifice. Le pauvre hère, en somme, était plus mort que vif, raide en poil, froid en chair, marbreux, cadavéreux, brief tout à point pour donner le change à la bête; — et celle-ci le prit.

Sur quoi la fable de traiter seigneur ours de sot. J'y contredis, quant au présent. Il avait trop sujet de s'abuser. Malgré ce, ne donna mie d'abord dans le panneau, mais soupçonna quelque supercherie, et de peur d'être dupe, — la fable même nous l'apprend, — il ne laissa, quoique ce corps parût privé de vie, de le tourner, de le retourner, d'approcher son museau, de flairer aux passages de l'haleine, enfin s'ingénia du mieux pour *éventer* la ruse. S'il n'y parvint, c'est que l'autre... « tenait son vent » si bien clos hermétiquement que, l'animal n'en put percevoir... brise! Pas un bruit, pas un souffle en ce corps; le pouls était muet, le cœur glacé comme un sorbet, la vie absolument absente. Et que pouvait notre ours pour se garder d'erreur? Plus de doute : — « c'est, dit-il, un cadavre. »

Mais il ne s'en tint là, et ce fut sa sottise. Il lui fallut encore ajouter aussitôt : — « ôtons-nous, car il sent ! » O sublime argument de sa logicalisation oursique ! Un corps est là gisant sans venter par aucune issue, donc c'est un cadavre, *ergo* il sent; or il sent, *ergo* c'est un cadavre, donc il sent. Otons-nous ! » — Et sur ce beau raisonnement, seigneur ours « s'en alla dans la forêt prochaine » pendant que le cadavre prétendu se levait pour s'en aller de son côté, sans réclamer contre l'injure que lui faisait notre ergoteur.

Au demeurant, il se pouvait que cet homme exhalât quelque mauvaise odeur de tannerie, puisqu'il était marchand de peaux ..; mais, en ce cas, l'ours eût-il tant tardé de s'en apercevoir ? — Il était temps vraiment de s'aviser que le compère sentait, après l'avoir tenu plus d'un quart d'heure entre ses pattes, tourné dans tous les sens, viré de tous côtés, flairé et reniflé partout... à plein museau ! Il n'y a qui le puisse admettre, et ce ne fut; mais à tout prix se voulut seigneur ours bailler une raison, et c'est pourquoi commit cette nicerie.

CHAPITRE IX.

Où seigneur ours fait étroite amitié avec un simple jardinier (1).

Advint à quelque temps de là que notre ours s'ennuya de vivre en solitude, comme on sait qu'il faisait dans sa bauge enfermé, jusques à y passer des mois entiers sans mettre hors ni pied ni patte, — non pas même pour boire ni pour manger, se nourrissant lors de sa propre graisse. Son ennui, — si la fable n'y ajoute, — n'était certes des plus petits, attendu qu'à son compte, il y fût simplement « devenu fou, » par effet des humeurs mélancolieuses hypocondrialisant l'animal asseulé au fond de sa montagne, confiné dans un bois désert, qu'onques ne fréquentait âme vive — ni morte, — et où soulas n'avait aucun ni de compagne ni de compagnon; car il avait sans doute perdu son ourse, ses amours! Vide à lui trop affreux qu'il fallait à tout prix combler, sinon par femme nouvelle, au moins par quelque « doux et discret ami » comme lui solitudophile et qui voulût à lui s'associer. — Cherchons donc, se dit-il. Et le voilà qui quitte sa retraite pour se mettre en quête de cet oiseau plus rare que phénix.

Or oyez ce que peut le hasard de fortune. Juste au même moment, — « par un cas surprenant, » — certain

(1) La Fontaine, liv. VIII, fab. 10.

vieillard qui non loin de ce lieu était prêtre de Flore et de Pomone, ou, pour parler en prose, un jardinier, s'ennuyant fort aussi de son côté, faute d'avoir à qui causer de ses plants de carottes et de ses marjolaines, sentit même besoin et partit en quête pareille. Si bien que l'ours de la montagne et l'homme de la plaine se rencontrèrent — « en un tournant. » L'homme aurait préféré ne rencontrer personne ; — ce n'était pas l'ami qu'il souhaitait. Mais l'ours, trop enchanté de faire sa connaissance, le rassura d'abord, disant : — « Viens-t'en me voir. »

La manière, estime la fable, n'était d'un bon complimenteur. Le reproche en est beau, et vraiment je l'admire ; c'est dict d'éloge à l'ours et non de blâme aucun. Marri serais qu'il eût au jardinier parlé d'un autre style. Paille et feu des sots Brid'oisons, esclaves de la forme, qui ne peuvent dire mot, sinon de langue bien peignée, brossée et bichonnée au préalable. Ceux-là sont doucereux Tarfuffes, et leurs discours polis à l'ongle cachent toujours anicrochements sous le pot à miel. Pépie les arde comme poules ! Au rebours, m'a d'emblée l'ours charmé par sa bonne grosse familiarité. Tant moins cérémonieux, tant plus sincère était. Et comptez-vous pour rien qu'un seigneur comme lui, de native noblesse à traiter tous magnats de pairs à compagnons, — et même la lionne de commère, — si se daignât commettre en relation avec un roturier, un manant, un vilain ? N'était-ce jà lui faire beaucoup d'honneur que l'inviter chez lui, au palais propre de sa seigneurie ?

C'est que sentit aussi le jardinier, et ce modestement déclina comme indigne ; mais pria seigneur ours,

en toute humilité, de lui *faire celui* de pousser jusqu'à son logis, et qu'il serait comblé s'il voulait, par faveur insigne, lui faire encore *celui* d'y « prendre un champêtre repas. » Salamalech que tout cela, car cet homme mentait, faisait offres chinoises, avec secret espoir que l'ours refuserait. C'était la politesse que j'abhorre, mitonnée d'obséquieuse feintise, qui tout promet en mots et rien ne donne en fait. Non autrement, je gage, proposait le couard jardinier, qui dans le fond de l'âme souhaitait sûrement seigneur ours aux Antibes, et se fût de bon cœur, quoi qu'il en dît, dispensé de l'honneur de l'héberger; — brief à rien ne tendait qu'à l'éloigner. Ce pourquoi n'offrit à son hôte que mets légers à la Tityre, qu'il croyait, dans son ignorance, ne devoir être point du goût de l'animal. — « J'ai des fruits, lui dit-il, j'ai du lait; ce n'est peut-être pas

De nos seigneurs les ours le manger ordinaire,
Mais j'offre ce que j'ai...

— Comment donc! se dut récrier notre ours; mais tu m'offres justement ce que j'aime le mieux. Tu plaisantes? des fruits! du lait! mes gourmandises, quoi!!! Et tu réellement pensais que... Non, ce n'est pas possible que toi, homme des champs, ignores si mes goûts que de me croire capable de n'aimer ni fruit ni laitage, quand j'en raffole et fais mes plus chères délices. Le malheur est qu'il faut que je m'en passe plus souvent que je ne voudrais, et si chez vous jadis un patriarche vendit son droit d'aîné pour un plat de lentilles, moi je vendrais bien autre chose pour un panier de fraises

fraîchement cueillies ; mais, par exemple, me garderais fort d'y mettre sucre ni citron, ni vin quelconque, ni vinaigre, — comme il paraît qu'on use parmi vous. Et venez nous traiter de sauvages!... C'est vous qui l'êtes, de gâter ainsi, par étranges ingrédients, ce délectable fruit dont le seul parfum de nature est tout baume et tout ambroisie. Allez, vous n'êtes dignes d'y goûter. En fait de fraises, ne connaissez que celle de veau, et encore!... Mais laissons ce débat. J'en deviendrais, y songeant, colérique. Donc, tu as des fruits, tu as du lait, et peut-être bien aussi quelque rayon de miel au fond du vieux bahut ou de la vieille armoire... Hein? réponds que je t'embrasse, au comble de la joie. Sire Jupin ! avoir imaginé que je dédaignerais si bonnes choses ! Je m'en voudrais la mort... toute ma vie! Tu m'as, je le vois bien, pris pour quelque ours du pôle. C'est affaire à ces gens du Nord de soi paître de chair et de charogne, et de s'emplir le coffre de corps morts en putréfaction ; pour moi, j'ai, Dieu merci, dentition comme vous, tuberculeuse, et dois être classé parmi les frugivores de naissance ; — non pas qu'il ne m'arrive quelquefois d'avaler un quartier de viande, mais moins souvent qu'à vous, qui en couvrez vos tables et *vous en fourrez jusque-là !*.... tandis que je n'en use qu'avec peine et lorsque d'aventure appétit trop me presse ; enfin, quand je ne trouve rien de mieux. Or puisque mieux y a chez toi, — et du meilleur, à ce que j'ai compris, — j'accepte incontinent ton offre gracieuse. Allons-y de ce pas. »

Et l'homme et l'ours d'aller, bras dessus bras dessous, comme vieux camarades, vers le logis du jardi-

nier, qui, voyant qu'après tout l'hôte était bonne bête, n'eut plus aucun regret de l'avoir invité.

Les voilà bons amis avant que d'arriver !

Autant dire tout de suite, car ils n'eurent guères à marcher pour aller au logis du prêtre de Pomone, lequel était si près du lieu de la rencontre que d'icelui l'avait son maître montré du doigt à l'œil de l'ours. Fut ainsi vitement leur amitié nouée, bâclée, bouclée, non pas à la légère, mais à courroie de cœur et fort solidement; — amitié vraie et durable et profonde autant que fut jadis celle d'Oreste avec Pylade, celle d'Achates avec Énée, celle de Pythias avec Damon, celle de Nisus avec Euryale, voire même celle des deux amis du Monomotapa, que je pose en modèles... à qui se sent capable d'imiter ces deux Cafres-là, dont l'un offrait à l'autre jusqu'à la compagne de son lit, toute chaude sortant d'entre ses bras ! Là-dessus, je clos mon chapitre, de peur d'y ajouter... « qui puisse être repris ! »

CHAPITRE X.

Où feront fin consécutivement le jardinier, l'ours et ce second livre.

Si jà s'étaient liés, chemin faisant, la bête et l'homme réciproquement, bien prou ce firent, arrivés au logis. *Inter pocula*, l'affection entre eux devint telle, qu'en-

semble résolus de vivre désormais, ils mirent en commun table, gîte et le reste, sans garder aucun rien qui ne fût à tous deux. Léans se révéla sublime seigneur ours, inépuisable en soins, intarissable de tendresse pour son ami le jardinier, dont sans cesse était occupé, de loin comme de près, dehors comme dedans; allait pour lui chasser, lui rapportait gibier, et, pour tout dire, faisait métier de l'émoucher pendant son somme, comme une mère son fanfan! Ceci plus que tout me transporte et ravit, — plus encore même que renard émouchant mirifiquement la vieille boquillonne de Panurge; car le vulpix avait belle queue, bien longue à l'avenant et tout à fait *ad hoc*, comme dit sire lion; au lieu que seigneur ours n'ayant au postérieur parcelle de cet appendice, tant nécessaire au métier d'émoucheur, en fit l'ouvrage sans outil, — et sans y être aucunement contraint. Est vrai qu'il émouchait face et non pile comme renard; mais n'en était à lui l'office moins pénible, et j'admire d'autant l'effet, surtout par son objet qui était (adorable!) d'épargner à l'ami dormant jusques au frôlement d'une mouche légère! Cela n'était plus amitié, c'était culte, c'était idolâtrie. Mais, hélas! cela même fut qui causa la perte de ce tant chéri jardinier.

O mouches, mouches maudites, Dieu savait bien ce qu'il faisait quand il vous envoya fléau au méchant peuple pyramidifique pour l'obliger de relâcher le sien! O parasites abominables, c'est grâce à vous qu'en ce jour seigneur ours fit l'affreux coup que peint la fable! — effroyable malheur qui ne fût advenu, si vous toujours n'aviez la rage de promener sur le nez des dormeurs!

Où l'attrait qui vous porte à toujours percher sur cettui nerf, y marcher, seoir et prendre vos ébats ? Si c'est que je suppose, infâmes morvophiles, honte et vergogne à vous !...

Donc, ce jour-là, — jour néfaste entre tous,— comme le bon vieillard « dormait d'un profond somme (somme est toujours profond chez les gens du Bonhomme) », une mouche abhorrée, soit hasard, soit malice, s'allant poser au bout du nez du jardinier, « mit l'ours... au désespoir ! » Vous, peut-être, opinez qu'il n'y avait pas de quoi ; — mais si, mais si ; l'impertinente bête pouvait, le chatouillant, réveiller son ami et partant le priver de dives jouissances que l'on goûte au parfait dormir. Quoi ! devait-il souffrir que l'importune l'arrachât au meilleur moment des bras moelleux du doux Morphée? Pouvait-il en patience supporter que l'impudente, sur ce nez aimé, se permît, lui présent... Sambregoi ! Au large l'éhontée! Mais seigneur ours avait beau la chasser, elle derechef revenait se poser sur le nerf olfactif de jardinier. L'émoucheur d'émoucher la mouche à tours de bras ; elle de s'esquiver et puis de revenir, et toujours sur le précieux nez ! Tant qu'enfin la moutarde envahit tout soudain celui de l'émoucheur, rendu furieux par le jeu de la mouche. « *Per Jovem!* cette insolente se raille, que je crois, de mon émoucherie,

Je l'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit. Le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche.

Et voilà comme! Rie qui voudra, je n'en ai point

l'envie; je me sens trop faillir à ce coup désastreux, lequel m'a mis le cœur en marmelade. Mon trouble en est que j'ignore si c'est de pommes ou d'abricots. O pauvre jardinier! J'en pleure comme un veau; mais pour la mouche, c'est bien d'une autre, et comme vache j'en rirais, si je n'étais très affligé de voir mon ours inconsolable s'arracher de douleur poils à poignes et poignées (comme jadis faisait Énée en ses disgrâces) pour avoir occis son ami, — celui qu'il chérissait d'amour si tendre, celui qu'il tant soignait, choyait et émouchait au mieux, celui dont pouvait, comme Horace de Virgile, dire *animæ dimidium meæ!*

Et, cette moitié de son âme, lui-même la venait d'écraser d'un pavé! Mais c'est assez; n'allons encore augmenter les chagrins sans fond et regrets sans fin qu'éprouva l'animal de l'horrible bévue, commise assûrément en accès de folie, où le jeta cette mouche damnée par son inqualifiable obstination. — Au surplus, jardinier n'y fut non plus sans faute; il ne devait par l'ours se laisser émoucher. Cela seul était grand danger, car l'émoucheur en son émoucherie d'un coup de patte à mouches destiné, lui pouvait arracher le nez, crever les yeux, fendre la tête. Que n'interdisait-il à l'ours de l'approcher dans le temps qu'il faisait sa sieste? Enfin que n'eut-il soin de s'éveiller, en homme sage,... avant la catastrophe, ainsi que demoiselle Philippon, depuis dame Roland, faisait, dit-elle, en ses songes... amoureux (1)?

(1) Mme Roland, *Mémoires.*

Quoi que c'en soit, seigneur ours ne longtemps survécut à son ami et s'en alla bientôt le joindre en l'autre monde; mais n'ordonnez à moi renouveler la peine que j'endure au récit de son trépas. Savez d'ailleurs comme il advint. L'étrangla le lion de sa royale griffe, le bourreau! pour ce que, dans son antre, il osa témoigner le dégoût qu'il sentait à l'odeur d'icelui, et s'étouppa franchement la narine.

Belle mort, digne de celui qui, dans l'universelle servitude, avait su vivre indépendant — nouveau Rusticus intrépide sous le joug du bestial Néron.





LIVRE TROISIÈME

DU LOUP.

Nimis credulus.
Avienus.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on verra d'abord que messire loup n'était rien moins qu'un personnage.

Pour icelui, ne trop considérez le titre de messire qu'apologue lui baille à tout le long. C'est moquerie, et m'en croyez. L'animal n'était noble de néant, quoiqu'exerçât métier d'où noblesse naquit, comme bien l'histoire prouve ; — je dis métier de détrousser les gens aux grandes et petites routes. Mais ce loup-ci n'avait taille à faire un brigand de « haut vol » pour rapiner de haute lutte. Courage lui faillait en dépit de ses dents, — qu'il perdit d'ailleurs

de bonne heure. Si qu'à peine suffit le messire à faire un harpailleur de basse volerie, qui jamais en franchise ne s'attaquait qu'aux faibles et innocents, et pour les autres s'attachait à les prendre en traîtrise et perfidie; mais y, grâce à Dieu, réussissait autant que moi à faire un poëme en *ique*. De quoi vous donnerai-je au cours de cettui livre la rime et la raison.

Messire loup donc, — puisque messire il y a, — n'était qu'un hobereau de vilenie, sans feu ni lieu comme sans foi ni loi, réduit aux expédients pour vivre, si vivre c'est que non mourir de faim, laquelle toujours avait aux trousses, et qui le vous constamment mettait en male passe de danger, qu'il naturellement craignait. Et n'avait tort en ceci la bête, sachant combien de tous était haïe, et que chacun, — chien, chasseur, ou villageois, — travaillait à sa perte tout le moins autant que lui à celle d'autrui. Aussi mine avait-il toujours inquiète, comme de « brigand poursuivi. » Ce dit bien Taine (1), qui fait à lui du reste trop d'honneur, le traitant de brigand, quand il n'était au plus qu'un brigandeau, — un misérable rodeur de barrière, un vagabond sans trêve errant à pas... de loup par voies et par chemins, se coulant le long des haies, la tête allongée, le museau en contre-bas, les oreilles droites, l'œil hagard et brillant, comme allumé de fièvre, la face contractée, la gueule mi-ouverte et la langue hors la gueule; pantelant, affamé, assoiffé, en quête perpétuelle de sang à boire et chair à dévorer, qu'il, l'un et l'autre, faisait profession

(1) Taine, *La Fontaine et ses Fables*.

d'aimer plus que bête quelconque fabuleuse, avec avidité si violente, zoographie Buffon, qu'odeur de carnage l'attirait de plus d'une lieue, — tant ce loup avait le nez bon! Mais, nonobstant, ne guères trouvait ripaille à besoin ni souhait, si j'en juge à son corps si maigre et émacié qu'il en se mblait un sac plein d'os!

C'est, n'en doutez, que le pauvre messire jeûnait les quatre temps et même la vigile, — et non certes par dévotion, à cette fin de gagner paradis par famine et observance d'avent et carême, de Septuagésime à Pâques. De soles! Diète sur diète, et plus qu'en Allemage, comme dit Sancho, ne faisait ce loup qu'à son corps défendant, duquel avait uniquement souci, sans de rien songer à son âme. M'est avis toutefois qu'il eût volontiers ouï, — et voire même dit — messe, pour passer ensuite à *mensam*. C'est la table servie, en bon latin, pour le curé ou le chanoine, et pour l'évêque aussi et pour le moine, enfin pour tous porteurs de robe ou de soutane. Or n'était messire loup de clergie, ni partant de chère lie, et de force jeunait conséquemment, faute d'avoir de quoi mettre au moulin, quel moulinant sans cesse aurait voulu la bête, et d'autant pâtissait plus durement que, comme Panurge, avait toujours « nécessité urgente de repaître, dents aiguës, ventre vide, gorge sèche, appétit strident », car, quoiqu'on dise que l'appétit vient en mangeant, probable est, selon mon jugement, que davantage vient... quand on ne mange point! Le cas était ainsi, et le loup en avait le « ventre plat et vague » comme caméléon désenflé.

De la façon vivait ce messire, comme l'on dit, de pri-

vations, tenu en indigence et penurie si telle que sans répit criait famine, hurlant du haut de son gosier, où ne tombaient jamais alouettes rôties ni cailles crues, — qu'il aurait préférées apparemment. N'y tombaient non plus bons ragoûts à la providence, ni salpicons, ni culottes, ni tranches, ni aloyaux, ni filets, ni noix, ni palerons, ni côtes, ni entre-côtes, ni plates-côtes, ni longes, ni surlonges, ni colliers, ni queues, ni langues, ni patois, ni cervelles de bœufs de Salers, d'Auvergne, de Nivernais, de Poitou, de Limousin, de Normandie. Davantage ne pleuvaient en son écuelle têtes, ni pieds, ni riz, ni fraises, ni foies, ni rognons, ni quasis de veau, ni gigots de moutons de sept ou quatorze heures, en princesse ni en ménagère, ni en ballon, ni fines côtelettes en Maintenon, ni épigrammes d'agneau, ni tendres croquettes, ni grillades de porc braisé, ni jambons en zingara, ni oreilles frites, ni salaisons en lessive, ni boudins blancs, ni boudins noirs, ni boudins d'aucune couleur, ni andouilles, ni andouillettes, ni hures désossées, ni poulets en bourguignonne, en lauretane, en marengo, en cosaque, en paysanne, en galantine ou de Saint-Florentin; ni poulardes en deuil, demi-deuil ou quart de deuil seulement, ni en suprême (délectation), ni dindons surpris, ni dindonneaux Régence, ni pigeons crapaudinisés, ni lapereaux maréchalisés, couronnés, ensoleillés, etc., etc. J'en passe et des meilleurs, dont, par Saint-Brisse ou Brillat, ne goûta jamais messire loup. Ce n'était pour lui que les fours chauffaient, que les broches tournaient, que les casseroles chantaient leur musique tant mélodieuse. A la charogne, le

claque-dent! Il n'avait à son ordinaire qu'ânes « rogneux », moutons « pourris », grenouilles desséchées ou même mottes de terre glaise, faute de mieux. Et ce loup aurait rang de gentilbêterie? Ses guenilles! Le malheureux vraiment, comme l'a dit le chien (1), n'était qu'un cancre, un hère, un pauvre diable. En somme, — un malandrin!

CHAPITRE II.

Qui, faute d'autre titre, fera simplement suite au précédent.

Dont ne s'éjouira possible messire loup, ouï cet argument de male augure, lequel, comme il appert trop clairement, ne promet peu ni prou de propos à sa gloire, mais à l'envers devis à sa vergogne, selon que méritait le sire, animal de sac et de corde, de qui ne peut-on rien que dire ni que faire, si ce n'est pis que pendre haut et court; non encore tant pour sa mauvaiseté, — d'ailleurs parfaitement pendable, — que pour avoir, la bête, en dépit de Mercure, eu la folle manie de

(1) La Fontaine, liv. I, fab. 5.

s'exercer aux ruses, ainsi comme renard : — insane prétention du musard assoté, qui fut la source et origine des misères dont depuis ne cessa d'être assailli, angarié, angoissé et accablé jusques à son trépas.

Notoire est toutefois qu'en certain apologue (1), le Bonhomme fit beau semblant de vouloir mettre ce messire au-dessus de renard pour « exceller en tours pleins de matoiserie », et s'en ébahit fort notre savant Robert en ses compilations (2), de voir qu'auteur si compétent, comme était le Bonhomme, se rebellât léans pour faire pièce au renard, contre le père Ésope et tous apologuistes, qui jamais n'ont failli à lui donner le pas sur toutes bêtes en ce métier; mais ce n'est que voulait nullement le Bonhomme; il se raillait du sire et non hors de propos, à preuve qu'en cet endroit même le loup est, grâce à lui, dupé par le renard d'une façon tout à fait homérique, c'est à savoir mythologique, ou comme qui dirait très-olympiquement. Pour le restant ce vous sera narré sous sa rubrique, ensemble et ses autres exploits dont n'est petit le nombre, où messire Ysengrin (si nommait-on le loup en pays fabuleux) (3), fut par lui mis au sac et finalement jeté dans le gouffre d'enfer — ou ventre du lion, qui était à peu près même chose.

Çà, dis-je, tirez cette balance et vitement. Il n'est comparaison entre renard et loup qui soit permise. Ce sont bêtes en valeur de génie trop distantes. Il y a de

(1) La Fontaine, liv. XII, fab. 17.
(2) Robert, *Fables inédites des XIIe, XIIIe et XIVe siècles.*
(3) *Roman du Renard.*

l'un à l'autre belle marge, comme du cèdre à l'hysope, comme de Bossuet à Loriquet, de Racine à Pradon, du Bonhomme à Viennet, du maître au copiste, de l'homme au singe, de la bête de génie au sot animal que ce loup était de se croire fin parce qu'il était faux, et plein de malice parce qu'il était plein de malignité. Ses plus habiles tours l'eussent fait fouetter à Sparte, comme aussi n'en sut-il tirer que coups de pied, d'épieux et fourches fières en apologue, — sans compter les coups d'eau qu'on lui fit boire.

Autre profit n'eut loup à ce jeu, où rien n'ouvra qu'à son damne, malheur et déshonneur. A lui n'échut aventure qui ne devînt mésaventure, et changea tout compte en mécompte le messire par son incorrigible bêterie, qui le, comme à plaisir, poussait toujours aux entreprises de traîtrise, lesquelles, alléchantes au début et non mal commencées, allaient finir au pis pour l'Ysengrin. Il semblait l'abbé Rogonnet, qui lui-même gâtait ses meilleures affaires. Puis il s'y routinait, s'y obstinait, s'y entêtait, et n'en voulut démordre qu'il n'y laissât la peau avec le contenu, du reste peu précieux, car n'y logeait la bête que le diable, qui équivaut à rien, comme dit Saint-Gelais.

Chicanous chez Basché avaient plus d'heur en leur malheur que messire loup en ses fortunes; au moins dînaient-ils avant d'être battus, et ne recevaient-ils bonne raclée qu'après avoir pris leur râtelée aux feintes noces. Lors s'en allaient moulus, mais très-repus, emportant de morceaux en leur ventre autant que de coups sur leur dos ou ailleurs, tandis que l'Ysengrin n'attra-



pait que horions et n'emportait qu'iceux, sans nullement tâter côtelettes ni côtes, — sinon les siennes propres mises en capilotade! Sire loup toujours récoltait grêle. C'est que sans cesse vent semait, et rien que vent aussi n'avait en sa marmite, comme le champignon dit la vesse du loup. De fréquence en effet prenait le malandrin belles vessies pour des lanternes, et fut de tous si lanterné, qu'il en devint bardot de fable, croquemitaine à faire peur aux enfants, ou bien plutôt leur servir d'amusette, ainsi que ce gourmand corbel qui voulut, à l'instar de l'aigle, enlever de ses serres un mouton dans les airs; item ainsi que messer l'âne, qui, voulant imiter les caresses du chien, porta sa corne usée au menton de son maître; item, ainsi que la grenouille qui se voulut hausser à la taille du bœuf. Ceux-là, gabés d'autant, eurent triste destin. Mais le pire encore fut celui de messire loup, leur en ce point pareil, qui, je ne sais comment, s'était mis en cervelle d'éclipser par ses tours... maître renard!

CHAPITRE III.

Comment messire loup, pensant torcher Fauvel, fut rudement torché par icelui (1).

Ce messire loup de maladresse insigne était présomptueux à l'avenant; il ne doutait de rien, et rien n'imaginait si hasardeux et difficile, voire impossible, qu'aussitôt ne le crût par lui fait et parfait. Voyait-il une proie ou qui lui semblât telle, à l'instant le nigaud l'estimait en son ventre. Que dis-je? il l'avait digérée avant que d'y toucher. Véritablement, il l'avalait des yeux; mais pour la dent c'était une autre affaire, et rarissimement il y venait. N'importe; il commençait toujours par s'éjouir comme de table mise et dîner servi tout à point.

Si fit-il certain jour que le sire aperçut en un pré dom coursier qui paissait «l'herbe rajeunie.» Cela fut au glouton un spectacle divin, dont il entra d'abord en liesse telle que la fable renonce à l'exprimer. — « Je vous laisse, dit-elle, à penser quelle joie! » Joie, c'est peu; il y faudrait ivresse et voire même délire de jubilation, tant le sire affamé se faisait déjà fête de savourer la chair de ce coursier! Il comptait n'en laisser échapper pour deux sols. — « Ce quadrupède-ci, fit-il entre ses dents, ira loger tantôt dedans ma gibecière. Bonne chasse vraiment,

(1) La Fontaine, liv. V, fab. 8. — *Fauvel,* cheval-héros du roman de ce nom, par François de Rues. (XIVe siècle.)

quand je l'aurai au croc ; — car je l'aurai, la chose est très-certaine. Nonobstant, combien que le morceau me chatouille la vue, j'ai regret qu'il ne soit un peu moins gros ; il en serait plus accessible et je l'avalerais tout à l'instant. Aussi bien, j'ai grand'hâte. Cet hiver, dont voilà, merci Dieu, la fin, j'ai jeûné comme Arabe en Ramazan, et depuis si longtemps que mon avaloir chôme, l'aragne y aurait pu tisser ses toiles. Ce penser me révolte, et j'aurais presque envie de me ruer d'un bon sur ce coursier, si lui-même ne m'avait mine de s'entendre à ruer parfaitement.

Eh! que n'es-tu mouton? car tu me serais hoc,
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc....

— puisqu'il le faut. Ce n'est pas ce qui me chagrine ; au contraire, c'est jeu où mon talent se plaît ; mais me fâche d'attendre encore un tantinet à prendre ce repas, dont le besoin me presse et m'arde et m'époinçonne. Dom coursier tout à l'heure en saura des nouvelles. Or approchons sans bruit pour qu'il ne gagne au pied ; c'est-à-dire en douceur, comme ami, sans éveiller sa méfiance ; car tous ces mâchefoin, mâchepaille et mangeurs d'herbes ont par nature éloignement très-prononcé pour ma personne. Heu ! moi,... c'est tout l'opposé ! Je sens une attraction vers eux très-singulière, et, n'étaient leurs gardeurs ou gardiens maudits, — surtout ce bipède abhorré que nous avons homme appelé, — l'on me verrait toujours au milieu d'eux. Ils sont si bons ! que dis-je ? ils le sont... à croquer ! J'ignore cependant le goût

de celui-ci; mais il a la chair tendre, ou je ne suis qu'un sot. Ce doit être un cheval malade, puisqu'il paît « sans être lié. » J'adore justement les chevaux malades, les ânes rogneux et les moutons pourris. Me voici dès lors médecin, chirurgien même, s'il le faut; ça n'en vaudra que mieux, car, sans fatuité, je m'entends à merveille à couper, tailler, trancher, déchiqueter, disséquer, désosser le corps du prochain, et si cet animal me laisse faire, je l'aurai bientôt mis en point de n'avoir de sa vie besoin de médecin ni chirurgien. Donc, je me présente à lui; je me dis « écolier d'Hippocrate, » ou d'Esculape, ou même d'Apollon; que je connais mieux que Fagon les « vertus et les propriétés de tous les simples de ces prés »; que je sais guérir, sans me flatter, « toutes sortes de maux; » enfin, je lui débite mon petit boniment médicinal et m'offre à la guérir gratis. *Gratis!* Voilà qui le va décider comme sans dot fit Harpagon. Il me montre son mal, je feins y donner cure, je prends mon temps, puis, hope! au bon moment je vous happe à la gorge mon malade et le serre si bien qu'il en perdra du coup le goût de l'herbe. — C'est dit. »

Fort bien. Mais cependant que le messire bâtissait à part lui son petit plan, qui vraiment n'était pas trop bête, imaginé surtout par un pareil auteur, dom coursier, qui, de son côté, était madré Fauvel ou cheval de finesse renardique, devina bien quel vent amenait l'Ysengrin. — « Ceci, réfléchit-il, est signe de tempête; virons du bon côté pour n'en être surpris. Oh! oh! vois-je bien à cette heure, ou si j'ai la berlue? Messire loup devers moi s'avance « à pas comptés, » il salue hum-

blement, se mouche, nasillarde! Par Saint-Pancrace! me semble, à ce trait-ci, qu'il fait le médecin!... J'ai mis dessus; c'est cela même. Il n'y manque que les besicles. Chaussons céans les nôtres et tenons l'œil ouvert, item avec l'oreille. Le brigand nous machine quelque tour. Alors, chacun le sien, docteur de mes sabots. Je ne suis pas encore si malade qu'on pense. Mais écoutons ce qu'il nous va dire... Bien, je l'ai entendu; le discours en est beau, de style très-hippocratique, hypocritique aussi, voire même hippophilique, — en résumé, hippophagique! Si lui ferai-je bien une réponse hippique et non facile à oublier. Nous lui en donnerons à bouche que veux-tu, ou mieux encore à bouche que ne veux-tu point. Ah! tu viens, scélérat, me bailler du faux mire! Or je te saurai, moi, bailler du faux malade. »

Le cas ayant si médité, avec la plus subtile des finesses, qui est, dit La Rochefoucauld, de savoir bien feindre de tomber dans les piéges qu'on nous tend, dom coursier fait la mine de donner pleinement dedans ceux d'Ysengrin, prend tout l'air d'être sa dupe, entre en son jeu, feint croire au médecin, avoue la maladie, se déclare affligé « d'un apostume sous le pied. » — Bien! pensa messire loup, il en sera moins bon pour se défendre. » Et l'animal se baisse sous prétexte de voir le mal, mais en réalité pour mieux prendre en traîtrise *son* malade, quand celui-ci, qui l'attendait au point, vous lui, — sans crier gare, — « lâche une ruade »

Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules et les dents.

Dont il eut, comme dit maître François, « perte insigne des dents molares, masticatoires et canines, » voire, et surtout lupines ! Si s'aperçut le pauvret, comme ajoute Fiorenzuola (1), que mal font ceux-là qui prétendent ouvrer métier d'autrui. Le messire lui-même en fit là tristement son *peccavi*. Mais, par bonheur, autant en emportait le vent.

CHAPITRE IV.

Où messire loup voulut guiller Guillot et comment Guillot le guilla, avec bien autre chose encore (2).

Moi, qui sais ce que c'est que repentir du loup, je n'y crus mot seconde, ni demie. Si frappante en effet qu'eût été la leçon à lui donnée par dom coursier, guère ne tarda de l'oublier, et bientôt ne lui en souvint, non plus qu'à une mouche de l'été dernier. Quant à cette morale qu'il vous s'administra par-dessus la ruade, jusques à se traiter lui-même de « boucher », ce n'étaient que paroles en l'air, — *verba et voces*. Sagesse ne parla ce loup que par dépit, lequel passé, se retrouva le sire fol autant et plus fol encore que devant. Dont Jupin soit loué, et toute sa famille, qui maintient le brigand

(1) Fiorenzuola, *Discorsi degli animali*.
(2) La Fontaine, liv. III, fab. 3.

en cette aberration de sans cesse vouloir ouvrer ruses stupides, lesquelles vont retournant toujours à leur auteur. Cela me duit et remplit d'aise. Il n'y a qu'un regret, c'est qu'il n'en soit de même à tous méchants, qui ourdissent et conspirent notre ruine. Mais ceux-là sont habiles et ne se laissent prendre. Ils se coulent comme huile entre les mailles de nos lois, ou les rompent comme oiseaux font toiles d'aragne, seulement propres à prendre mouches. Je parle ci des loups-cerviers, bipèdes et bimanes aussi crochus qu'atomes épicuriens; usuriers d'enfer, manieurs d'argent, spoliateurs horribles, qui nous grugent comme vampires et sucent la moelle des os. Leur pendaison me serait cocagne. Je m'en gaudisserais très-grandement, les voyant rendre gorge avec laide grimace. J'en rirais à cœur joie, comme aux tribulations d'icelui carnassier, que je hais de toute mon âme.

De quoi présentement s'avisera ce sot? Je le vous donnerais en mille et beaucoup plus, si noble dame Sévigné n'avait trop abusé de la formule, à propos du mariage de Lauzun avec Mademoiselle, la grande Mademoiselle, la... la montagne, quoi! Et c'est elle qui accoucha d'une souris. Messire loup donc, sans tant barguigner en préambule, s'avisa, cette fois, de faire le personnage de Guillot. Guillot était berger du voisinage, dont l'Ysengrin convoitait le troupeau, non certes, je suppose, pour mieux le faire grandir et prospérer. Ce n'est pas l'ordinaire usage que les loups fassent croître les troupeaux. A d'autres de les faire, à eux de les manger (quand ils peuvent), comme aux avares d'a-

masser fortunes et à leurs héritiers de les croquer.

Croquer ! voilà précisément que désirait ce loup ; rien plus, rien moins, et s'il en voulait tant au troupeau de Guillot, c'est qu'icelui l'empêchait sans doute d'y puiser à sa fine faim. De fait, au dire de la fable, n'y avait le messire que petite part, et part petite n'était le compte du glouton. — « Non, par ma foi, se récriait en soi la bête carnassière ; je m'en trouve plus loin que n'est Pékin de Rome, et ce m'enrage fort. Que pense ce vilain ? Me prétend-il toujours tenir à la ration ? Me faudra-t-il toujours jeûner la quarantaine, parce qu'il plaît à ce chalumeau ? Un rustre gardera pour lui tout ce troupeau, dont je n'aurai, moi, que la vue ? Par saint Leu d'Esserant ! ceci ne m'agrée point, monsieur de la Houlette, et nous y porterons remède dès ce jour. Je tiens un tour de ma façon, dont notre compère même (maître renard) sera jaloux, lui qui se pique d'être le plus habile, — et de beaucoup, — parmi les hôtes de ces bois. Sur l'âme de la louve qui nourrit Romule ! bien faudra-t-il que renard en rabatte, oyant le stratagème qui m'aura rendu maître... d'un troupeau ! Car je l'aurai entier, sans en perdre une tête. Je mènerai tout doucement cette pautraille vers mon fort, cependant que Guillot « étendu sur l'herbette » fera son somme et ronflera du nez pour changer de musette, — je cuidai dire de musique. Quant au moyen d'amener le troupeau, je l'ai trouvé, et c'est où l'on verra éclater mon génie. Tandis que le rustaud fera sa sieste, moi, messire loup, je m'habille en berger...

— En berger ?... Je demande caution pour y prêter créance, nous va crier quelqu'un de ces « maudits cen-

seurs » qui prétendent toujours qu'on leur explique *cur* et *quare* et *quomodo.* Expliquez donc, me dira celui-ci, comment se procura messire loup ce coustume; car c'est un point qui me paraît obscur, et je n'y veux donner à l'aveuglette. Encore s'il ne s'était habillé qu'en brebis, comme j'ai lu dans Ésope qu'il fit, ainsi qu'en d'autres fabulistes, je n'y verrais que répliquer. La peau d'une brebis par ce loup dévorée eût pu suffire à ce déguisement. Mais l'habit d'un berger, où voulez-vous que l'Ysengrin l'ait pris? Lui-même l'avait-il confectionné, ou s'il en dépouilla Guillot durant son somme? Enfin, il faut d'abord que nous sachions...

— Tarare ! Et moi je dis que vous ne saurez rien que vous n'ayez d'abord à moi-même expliqué comment fit madame Léda, fille de Thestius, roi d'Étolie, épouse de Tyndare, roi de Laconie et mère de la belle Hélène, non moins belle que sa fille, mais plus sage, à telles enseignes que Jupin lui-même, tout Jupin qu'il était alors, fut réduit, pour la posséder, à se loger dans le corps d'un cygne, au risque de se faire tordre le cou par quelque cuisinier trop ami de la vigne, sans égard pour sa voix de canard enrhumé, dont on a fait, je ne sais pourquoi, la plus douce et touchante voix qu'on puisse entendre *in extremis*, à cela près, comme la science prouve, que nul ne l'a jamais ouïe ni entendue, si ce n'est (en rêvant) les poëtes menteurs, qui nous ont conté du bleu et du violet, voire des alibis forains, vulgairement appelés sornettes, comme aussi ont-ils fait du col de cet oiseau, roulé en forme boudinique, l'emblème de beauté du col des femmes, lesquelles en vérité ne

seraient peu marries de l'avoir si tel que leur baille icelle comparaison!.... Comment fit, demandé-je, dame Léda pour pondre d'un seul coup deux œufs capables de contenir chacun un couple de personnes, à savoir l'un Pollux et Clytemnestre, l'autre Castor avec Hélène, — cette drôlesse offenbachique qui tourna la tête à Pâris et boisa celle de Ménélas; qui fit périr tant de maris et rendit tant de femmes veuves; qui fit brûler tant de maisons et ruina tant de propriétaires; que fit couler tant de vaisseaux et noya tant de matelots; qui fit courir comme deux perdus sire Ulysse et sa géniture; qui força le bonhomme Anchise à se sauver presque en chemise, et par un affreux temps de bise, en faisant belle mine grise; qui contraignit ce pauvre Énée, dit pie ou pieux, ou pitoyable, ne demandant qu'à rester chez lui, à se chercher ailleurs un gîte, lequel d'abord fut tout petit, puis avec l'âge s'agrandit, puis démesurément s'étendit, puis envahit presque le monde, pour retomber dans le néant; qui finit par être pendue, et c'était ce qu'elle méritait... Si j'en voulais conter plus long, chose ne serait plus aisée; car je n'ai parlé que d'un œuf; mais d'un œuf qui, — *Jovi gratias*, — en valait bien quelques douzaines, et l'autre n'en valait pas moins. Il contenait la Clytemnestre, cette femelle Sophoclique, qui... mais n'enfilons encore la kyrielle de tous ces crimes monstrueux dont on déjà n'a que trop rempli les poëmes et tragédies pour le plus grand amusement des barbacoles et régents. Retournons vite à l'apologue, lequel vraiment, fable pour fable, j'aime nonante et cent fois mieux.

Ainsi donc, messire loup se vêtit en berger. Si ne le point croyez, comme disait Scarron, eh bien, prenez la peine d'en douter. Au surplus, quant à cet habit, quoique la fable n'ait pensé nous en devoir indiquer l'origine, je n'y trouve embarras si grand. N'était-ce au temps que les bêtes avaient des cloches, non point cloches au pied (hélas! il n'appartient qu'à nous), mais bien cloches sonnantes et carillonnantes? Ergo les bêtes avaient des clochers; ergo elles avaient des hameaux, et des bourgs, et des villes; ergo elles avaient des fripiers; ergo, sans pousser davantage, s'agissant seulement d'un habit de berger, mettons que messire loup l'avait à l'étalage de l'un d'iceux quelque jour dérobé; car qu'il l'eût acheté de ses deniers, pauvre comme il était, — et malhonnête, — c'est hypothèse où je n'ose arrêter. Brief, comme que l'Ysengrin se le fût procuré, certain est-il toujours qu'il avait cet habit, et lors s'en revêtit pour, avec son aide, attirer devers lui le troupeau de Guillot, qu'il pensait abuser par ce beau stratagème.

Et voilà messire loup hoquetonné, voire lisez empaltoqué, portant « chapeau, jupon, pannetière, houlette » ou du moins un bâton qui en faisait métier, « sans oublier la cornemuse! » Même avait-il, ce dit Verdizotti (1), un *fiasco* sur le dos, rempli de vin — ou de piquette.

Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,

(1) Verdizotti, *Cento favole bellissimi.*

Guillot le sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément.
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette;
La plupart des brebis dormaient pareillement.

Entendez comme il faut. La fable ne dit toutes, mais la plupart des brebis seulement. Et celles qui veillaient ne poussaient aucun cri en voyant messire loup près d'elles, tant il était méconnaissable sous son nouvel accoutrement. Oh! qu'il eût fait que sage s'il eût su se borner à celles-là. C'était à lui profit certain. Les lanigères abusées l'auraient suivi comme Guillot, sur un signe de sa houlette, et l'animal les eût pu conduire aussi loin qu'il aurait voulu. Mais point. Le glouton prétendait emmener le troupeau, et le troupeau dormait! Comment donc faire? De l'emmener dormant, il n'y avait moyen, les bêtes, que je pense, n'étant, à notre exemple, somnambules, pour marcher durant leur sommeil. Si fallait-il, par conséquent, que messire loup les éveillât — sans en faire autant aux gardiens. Ceci n'était embarras médiocre; car le moindre soupçon de bruit s'en allait éveiller au moins le chien, qui ne dort que d'un œil et d'un oreille, à ce point-là que je m'étonne comment le sire put s'approcher si près sans le tirer aussitôt de son somme.

L'Ysengrin cependant ne considéra, et, pour mener à bout son entreprise, mieux ne trouva dans sa pauvre cervelle que de parler à ces brebis. Le vrai du vrai, c'est qu'il... hurla! A l'instant chacun fut sur pied, le chien d'abord, puis le berger, qui, découvrant le strata-

gème, se jetèrent sur messire loup et le battirent comme plâtre, d'autant mieux qu'« empêché par son hoqueton » il ne put fuir ni se défendre. L'on le laissa plus mort que vif ; si je ne mets mort tout à fait, c'est qu'il a trop encore à faire, et ce me serait trop regret qu'il finît sitôt sa carrière, laquelle me tant divertit.

De la sorte connut messire Ysengrin combien avaient raison nos pères, aphorismant en leur bon sens que « qui veste d'autruy se vest, à blasme tost se devest, » — autrement dit fait une *veste*. Elle fut céans au loup complète, et n'y manqua, grâce à Verdizotti, même le *fiasco* d'Arlequin, ni son bâton, dont épaules longtemps cuirent à l'Ysengrin, pour n'avoir pas, selon Horace, bien mesuré ce qu'elles pouvaient porter, *quid ferre valeant humeri.* — Ce n'était pas le hoqueton.

CHAPITRE V.

Lequel se passera, comme l'on dit,... entre chien et loup (1).

Outre qu'étant né loup, le messire aurait dû agir en loup, comme lui sagement conseillait le Bonhomme (2), il avait le tort singulier, dedans ses entreprises,

(1) La Fontaine, liv. I, fable 5.
(2) Id., liv. IX, fab. 10.

de n'en préparer bien que le début; il regardait au premier bout, mais non pas au dernier, qui gâtait tout; savait commencer et non finir, entrer et non sortir, si ce n'est à son détriment, comme dans l'aventure ci-dessus, où le sot négligea le seul point nécessaire, le nœud du dénoûment, qui était d'éveiller les lanigères sans donner nul éveil à leurs gardiens; — chose impossible absolument. Effet que tout cela de sa présomption folle, qui lui faisait tenir pour accompli tout ce qui lui passait par l'imaginative, fût-ce même... d'écornifler maître renard! Mais quoi! voulut-il pas tenter derechef dom coursier? Encore s'y fit dégarnir la mâchoire, et le mérita bien comme verrez plus tard. *Non bis* doit-on faire *in idem*, — en ces cas-là du moins, car il est exceptions nombreuses à cette règle, et je sais belles choses que ferais, non *bis*, mais *ter*, *quater* et plus très-volontiers. — Honni soit toutefois qui mal y pense!

L'Ysengrin d'abondant n'avait dose de chance en ses pourchas, et si homme eût été, Mazarin n'eût voulu pour beaucoup l'employer. La patte avait trop malheureuse, trop de guignon en ses souliers, et guignon si l'enguignonnant que jamais ne se put déguignonner. Fortune, par occasion rare, lui faisait-elle un jour rencontrer quelque chien « fourvoyé par mégarde » en ses parages, ce chien était trop gros ou il était trop maigre; c'était un fort mâtin « de taille à se défendre », ou bien un chien piteux, qui rien semblait n'avoir mangé depuis la Saint-Janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, un chien dont on comptait tous les os sous la peau, une vide carcasse, un squelette ambulant, un vieux cuir desséché! Quelle

dérision ! D'un côté trop, de l'autre pas assez; le premier gras à lard, mais de force à lutter et lui couper la margoulette, en bon français à l'étrangler tout net ; le second dur en quille et de nature à fournir au glouton plus d'ahan que de chair. L'un, messire loup de courage panurgique appréhenda de l'attaquer, mais, rendu sage, cette unique fois, par lâche crainte du danger, se contraignit, quoi qu'il en eût, jusqu'à faire des bassesses au puissant dogue, l'aborda humblement, lui fit compliment, loua son embonpoint, brief *cana* vilement devant le chien, qui du reste le laissa faire, sans l'inquiéter lui-même aucunement, dont trouverez pourquoi au livre d'icelui, — si tant me faites honneur que de le lire aussi.

Pour l'autre chien, bien qu'il fût décharné comme un fantôme, messire loup affamé, faute d'autre provende, se résolut à l'emporter; car s'il n'avait de quoi donner l'indigestion, encore en pouvait-on retirer quelque chose, et c'était toujours mieux que rien. Voire mieux n'avaient les Lutéciens, quand Henri les tenait dans leur ville assiégés, lesquels, faute de pain, — et même de brioche, — avalèrent pour vivre os et cendres de morts. *Ex morte vita.* Mêmement firent les Israélites en Sion assiégée par Titus Vespasien, qui fut depuis empereur de Rome. En un mot comme en cent, ventre affamé prend tout en gré, et s'il tenait à moi d'éviter le trépas en mangeant Janicot ensemble et Riancey, l'on m'y verrait résoudre sans violence, quelque mauvais au goût que ce repas pût être.

Donc messire loup se pouvait contenter de son chien

émacié. Et c'est qu'il allait faire avec raison, se disposant à l'enlever, quand l'autre s'ingénia, pour lui glisser des dents, de démontrer que c'était une honte de le prendre en cet état-là; allégua sa maigreur trop excessive; que mieux serait d'attendre un peu plus d'embonpoint; que son maître mariait sa fille unique, qu'il était de noce, qu'il bauffrerait à plein gosier, qu'il en engraisserait du coup, et qu'alors, oh! alors messire loup en ferait un repas succulent! — car il ne manquerait, comme il lui promettait, de se venir remettre à sa merci. Et le musard le crut! Et le busard le laissa s'éloigner! Puis après va-t'en voir s'il vient. Jamais de la vie. O l'imbécile indécrottable! Quel autre de sa race avide, ou, qui plus est, à vide, eût oncques fait cette bévue? Aucun n'en trouveriez, je vous l'affie. Ils avaleraient cent chiens maigres avec leur peau calleuse plutôt que d'en laisser partir un seul, sous fallacieux prétexte qu'il leur retournerait ensuite en haute graisse.

L'Ysengrin était sûrement matagrabolisé en son esprit. Que ne se souvint-il de carpillon fretin? En vain ce poissonnet alléguait au pêcheur qui l'avait pris qu'il n'en ferait « au plus qu'une demi-bouchée; » en vain supplia-t-il qu'on le laissât au moins devenir carpe et qu'alors on pourrait le repêcher, le pêcheur le laissa prêcher et le soir même le fit frire, tandis que l'Ysengrin, non meilleur, mais plus sot que l'homme (car encore icelui peut-il avoir parfois plus d'esprit qu'une bête), permit au chien de s'en aller! Plus et pis. Non content de ce, l'animal, peu de jours après, poussa-t-il pas l'incroyable simplesse jusques à revenir voir à la ferme « si

son chien n'était pas meilleur à prendre? » Cette fois on lui rit au nez, et même on eût fait pis, comme il le méritait, s'il n'avait prestement levé le pied.

Cette fable démontre, comme dit Ésope, qu'œuf aujourd'hui vaut mieux que bœuf demain; que, comme proverbialisait Sancho, le moineau dans la main vaut mieux que la grue qui vole; ou enfin, pour citer simplement le Bonhomme, « qu'un *tiens* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras.* » L'un est vin du bon cru, l'autre n'est... qu'eau bénite!

CHAPITRE VI.

Où messire loup avaleur de frimas croquera le marmot de la belle manière (1).

Qu'étrange caractère avait ce messire loup! En lui logeait toute menterie ensemble et toute crédulité, de mode si que ce fourbe endurci, auquel n'avait aucun fiance, soit qu'il parlât, soit qu'il agît, poussait toujours la sienne jusqu'à la candeur, ne soupçonnait jamais la bonne foi d'autrui, et d'abord acceptait pour véridique ce qu'à chacun plaisait de lui conter. Par là

(1) La Fontaine, liv. IV, fab. 16.

dom coursier malin, l'abusant d'un faux apostume, lui brisa la mâchoire d'un coup de pied; par là chien maigre, non moins fin, le leurrant d'une feinte noce, vint au point de lui échapper. Et combien d'autres en ouïrez, où ce prétendu malicieux sera dupe d'icelle nicerie! Il n'était mot en l'air que le sire ne gobât comme mot d'évangile, surtout si ce mot-là promettait au glouton morceaux friands et aubaines de gueule, comme ce jour qu'attendant chape-chute de fortune à l'entour du logis d'un villageois et « commençant à s'ennuyer » parce qu'il avait vu de ce logis sortir délectable « gibier de toute sorte, veaux de lait, agneaux et brebis, régiments de dindons, enfin bonne provende » sans avoir pu toucher à poil, plume ni laine, il ouït un enfant crier, que sa mère menaçait, s'il ne cessait,... de donner tout à l'heure au loup. Lui de croire tout courant, comme si le saint-père avait parlé, d'apprêter aussitôt griffes et dents et gueule, — en « remerciant les dieux d'une telle aventure! »

Las! tout beau, messire loup; ne vous tant dépêchez au benedicite comme cordelier en fringale au son de la clochette dînatoire. Celle-ci ne dit mie céans : « *Dinez, dînez donc, donc dînez* » mais à rebours, si j'ai bonne oreille, sonne : « *Non dînez, dînez non, non dînez.* » Écoutez mieux, et entendrez que « la mère apaisant sa chère géniture » promet à ce tendron de vous tuer, beau sire, et nenni point de vous donner son « fieu. » — Le cas était tel.

Ce qu'oyant, messire loup. — « Eh! cria-t-il furieux, qu'est ceci? Cette femme est-elle fille de Guillaume

pour de la sorte entrelarder, comme dans *Pathelin* faisait bien le drapier?

Dire d'un, puis d'un autre? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette... »

— Comme il disait ces mots (car il hurlait sans doute comme un loup), on sortit du logis, et quille et cogne au croqueur de marmot; coups de dents par ci, coups d'épieux par là, coups de fourches « de toutes manières » tant qu'il en fut presque assommé. Le Bonhomme, il est vrai, dit tout à fait, mais Avienus dit le contraire, et qu'il put retourner clopin-clopant chez lui, où madame la louve, sa femelle, lui lava bien la tête avant les plaies, pour avoir été si nicaise que de prêter créance aux propos de ce sexe qu'on sait plus variable que lune, vent et fortune. — « Ensuite, hurlait-elle, que diable avais-tu besoin de conter franchement à la Picarde ce que tu attendais auprès de son logis? Espérais-tu peut-être qu'elle allait là-dessus te donner son marmot? Plus souvent! Elle te l'a bien, comme on dit, fait croquer. Te voilà repu pour longtemps. Et tu t'étonnes encore que l'on t'ait pris pour une bête? Pour quoi voulais-tu donc que l'on te prît, quand tu as pu t'imaginer qu'une mère serait assez dénaturée pour te donner son enfant à manger?... »

Quant est de cettui point, combien fort qu'il me peine à contredire, le discours de la louve ne vaut rien, contenant erreur manifeste. Le tort du loup fut d'avoir eu

fiance au mot d'une femelle et non pas d'avoir cru qu'une mère fût capable de livrer son enfant au carnassier. Cela n'était si monstrueux qu'il semble; c'est même chose qu'on a vue, et non pas au temps fabuleux, mais bien en cettui nôtre, en pays de Russie. *Léans,* comme elle était des loups de près suivie, une mère à iceux jeta, non pas seulement un, mais deux de ses enfants. — Ils étaient en bas âge. Or vous horripilez, si voulez, en haut ton. Pour moi, je m'en abstiens. C'est le rôle aux héros de Shakespeare de faire à tout propos tirades horrifiques, bourrées d'éléments en courroux, où vents, pluies, orages et tempêtes, entremêlés d'éclairs et foudres et tonnerres, font entre ciel et terre la danse macabrique. Il n'y faut faire tant de fracas. Vous frissonnez entendant qu'une mère a jeté ses enfants aux loups. Et celles qui les livrent aux nourrices meurtrières, aux Delpech assassines? Et celles qui elles-mêmes, de leurs propres mains, les torturent, les martyrisent, les égorgent et les jettent aux porcs, au puits, dans les latrines, après avoir coupé leurs membres en morceaux et fait bouillir leur corps en la marmite? Et celles qui les vont enterrer tout vivants?... Allez, et ne vous étonnez, comme disait Verville (1), que ne voyez gésir — votre tête à vos pieds!

(1) Béroalde de Verville, *Moyen de parvenir*

CHAPITRE VII.

D'une belle journée que messire loup vécut, saurez comme, — et qui n'est mie du Bonhomme.

Ce jour-là l'Ysengrin avait, à son réveil, fait certaine musique... d'instrument à vent, laquelle, selon les bêtes fables dites *extravagantes* (1), était aux yeux des fabuleuses,

Un oracle plus sûr que celui de Calchas ,

pour annoncer à son auteur qu'il n'aurait, tout le long de cettui benoît jour, que joies, délices et délectations. Si n'en perçut sitôt messire loup la venue, ou la sortie, à votre choix, qu'il en fit d'allégresse quatre sauts, et devant que de s'habiller! Dont sa femme le crut devenu fou ; car aussi quitta-t-il son logis, ivre de liesse comme un fol.

Et d'abord qu'il eut fait dix pas sans plus, il trouva sous sa patte un tas de belle graisse et beaux jambons salés (de Reims) ; mais les prit en dédain ou plutôt les laissa, convaincu qu'il aurait ensuite trop de quoi et du meilleur que tout cela ! Écoutez cependant comment il en alla.

(1) *Fabulæ Œsopi extravagantes dictæ.* Se trouvent à la suite des recueils de Romulus et de Galfred dans les éditions du XV[e] siècle. V. Robert. — Quant à ma traduction d'*extravagantes,* j'ose espérer qu'on la trouvera parfaitement juste.

En premier lieu, après icelle graisse et ces jambons dédaignés par lui quoique à jeun, rencontra un poulain avec sa mère. — « Oh là! ho! madame jument, cria-t-il du plus loin qu'il put à cette bête chevaline, souffrez, sans que l'on vous en prie, que je croque ce poulain-ci. Il me doit cette joie de par le... chant Éolique que je fis ce matin, à l'aube me levant, et savez qu'à lui grâce, tout plaisir m'est promis en cettui jour. C'est oracle divin, et ne le niez point. » — « Vous en parlez de cire, répliqua jument, et ne vois que je puisse refuser à l'auteur de ce... chant octroyé par les dieux. *Fiat voluntas.* Ce néanmoins, comme un service en vaut un autre, veuillez d'abord, messire, sans vous commander, me tirer une épine maudite qui m'est entrée dans ce pied. » — « Volontiers, » fit le loup. Et, comme l'animal approchait son museau, jument la fine d'un coup roide vous l'envoya rouler à quinze pas! Puis, bonsoir à la compagnie. Quand messire loup se releva, la gueule en sang et hurlant de colère, la jument et son fils étaient déjà fort loin. — Pas de poulain pour une obole.

— « Tiens, tiens, pensa l'Ysengrin, est-ce que, par hasard, mon... oracle m'aurait menti? Il me semble que la journée, pour être de plaisir, a débuté bien mal. Déjà des coups? encore des coups? toujours des coups? N'aurais-je donc jamais que des coups pour aubaine? Si c'est là ce qu'annonce l'oracle, serviteur! Mais patience. La journée après tout ne fait que commencer. Qui sait? peut-être ai-je manqué de goût en cherchant cette viande chevaline. L'homme, — ce carnassier par

excellence, et qui certainement se connaît en gibier, ne mange pas encore de celui-là (alors... mais depuis !). Je vois que c'est. Les dieux m'ont corrigé d'avoir par cette quête ravalé leur don. Désormais je choisirai mieux. »

Comme Ysengrin faisait ces sages réflexions, apparut à ses yeux un couple de béliers. Ces béliers, si j'en crois la fable extravagante, se disputaient l'héritage d'un pré, que leur avait laissé on n'a jamais su qui. Aussitôt messire loup de leur signifier, pour qu'ils n'en ignorassent, qu'en vertu de son... harmonium matutinal, scilicet augural, l'un de ces deux cornards devait être sa proie. — « Sans aucun doute, répondirent les béliers, et le vouloir des dieux nous paraît manifeste ; mais en bonne justice, convient qu'entre nous deux preniez le moins agile. Pour l'épreuve, mon frère et moi vous proposons ceci. Vous de ce pré vous mettrez au milieu, et nous à ces deux bouts, éloignés d'égale distance. Cela fait, au signal que vous nous donnerez, ensemble partirons à courre, et celui qui sera près de vous le dernier vous devra servir de pâture. » Ainsi fut convenu, le loup y consentant. Chacun placé, sur le signal du sire, les deux béliers partent à fond de train se dirigeant vers lui et le cognent si dur du front et de la corne qu'ils couchent l'Ysengrin dessus le pré. Après quoi les farceurs tirent de long, sans se soucier de ce qu'il deviendrait.

Lui cependant, recouvrant peu à peu l'usage de ses sens, — car, comme tout méchant, avait la vie tenace, — se remit sur ses pattes ; mais soupçonna plus que jamais son oracle de l'avoir leurré d'espérances vaines. — « Puis fiez-vous, disait-il, aux oracles que les dieux

vous envoient dès le matin, au moment que l'aurore aux doigts de rose ouvre portes et fenêtres de l'Orient! Mais n'en médisons trop. Ces béliers plutoniques, au diable. Ils n'étaient tendres, — je le sens; mais voilà, si je ne faux, venir des pourcelets beaucoup plus délicats apparemment.

En effet, comme si dégoisait à part lui l'Ysengrin, aperçut cochonnets de lait qui prenaient leurs ébats avec leur mère. Messire loup fut bientôt près d'eux, et, toujours en vertu de sa belle musique dieculicale, enjoignit à la truie de renoncer à ses petits en faveur de son appétit. — « Je l'ai, dit-il, gardé pour eux. Or ne me contestez, et qu'ils fassent honneur à l'augure déifique. » — « Hon ! messire, grogna la truie, non moins fine que la jument, je n'ai, malheureuse, que faire de regimber contre l'arrêt des dieux. Car comme je connais, Jupiter à cette aube tonna par votre bas canal. Mais ces pauvres petits, ne les mangez, de grâce, en tel état de perdition. Si je ne puis sauver leur corps, que je du moins sauve leur âme ! Ils ne furent oncques baptisés. Les voudriez-vous croquer ainsi ? Ils vous mettraient... le diable au corps ! Vous, ce faisant, vous damneriez comme une serpe, et mes chers cochonnets s'en iraient griller en enfer. J'en serais trop marrie. Allons plutôt, messire, avec votre licence, les baptiser à l'eau du moulin que voilà. Il est à quelques pas, et ne tarderez guère. » — « Qu'à ce ne tienne, » fit l'Ysengrin. Et de suivre la truie au dit moulin. Là celle-ci, comme le sire se baissait pour prendre l'eau lustrale, afin de baptiser les pourcelets, le

poussa brusquement et l'envoya plonger à deux doigts de la roue, où le glouton faillit périr. Il s'en tira pourtant; mais devant qu'il gagnât la rive, truie et petits, tout avait disparu!

— Peste soit, hurla-t-il écumant, de l'oracle et de qui le... Tiens! Viens-je pas d'entendre un bruit, ou si c'est l'eau de cet affreux moulin qui me bourdonne dans l'oreille? Non, par Jupin, ce sont chèvres que j'ois, et voici qui me va enfin dédommager. L'oracle en soit béni; ces pécores, pour suivre leur caprice, se sont, comme il appert, écartées du troupeau; c'est donc cette fois-ci que je romprai mon jeûne, et rattraperai bien le temps perdu. Là, là, mesdames, où courez-vous ainsi? Arrêtez, que l'on vous admire. Or sachez que de vous une me doit rester, dont je m'en vais à l'instant déjeuner; car ce me fut promis par l'oracle que Jupin m'envoya au premier point du jour.» — « Vous, messire, arguez de fondement, chevrotèrent les biques, et ne recusons mie argument bien sonnant à nos oreilles très-dévotes. Sera donc fait tantôt comme vous désirez. Vous, parmi nous, prendrez celle qui vous plaira. Mais préalablement... chantez les heures avec nous!» — « Les heures! reprit messire loup. Par ma foi, jamais n'en sus qu'une, qui est celle de mes repas, laquelle, par parenthèse, sonne rarement. Nonobstant chanterai, si tant vous duit. Ce n'est pas de refus, pourvu que dépêchions; car l'appétit me presse. Après chanter, n'en dînerai que mieux. Or sus.» Et la bête se mit à hurler, pensant chanter. Chiens aussitôt et berger d'accourir. L'Ysengrin n'eut que temps de se sauver, non sans

avoir reçu sur le rable et l'échine quelque bons coups de dents et quelques coups d'épieux.

— Ah ! c'en est trop, fit-il amèrement ; l'oracle m'a trompé d'une manière indigne. Quel heur ai-je eu durant ce jour, qui promettait à moi tant de félicités ? un peu de graisse et quelques jambonneaux, que j'ai eu, j'en conviens, le tort de dédaigner. J'en fis comme héron, qui méprisa la carpe et dut dîner de tanches.— De tanches, soit, mais enfin il dîna, tandis que moi, moi qui, d'après si beau début, comptais faire aujourd'hui des sardanapalades, me sur le soir voici, sans seulement avoir ni tué ver ni cassé croûte, à jeun comme cette aube, avec plus d'appétit, et les dents,—s'il m'en reste, — encore plus longues que ne les oncques eut sire Enée. O Jupiter ! en quel état m'a mis ton fallacieux oracle? Il ne valait tripettes. Le ladre m'annonça délices et n'essuyai que calamités. Carogne de jument m'a cassé la mâchoire ; deux béliers coquins, — plus cornus que Dandin, — m'ont défoncé les reins et l'estomac ; infâme truie m'a fait prendre un bain, dont suis trempé jusqu'aux boyaux, et, brodant sur le tout, des chèvres péronnelles m'ont fait rouer de coups. Certes ceux-ci ne me sont rares. Mais ce jour bienheureux m'en a fourni pour toute la semaine. Ah ! vilain oracle, puant augure, va ; tu jamais ne fus rien qu'une... vesse de loup ! O fudripétant Jupiter ! puisse un glaive acéré me de ton trône tomber sur la nuque pour me punir de la sotte fiance que j'ai eue en ce méchant p..!

Si geignait messire loup dessous un chêne, en se frottant où lui démangeait ; mais, ô comble de disgrâce,

parmi les branches de cet arbre était juché un boquillon, lequel, comme entendit la bête détestée, lui lança sa cognée et le blessa grièvement. — « Heu, Jupiter! hurla le loup fuyant, en ton très-lamentable, combien tu mets de hâte à exaucer les vœux formés pour mon malheur!... »

CHAPITRE VIII.

Où messire loup voit sa grosse malice déjouée par un mioche de biquet (1).

Adonc sans cesse le gouliafre s'en allait de Charybde en Scylle et de fièvre en chaud mal. Tout de guingois lui succédait. Cherchant de l'un, il rencontrait de l'autre; attendant tendre, il recevait dur. Toujours on donnait baie à son espoir; toujours quintes majeures au lieu d'aubaines. Chose qui ne faillait jamais à l'ébaubir comme ours volant ferait fondeur de cloches. Unique était la bête à mystifier. Les plus nices y réussirent. Les plus franches billevesées, les bourles les plus effrontées, les choses par-dessus les maisons trouvaient facile accès en son esprit, lequel était de sim-

(1) La Fontaine, liv. IV, fab. 15.

plesse inouïe et jobardise pour donner en ces fariboles, comme de baptiser des pourcelets, de chanter vêpres avec les chèvres, etc.

Oublia léans le messire, — car il oubliait tout, — que mal fait chanter devant manger, ainsi qu'appris l'avait à ses dépens dedans le vieux fabel dit du *lou et de l'oue* (1), quand icelle, dame oie, qu'il emportait au bois pour la croquer, se plaignant de mourir sans fête ni musique, au lieu que ses compagnes auraient après la broche sons de vielle et chansons à foison (ce disait la matoise pour donner à parler au ravisseur), l'Ysengrin, comme un fat, voulut chanter aussi, ouvrit la gueule et la laissa partir. Elle s'en alla sans même le mercier, dont le gueulard, ajoute le fabel, fut si marri, si ébahi et si plein d'ire, que s'en fallut d'un rien qu'il ne s'écorchât vif. Je l'en eusse applaudi, car c'était trop vergogne qu'une oie lui eût passé la plume par le bec. — Mais combien d'autres dont le sire sera rendu non moins pantois! Lui fut encore qui joua, dit Ésope, de trompette, pour complaire à un maître bouc, lequel pour lui jouer de tromperie sollicita le loup de trompetter un brin, afin qu'il en marchât plus en cadence jusqu'au bois où messire le devait manger. Ce qu'Ysengrin s'empressa d'accorder; item et le berger de courir pour l'entendre, avec de forts mâtins, qui l'obligèrent à déloger, cette fois... avec trompette! — Pour le tambour, son cuir en fit l'office.

Voirement, lui aussi fut, qui se laissa bailler l'oignon

(1) *Fabliaux et Contes*, recueil de Barbazan, t. I. (XII siècle).

par messer l'âne! L'ayant à l'écart rencontré, non cependant loin de la ferme, l'Ysengrin déclarait qu'il en ferait sa proie. — « Dieu plaise, fit le baudet, qui était malicieux comme un vilain; pour moi, je n'y répugne, beau messire; au contraire, m'agrée que me croquiez, attendu que suis las de cette vie, où l'on trop me maltraite, et n'ai de mes fatigues aucun soulas, par noire ingratitude du méchant maître que je sers. Adieu Martin-bâton... de tout mon cœur! Je m'en vais de ce pas dans un monde meilleur. Voilà, messire, qui est fait; prenez cette mienne vie, je la vous livre volontiers; mais pour le mien honneur, seigneur, non; j'y tiens prou davantage, et ne veux que l'on die que moi, qui suis un âne, — et de valeur, quoique guère n'y paraisse, — me suis laissé manger par vous comme un mouton. Ma mémoire en serait ternie. Mort Balaam! je passerais pour un poltron! Ce me serait trop d'infamie, et mes enfants, — surtout ceux que j'ai eus de madame jument, qui tiennent de leur mère un orgueil indicible, — me renieraient à l'unisson. Donc avisons, messire, à garder... les derrières de mon honneur, ainsi comme disait maître Guérin, notaire. Quant au moyen, voici que j'imagine. Vous, m'attachant à votre corps par icelle courroie de mon bât et roulant à vos pattes icelle corde qui me sert de bride, me traînerez semblant jusques au bois, où puis après m'avalerez. De sorte laisserons sur le chemin belle trace de longue lutte, et chacun pensera que me suis défendu très-bravement. » — « Or soit, fit messire loup, cela m'importe peu, pourvu qu'en fin de note je te gobe. Dépêchons-nous pourtant. » Et là-dessus, avec son in-

génuité parfaite, Ysengrin d'accomplir le projet du baudet, lequel, dès qu'il le vit entre corde et courroie, prit aussitôt sa course et tira vers la ferme en braiant... comme un âne. Aussitôt son maître, accourant armé de forte hache, en porta sur la bête un grand coup, qui, s'il l'eût attrapée, l'aurait fendue comme une huître à l'écaille. Mais la hache faussa, brisa les liens du loup, et celui-ci s'enfuit de hait, sauvé d'horrible mort par un miracle. Tout cela, pour que n'en doutiez, est beau récit de fable *extravagante*. Mais, têtebleu ! j'avoue n'admirer point le procédé de l'âne ; et s'il a réussi, ce fut sottise au loup trop ordinaire, et non sagesse du messer, dont cettui stratagème ne valait pas l'empeigne d'un soulier.

Après ce, qu'irai-je vous narrant, qui de la part du loup vous puisse encore surprendre? C'était un Gorgibus, un Géronte, un Jourdain animal à mettre à la férule et claquer face et cul, quand on songe qu'outre cet âne et l'oie, et le bouc et les chèvres, et la truie, et le chien, et la jument, et le cheval, et toute la pautraille, un biquet même ! — un biquet au maillot, — sut le rendre penaud comme une bête qu'il, de reste, était superlativement. La chose advint de façon très-plaisante. Cettui biquet, non d'âge apparemment à pouvoir suivre aux champs

La bique allant remplir sa traînante mamelle,

avait dû rester au logis, y laissé par sa mère, laquelle d'ailleurs ne s'en alla sans avoir bien fermé « sa porte. » Le Bonhomme dit au loquet ; mais je crois qu'il se trompe, et même j'en suis sûr, attendu que ce loquet-là,

la bique ne pouvait le mettre qu'en dehors, si c'est bien elle qui ferma l'huis, comme la fable nous l'enseigne, et non le biquet au dedans, comme plutôt est à penser. Car par cettui loquet la mère aurait elle-même engardé son petit contre tous les dangers, et n'eût été besoin de lui recommander, ainsi qu'elle fit, de n'ouvrir point qu'on ne lui dît : — « Foin du loup et de sa race! » Celui-ci par fortune passait; il entendit ces mots, les recueillit, crut les avoir logés dans sa mémoire; puis, quand vit la bique assez loin, s'approcha de la porte doucement, et, déguisant sa voix, dit d'abord au biquet : *Foin du loup!...* Il pensait entrer tout d'un coup, nargue la fable; mais le fils de la bique « soupçonneux » parce sans doute qu'Ysengrin, en sa presse, estropia le mot du guet, car il avait omis la *race,* regarda par la fente et requit patte blanche ou sinon qu'il n'ouvrirait point. — « Patte blanche? se récria le loup surpris; de quoi s'avise ce biquet? Me prend-il pour loup blanc? M'aperçois qu'à cette heure, je, plus que celui-ci, suis connu de tous. » — Ce grumelant entre ses dents, le messire affamé,

Comme il était venu s'en retourna chez soi.

Voilà-t-il pas la bête fine pour jouer-ci du Pathelin! *Bée, Bée, Bée,* maître Gribouille; car toujours t'en vas-tu bredouille. — Semble qu'il ait juré de n'en venir jamais à chef d'une. Où la nécessité céans de se tant mettre en frais de ruse? Pourquoi chercher ce biquet enfermé, d'atteinte difficile, quand la mère en plein champ lui était une proie aisée et toute prête? Pourquoi? précisément

pour ce. Du moment qu'il pouvait avoir icelle chèvre sans ruser, sans contrefaire son ton, sans parler en voix papelarde, sans renarder enfin ni brin pateliner, l'acquêt était pour lui sans charme. C'est que ce messire loup, — tout à fait fabuleux, — était un affamé de ruse plus encore que de gibier. Et, quelques déceptions, déboires et avanies que la bête essuyât en ce métier, rien ne pouvait l'en dégoûter. C'est le joueur entêté de déveine, qui ne peut se résoudre à lâcher dé ni carte, qu'il n'ait perdu son bien absolument, et même aussi la vie. Son heur meilleur, jusqu'à présent, a été de pouvoir quelquefois s'en tirer sans trop grand dommage ; mais quant au gain, — je dis gagné par son talent, — te préserve le ciel d'y jamais fonder ni ton loyer ni ta cuisine !

CHAPITRE IX.

Où messire loup assis à bonne table, par cas rare, s'amuse à la moutarde et manque son dîner (1).

Pour la fortune, avez de suffisance vu qu'elle ne gâtait ce messire loup par bonnes grâces ni caresses ; mais par contre au pauvret réduit aux osselets pour Vénus donnait toujours Barbet le chien. Voici pourtant un

(1) La Fontaine, liv. VIII, fab. 27.

cas tout à fait admirable, où l'aveugle déesse, par un beau caprice, lui parut bien vouloir accorder ses faveurs, l'en combler, l'en accabler, presque autant que César fit son traître Cinna, qui n'était, après tout, qu'un Brute au petit pied. Et que fit donc, bon Dieu, dame fortune ? Ce qu'elle fît? Elle mit tout d'un coup sur le chemin du loup ensemble quatre corps, non pas des plus petits, mais tous quatre assez gros; c'est à savoir : un faon de biche, un daim, un sanglier, un chasseur, lesquels s'étaient tantôt occis par réciproque, tels qu'en *Hamlet* tombèrent coup sur coup, comme rangée de cartes, Gertrude tuée par Claudius, Claudius tué par Hamlet, Hamlet tué par Laërte et Laërte tué par Hamlet. Cela faisait bien quatre corps et quatre également gisaient devant le loup, lequel, à cette vue, pensa tomber tout de son haut, écarquilla les yeux, se les frotta, renifla, toucha, palpa, craignant d'être abusé par quelque rêve, ou que ne fût illusion de sa faim ; mais quand connut que c'était vérité, que ces corps existaient, qu'ils avaient chair et os, qu'ils n'étaient pas des ombres enfin, le messire ne tint dedans sa peau de joie :

> « *O fortune, dit-il, je te promets un temple!*
> *Quatre corps étendus, que de biens!...* »

—Ah ! ah ! voilà gogaille, messire loup; voilà que faire *gaudeamus*, ni plus ni moins qu'un cardinal, et, selon l'apparenee, allez ci ripailler jusques aux bronches. De broc en bouche. Un morceau sera fort s'il peut attendre l'autre. Voyez, il n'y a qu'à tordre et avaler... Mais cependant que tardez-vous? N'est-ce assez de ces corps vous

repaître la vue? Certes, c'est jouissance de les contempler, mais combien plus doit être de s'en régaler!... Et vous encore n'y avez mis la dent? Cela renverse mes idées. Eh quoi! N'en ferez-vous donc rien, que les rangez ainsi sans y toucher? Votre projet est-il de les faire empailler, ou si vous les voulez mettre sous verre? Mort de ma vie! ai-je bien entendu? Vous les devez, dites-vous, ménager, parce que ce sont rencontres rares? Dieux justes! qu'est-ce là? Quelle nouvelle! Le glouton à cette heure s'est-il fait avare? Oui-da, ma foi, et vois-le-ci qui, comme Harpagon, prend jà plaisir extrême à compter, recompter et supputer son bien!

« *Un, deux, trois, quatre corps! Ce sont quatre semaines*
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours, et mangeons cependant
La corde de cet arc; il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez. »

C'était l'arc du chasseur, lequel près d'icelui gisait encore tendu. Messire loup, affamé, s'y jette avidement. Mais, ô maligne ironie du sort! ce boyau, ce vieux boyau lui-même, comme s'il avait honte à servir de pâture à semblable nigaud, renvoie «la sagette» et perce l'Ysengrin! — Tirez la corde après cela.

C'était, dis-je, la bête damnée, maudite en l'Évangile; car ayant choix de bonnes et meilleures choses, prit la pire, et pour ce, dit maître François, maudit est-on en l'Évangile; aussi le fut et devait être encore pour sa méchanceté, laquelle, comme démontrerai s'il faut, était bien digne de tous maux.

CHAPITRE X.

Où messire loup se faillit étrangler par accident, et reçut par malheur secours de la cigogne (1).

Enfin pourtant, une fois en sa vie (je d'ailleurs ne sais où ni quand eut cette liesse), l'Ysengrin, paraît-il, fut «de frairie» et put faire la baffre à gogo; mais si bien y alla le glouton de nature gloutonnante, qu'un « os lui demeura fort avant au gosier » dont nul effort ne le put délivrer. Il y serait resté, et la bête avec lui, pour notre joie, si commère cigogne, malavisée, n'était venue à l'aide du messire. Que le ciel lui pardonne! Elle le sauva avec un dévoûment d'autant plus admirable, qu'il fallut affronter pour retirer cet os la puante odeur *mouchicide* que l'Ysengrin exhale du gosier, telle que l'on autrefois nommait loup la plus infâme et orde maladie dont genre humain soit affligé, depuis que le Génois ou le Corse Colomb a fait la découverte d'Amérique. Cigogne y plongea son long bec, puis « pour un si bon tour demanda son salaire.

— Votre salaire? dit le loup,
Vous riez, ma bonne commère.
Quoi! Ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate,
Ne tombez jamais sous ma patte. »

(1) La Fontaine, liv. III, fab. 9.

L'abominable bête! quelle noirceur et quelle impudence! C'est ici que le détestable sire nous apparaît en son vrai jour, en toute sa laideur, sans nul déguisement. Celui-là certes était capable de tous les crimes et forfaits, pouvant menacer de trépas cigogne qui venait de lui rendre la vie. Et notez que celle-ci n'avait aucunement, comme la grue de Phèdre (1), marchandé son office avant de le prêter. Elle était simplement accourue à ses cris, et n'avait attendu, à l'instar de la grue, qu'on lui promît en retour un salaire, et par serment, *jurejurando*. Cigogne eût attendu longtemps, — non pas que messire loup ne se fût, s'il eût pu, empressé de promettre d'abord tout, quitte ensuite à ne tenir rien; mais, ne pouvant parler, étouffé qu'il était par cet os au gosier, se dut borner à crier et faire signe à la commère, laquelle, comme le cas pressait, se hâta de le délivrer sans perdre temps à débattre le prix. Par là, plus que la grue de Phèdre intéressée, cigogne méritait d'être récompensée, et le manque à ce faire de la part du loup rend son ingratitude extrême et d'autant plus odieuse. Mais combien plus nous indigne, quand, non content de se glorifier, ainsi que le *lupus* phédrique, d'avoir (et malgré lui) su respecter le cou de sa libératrice, lorsqu'il l'avait en son gosier, il la menace encore et conseille à « l'ingrate » de ne jamais « tomber sous sa patte! » C'est à lui monstrueux; mais n'en soyez surpris. Le sire, comme Médée, était même capable d'égorger ses propres enfants, et voire,

(1) Phèdre, liv. I, fab. 8.

comme Hugolin, de les manger. A preuve que sa femelle en gésine prenait toujours soin et souci de les cacher à son regard, tant mensonger est le proverbe qui dit que messires loups ne se croquent entre eux. Ouais! Non-seulement ce font très-bien, mais sont les seuls qui mangent volontiers leur chair, punaise à faire reculer les chiens. C'est bestiale famille d'Atrées et Thyestes.

CHAPITRE XI.

Où messire loup cherche querelle à l'agnelet, et qui n'ajoutera rien à sa gloire (1).

Le fait est que, comme observait Pierrot, vivement indigné contre le sire (2) l'agnelet « ne lui disait mot. » Il, l'innocent,

Se désaltérait dans le courant d'une onde pure,

quand cet Olibrius apparut en amont, et, les yeux flamboyants, apostrophant l'agneau :

— Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage,
Tu seras châtié de ta témérité.

(1) La Fontaine, liv. I, fab. 10.
(2) Boursault, *Esope à la Cour.*

Qui fut désagréablement surpris? Ce fut notre agnelet, qui ne guère s'attendait à telle sortie ou plutôt telle entrée de propos; mais point ne se déconcerta, répondit d'un ton calme à ce furieux, le pria de se modérer, qu'il se fâchait à tort, qu'il devait considérer que lui, l'agnelet, buvait en aval «plus de vingt pas» et qu'il «par conséquent» ne pouvait «troubler sa boisson.» C'était limpide, et bachelier n'eût fait argument mieux construit avec Lefranc ni Port-royal entier. Et que reprit le loup?

— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle.
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

Saint Descartes! Quelle méthode est-ce là de logicaliser? Et quel raisonnement nous baille ce messire? Il nous coud queue de vache au derrière de singe. C'est argument *in baroco, in barbaro, in ferio, in furioso.* Va, boucher de Belzébut, qui te puisse emporter avec quatre ou cinq cent mille fièvres quartaines, tierces, malignes, pernicieuses, jaunes et putrides qui te puissent serrer. Va, brigand, tu mens par la gorge comme un dentiste. Comment cet agnelet eût-il fait l'an passé ce dont céans l'accuses, quand il n'était même engendré? Il tette, ce bée-t-il, encore sa mère. A dire vrai, c'était un agnelet précoce (originaire sans doute de Libye, où agneaux, dit Homère, ont cornes en naissant), qui discourait de sens à la mamelle, bien mieux que ne faisons au biberon; — aussi s'en allait-il boire au ruisseau avant que d'être en âge d'avoir soif (1); mais médire du loup avant

(1) L'agneau ne boit pas. Le suc de l'herbe tendre suffit à le désalté-

même que d'être au ventre de sa mère, c'eût été par trop se hâter. — C'est que comprit la propre bête carnassière; et ailleurs aussitôt se rabattit, criant : — « Par saint Pierre (1) !

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

L'imbécile ! Eh ! que ne disait-il, comme dans Phèdre (2): « c'est donc ton père » : ou mieux encore, « c'est donc ta mère », car si peut-on manquer de l'un, ainsi que les poulains jadis nés des cavales de Virgile, que fécondait le vent sur les rochers, mais toujours est-on fils d'une mère, et l'agnelet n'eût pu répondre à messire loup, comme il fit de son frère : — « Je n'en ai point. » Lors le glouton, tout transporté d'ire, d'autant plus aigre qu'elle était inique, lui gueula coup sur coup, sans attendre réplique :

...... C'est donc quelqu'un des tiens,
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit; il faut que je me venge.

Enfin, pour abréger, il l'emporte et le mange. J'admire que la fable die « sans autre forme de procès ». — Et quel autre procès devait-il encore faire ? N'était-ce assez comme cela chercher cirons en lune et poils en tête chauve ? Ou devait-il, pour déjeuner, attendre que midi sonnât à quatorze heures ? Il méritait que cette proie

rer. Mais, que M. Damas-Hinard me pardonne, La Fontaine ne fut jamais grand naturaliste. D'ailleurs cette petite erreur appartient encore à Phèdre et à Ésope.

(1) Ysopet, II.

(2) Phèdre, liv. I, fab. 1.

lui glissât comme l'oie entre les dents, pour aller chasser lièvres sur la tour Saint-Jacques. Car, que prétendait-il? Prouver à cet agneau qu'il avait tout sujet de le croquer? Certes, il l'avait, — puisqu'il était plus fort et qu'il avait grand'faim. Fallait-il au messire autre raison? Besoin n'avait non plus de si sotte querelle pour se fâcher contre agnelet, attendu que, comme dit Corrozet, les loups, de toute antiquité, ont eu guerre mortelle avec les brebis et autres lanigères.

Partant ne fit messire loup qu'user de Bellonique, scilicet bellique, — ou belluique — droit, en croquant cet agneau tendret. Ce n'est crime qu'il faille tant reprocher à l'Ysengrin; mais mérite qu'on le réprouve pour n'avoir agi franchement, comme en semblable cas ses confrères pratiquent, c'est-à-dire sans altercas. Pas d'explications. On tombe sur la bête à laine, et d'un bon coup de dent on coupe le sifflet à la pécore. Et ni vu ni connu. Si messire loup avait traité l'agneau d'icelle sorte, on n'eût trouvé que dire, et le fait à chacun eût paru naturel, — comme l'est en effet; au lieu que, pour avoir soulevé cette noise, il se rendit encore plus atroce qu'il n'est, quoique le soit beaucoup. Ce n'est la conclusion qui nous révolte; c'est le débat, où la bête, à tout prix, voulant avoir raison, déraisonne en furieux, à tort et travers, *ab hoc et ab hac.* Si bien que l'agnelet eût triomphé du sire, si l'Ysengrin, exaspéré de voir que ce bambin avait réponse à tout, ne lui avait rentré la langue dans la gorge. Enfin, voici agir en loup, — sage s'il eût toujours agi de même; mais une fois c'est pour lui déjà trop.

CHAPITRE XII.

Où messire loup faillit bien se faire brahme, et qui sera l'ultième de ce livre (1).

Ceci manquait à l'achever de peindre. Vous tantôt supposiez, oyant comme il noua l'aiguillette à l'agneau, qu'il s'en allait reprendre sa nature, et dores se conduire en vrai loup tout à fait. Or, faites virevolte de croyance. Il pensait bien d'une autre, ou l'apologue veut nous bailler coquecigrue. Mais fin de note, qu'est-ce et que nous apprend-il? Nouvelle que pour moi jamais ne goberai. Je la trouve trop sèche à mon gosier. C'est, dit la fable, que ce carnassier se voulait convertir... au métier d'herbivore! Il ne tenait qu'à nous, ce prétend le Bonhomme. Le messire, selon lui, ne désirait rien tant que de paître et brouter, pour mettre un terme à la haine acharnée qu'un chacun témoignait à son égard; brief s'était résolu à trépasser de faim plutôt que de toucher « à chose ayant eu vie », — même l'eût-elle perdue depuis longtemps! Et nous, par notre exemple, nous l'avons détourné de suivre ce projet; car, comme l'Ysengrin couvait ces sentiments, il vit, de ses yeux vit, ce qui s'appelle vit, des bergers s'occupant,

(1) La Fontaine, liv. X, fab. 6.

— sans remords apparent — à déjeuner « d'un mouton cuit en broche ! »

« Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent ; voilà ses gardiens
S'en repaissant, eux et leurs chiens ;
Et moi, loup, j'en ferais scrupule ?
Non, par tous les dieux, non, je serais ridicule.
Thibault l'agnelet passera
Sans qu'à la broche je le mette ?
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette
Et le père qui l'engendra ? »

Non ! par tous les dieux, non ! — Vous l'entendez, le bédouin ! Voilà qu'il jà médite un vrai massacre de toute la famille Thibault, père, mère et enfant au berceau ! Eh bien, que sont donc devenus tous ses beaux sentiments.... herbivoriques ? Oui, oui, où sont les neiges d'antan ? Et l'apologue nous veut imputer cettui revirement de messire loup. A d'autres; je n'y donne. Le Bonhomme raille en ce point. Il se moque vraiment, de mettre à notre charge cettui retour du loup à ses instincts. Icelui ne minute les quitta de vrai, à juger comme vite il y revint. Me souvient bien que le messire avait un autre jour fait vœu de ne plus manger chair. Puis, rencontrant un mouton, lui à tout prix soutint qu'il était un saumon, et malgré que criât la moutonnière créature, protestant que jamais n'avait été poisson, l'Ysengrin la comme tel croqua, pour ne se point parjurer, ainsi que fit Chicot en *Dame de Monsoreau,* lequel en plein vendredi saint baptisa le poulet de carpe, pour pouvoir s'en repaître sans péché !

Lui, loup, se convertir ? Lui se réduire au laitage,

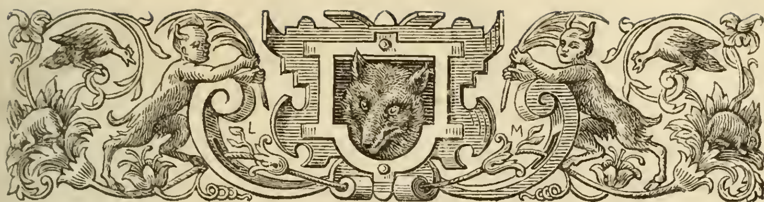
fruitage et légumage? Oui-da; sera, comme dit Virgile, quand il fuira à l'aspect des brebis; quand chênes porteront oranges; quand narcisse croîtra sur l'aulne; quand bruyères produiront ambre; quand rougets percheront aux arbres; quand femmes aux maris seront fidèles et les maris aux femmes mêmement; quand on boira du lait pur à Paris, voire, quand on traira les boucs; quand dévotes seront clémentes; — tenons-nous fermes à ce point-ci. Est-il chose plus impossible, si n'est que je devienne pape? Alors, je le vous promets, messire loup mangera dragées de Boissier, Gouache et Siraudin; mais jusques-là, l'Ysengrin, — s'il peut, — croquera l'agnelet Thibault, et le père qui l'engendra, et la mère qu'encore il tette.

Ce n'est d'ailleurs dont je le blâme, puisque nous volontiers faisons item; je ne requiers qu'il « vive en ermite », tandis que nous vivons en moines, faisant « festin de toute proie ». D'autant que Jupiter voulut que loups vécussent de rapine, — *prædarique lupos jussit;* mais carnassier n'est le messire par unique nécessité, ni pour sa seule réconfection; il ne tue seulement pour vivre, il tue encore pour tuer; il égorge pour égorger, comme l'ivrogne boit pour boire, sans avoir soif aucunement, pour se mouiller le gosier. Lui avons-nous appris cela? — Au contraire, c'est à nous lui!

Lui nous apprit à faire nos délices de charognes et gibier pourri. Quant à manger moutons, chevaux, chats et le reste, nous les honorons mieux que leurs sires et messires; car enfin nous encore tant soit peu (de moins en moins pourtant) les faisons cuire, au lieu que ce

glouton les dévore tout crus, quoiqu'il parle de broche. La bête nous voudrait donner le change. O trop abominable procédé! Ceci mérite cruel supplice. Et messire loup l'aura. Mais ce sera, vous plaise, au livre subséquent, auquel maître renard, cher lecteur, te convie, et moi de très-bon cœur également.





LIVRE QUATRIÈME

DU RENARD.

Renard qui tout le monde engeigne.
Roman du Renard.

CHAPITRE PREMIER.

Qui présente au lecteur maître renard, et ne dit rien qu'un tout chacun ne sache.

RENARD a telle célébrité acquise que possible vous semblerai céans vouloir montrer mouches en lait ou baleines au microscope, traitant cette matière trop notoire. Mais peu me chaut; et si je trouve illec belle moisson de rire, qui est principe et fin de ce livre, sans autre, mie ne laisserai pour pape ni pour roi d'en récolter ma chevance entière. C'est pourquoi de renard deviserai tout à mon aise, comme fit d'Alexandre Montesquieu en son *Esprit des lois*, — voire, et même encore plus longuement.

N'y avait en pays fabuleux animal aucun, petit, moyen ni grand, qui pût à celui-là s'équiparer ; aucun qui se lui pût seulement comparer en finesse et matoiserie. Renard était le maître ès-roueries, la prime bête et paragon de ruse, ainsi que bien fut proclamé par la commune renommée et opinion de nos ancêtres, tant du Ponent comme du Levant, lesquels ont à sa gloire écrit plus de nonante et douze mille vers, — tous avec rime et non sans raison! Je n'invoque ni Grecs, ni Latins, ni Asiatiques fabulistes, je m'en tiens à nos pères Gaulois pour ce qu'en ces pagines s'agit du renard de Gaule, et non des étrangers, proches ou lointains, antiques ou modernes, qui n'étaient dignes de lui brosser poil (1) ni chausser bottes (car bêtes en portaient; cheval avait « son cordonnier » (2), et non lui seulement sans doute), bien qu'eussent à peu près le corps bâti de même sorte, la figure quasi pareille, la queue non moins longue et haute en fourrure, le museau aussi pointu, comme de fouine ou de furet.

Mais, de près regardant maître renard de Gaule, — au cas où vous en eût baillé loisir, — eussiez bien vu dedans son œil gauche, qu'il demi-clos portait sous pupille allongée, certain souris narquois, certain air goguenard, que certes point n'avaient, j'en donnerais mon gage, ni l'*Alopex* d'Ésope, ni la *Vulpes* de Phèdre, ni celle de Bidpaï, pour n'en citer tant d'autres, dont

(1) Le trait même que La Fontaine (liv. XII, fab. 13) prête au renard anglais, pour flatter son amie M[me] Harvey, est tiré du *Roman du Renard*. Encore le fils d'Albion s'y fait-il prendre au second tour. C'était un sot.

(2) La Fontaine, liv. XII, fab. 17.

le nombre aussi grand était que d'icelle troupe renardique, levée ne sais où ni comment, laquelle Samson jeta, le feu au cul, sur l'ost des Philistins!

Ceux-là, et tous autres, n'étaient que coquebins auprès du nôtre; apprentis ouvriers étaient en leur métier, pauvres en génie, médiocres en imaginative, froids de langage et lourds au compliment, quand il fallait duper par flatterie. En quoi maître surtout était notre renard; sublime enjoleur, cajoleur, gabeur, gausseur, cabuseur, pipeur, hableur, ribleur, rifleur, écornifleur, railleur et rieur plaisant comme pas un. Ne savait nul mieux que lui entortiller, duper, dépouiller son monde, et, le coup fait, s'en moquer plus agréablement. — D'aucuns le tenaient Gascon, tant était gaillard en paroles; d'aucuns Normand, tant était subtil en actions; voire, il était les deux ensemble, et Breton aussi bretonnant, tant mettait d'obstinance en ses entreprises; et Picard mêmement, tant y mettait de sens; et Lutecien enfin, tant y mettait d'esprit, si comme était toujours en pointe de champagne, dont le Bonhomme Champenois le toujours fournissait superabondamment. — Brief, était renard par excellence Gaulois gauloisant gallier primipile.

C'était l'inné prestidigitateur, idoine si en voleries joyeuses qu'il y semblait en son élément comme l'oiseau en l'air et le poisson en mer, et ne sont sûrement iceux mieux taillés pour fendre l'un l'espace, et l'autre l'onde, que n'était lui pour affiner les gens. — « J'ai, disait-il, cent ruses au sac (1). » Cent? c'est trop vrai-

(1) La Fontaine, liv. IX, fab. 14.

ment peu dire ; il en avait mille, il en avait tant qu'il voulait, et cettui sac était sans fond ; mais bien l'interprétez, vous prie, à l'envers du tonneau des Danaïdes, lequel, étant panier percé, se vidait à mesure que tâchaient ces femelles à le remplir, et n'y parvenaient mie, pour leur supplice et châtiment d'avoir, les scélérates, excepté une (sur cinquante !), égorgé leurs maris la propre nuit des noces, — et, dieux justes, à quel moment ! Je d'y songer frémis, me ramentevant ce dont castor se prive pour échapper à ses chasseurs. Mort-nom d'un chantre papalin ! que n'en fit-on autant à Danaüs, leur père, devant qu'il engendrât les assassines ! Ne puis, ce nonobstant, que je n'admire le *vis generandi* de cettui roi d'Argos, qui eut cinquante filles ; et d'Égyptus, son frère, roi d'Égypte, qui eut cinquante garçons ; et de Priam, roi des Troyens, qui eut cinquante enfants, entre garçons et filles ; et de Nérée, qui d'icelles eut cinquante aussi ; et de Scilure, roi des Scythes, lequel, au compte ou conte de Plutarque (2), en œuvra jusques à quatre-vingts ! Par la dive Lucine, et Jupiter, de ses sœurs, filles, femmes et maîtresses, n'eut jamais que quarante enfants, y compris sa Minerve même, *sine matre proles*, laquelle un beau matin lui sortit du cerveau avec armes et bagages.

Au rebours, dis-je, du tonneau danaïdique était le sac aux ruses du renard, qui, sans cesse y puisant, ne jamais le vidait, mais y toujours trouvait matière de bons tours, de ceux-là que l'on aime en Gaule, et qui gagnaient à lui tous les rieurs. Avait l'écornifleur inta-

(2) Plutarque, *Traité de la démangeaison de parler.*

rissable verve de gaieté comique, qu'il épandait à flots en ses moindres exploits, si tellement réjouissants que possible n'était résister à leur charme. L'on, malgré soi, devenait son complice ; car, puis en somme, délits étaient que ses actions, *delicta tamen,* et damnables et punissables, qui sentaient la hart d'une lieue, non moins que les valets de Marot, Scarron et Molière. Mais avait tant le pendard d'esprit qu'aucun ne se tenait de lui tout pardonner.

Aujourd'hui même encore, lisant ses faits et gestes fabuleux, rimés par le Bonhomme après tant d'autres, courage faut à le blâmer ; il vous séduit, vous fascine, vous joue de passe-passe, — et l'on passe ! Il escamote la conscience et dissout la colère, comme soleil fait la nuée. Le juge rit, la cause est gagnée, et le battu spolié paye l'amende, *sicut semper.* Vertus d'un petit poisson rouge ! je bien crois qu'on serait marri qu'il essuyât mésaventure ou échouât en quelque tour, tant l'on prend de plaisir à voir le larron machinant ses friponneries.

CHAPITRE II.

Où l'auteur, — et pour cause, — remontera jusqu'au déluge.

Mais était renard « un fripon » de mérite, dit Taine, et qui avait élevé le vol à hauteur de génie ; un Covielle, un Mascarille, un Scapin, plus fin à dorer que plomb. Quand lui *travaillait*, moins semblait vouloir commettre un vol que faire farcerie, histoire de rigoler. Il n'y rien paraît que l'envie d'un brin se gabeler aux dépens des sots. Et, n'était sa réputation trop bien ou plutôt trop mal établie, l'on souvent prendrait change à le voir opérer si de gaieté parfaite. Toujours a l'air de vous confidentiellement faire signe du coin de l'œil de ne penser à mal, cependant qu'il fait sa main pleine. Car travailler gratis et *pro deo* n'était du tout son goût ni profession, mais mettait son génie en œuvre de profit et quérait bénéfice en maléfice. — Fallait bien vivre. Or Mirabeau, qui n'avait point, comme prétend certain Barbet, que talent d'emprunter de toutes mains, Mirabeau a dit franchement qu'il n'est pour vivre en ce bas monde que trois moyens ou trois états, lesquels sont : d'être propriétaire, salarié ou voleur. Ratiocinons sur ces trois points, en y classant les animaux. Sont parmi eux propriétaires ceux qu'apologue nomme les « puissances, » vu qu'à eux seuls tout appartient de par

la griffe et par la dent. Les salariés sont toutes bêtes dont l'homme a fait ses serviteurs-esclaves et qui vivent auprès de lui à travailler ou ne rien faire. Pour les voleurs, ce sont tous ceux qui, n'ayant force et courage suffisants pour dire : « Ce m'appartient », tâchent à l'avoir de biais et prendre subrepticement, comme faisait maître renard.

Que si d'ailleurs bêtes honnêtes — ou bonnes gens — devaient seules vivre dans le monde, icelui ne vivrait longtemps; tôt la machine tournerait à vide, la terre se dépeuplerait et toute engeance périrait. Par ainsi manquerait à s'accomplir cette parole déifique, laquelle, dès Noé et la noyade, à tous survivants enjoignit de bien croître et multiplier : — *Benedicens dixit : Crescite et multiplicamini*. Oncques fut-il clause de testament mieux qu'icelle suivie?...

Voire, mais non aux seuls humains bailla Dieu ce commandement si tant délectable; encore le bailla-t-il, et même davantage, n'en doutez, à toutes espèces d'animaux, lesquels aussi l'ont fort bien entendu et depuis s'en acquittent en conscience, prolifiquant leur tant et plus, en dépit du sieur Malthus (1), qui conseillait d'aller plus doucement, pour ce, prétendait-il, qu'allant de ce train-là, nous courions l'effroyable risque de nous un jour trouver trop à l'étroit! — Comme si les guerres, maladies et *mutua funera* (2) ne sans cesse faisaient nouvelles places. Cettui Malthus était un hérétique Abelien, Abeliole, ou Abelonien,

(1) Th. Robert Malthus, *Essai sur le principe de population*.
(2) Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

d'inciter à prudence en l'œuvre du mariage; plus hérétique était que les Romains antiques, lesquels, tout païens que fussent, comprenaient mieux que lui l'ordre divin, faisant de prolification nécessité d'État. Ce nous enseigne mon ami Bernard en son docte traité dessus la paternelle autorité (1). « Devoir du mari, dit-il, n'était que d'engendrer, et, si s'absentait pour le service de la République, obligation d'engendrer le suivait encore; on fournissait à lui concubines, au moins une, aux dépens du trésor public! » Bon cela; c'était comme il fallait, au lieu que le Malthus ne parlait de bon sens.

A son encontre sans doute opina bien le « souverain fabricateur » lorsque, de peur que ne se perdît en l'inondation diluvienne la moindricule précieuse graine de vie, à Noé ordonna de loger en son arche, — autrement grande certes que n'était le cheval de Troie, qui contenait pourtant bien des *commodités*, à ce que Scarron nous affie; autrement grande aussi que la truie de maître Nasier, en laquelle fut logée armée entière de cuisiniers munis de poëles, broches et autres ustensiles pour combattre andouilles en l'Ile Farouche,—un couple de toutes bêtes. Ceci est histoire sainte et sacrée, ou, si vous mieux aimez, sacro-sainte histoire. Et le bon patriarche inventeur de la vigne, — dont à lui gloire plus qu'à Bacchus, qui n'inventa que la piquette, — suivit l'avis de point en point; car, comme avait bon œil, je pense (besicles n'existant en ce temps-là), il vous n'omit même pas un ciron! Lors fut la prime universelle ex-

(1) *Histoire de l'autorité paternelle en France*, par M. Paul Bernard, avocat général à la cour de Dijon, lauréat de l'Institut.

position des animaux, attendu que de toutes leurs espèces (lesquelles des antipodes, pays de glaces et de feu, accoururent se mettre sous sa main) Noé apparemment dut choisir les meilleures, pour n'avoir les mauvaises dans sa barque. Arc-en-ciel! jugez par les descendants que devaient être les ancêtres! — Mais gâtés se sont-ils peut-être derechef, comme ont, après Noé, fait les humains, à commencer par ses enfants, au moins de ses trois l'un, le nommé Cham, qui railla son vieux père et de lui se gaussa pour l'avoir vu couché aux vignes du Seigneur en tous ses *naturalibus*; dont au réveil furieux le brave homme maudit son petit-fils Chanaan, lequel au demeurant n'avait de tort aucun, si n'est qu'il était fils de son coquin de père, qui eût aussi bien fait de se noyer. Pour renouer le propos de l'aiguade, jamais n'ai compris pourquoi, hommes étant très-évidemment redevenus mauvais comme devant, sinon quelque peu plus, n'a Dieu bissé cette noyade, non plus que n'a bissé cette grillade de Sodomites que savez, car sûrement leurs vices... Mais suffit, coupons court là-dessus, ce n'est sujet qui nous regarde qu'affaires d'Alexis et Corydon. Vous seulement considérez combien Dieu bon prend ces maux en patience. Fait est que Grecs, Latins, Arabes et Turcs et autres ont sur ce mérité pis que feux et que flammes. Laissons-les cependant et « ne confondons point par trop approfondir », comme disait le rat à la belette, « leurs affaires avec les nôtres ». *Plura quærere nefas!* En soit ce que voudra la dive Providence. Icelle sûrement a ses desseins sur tous hommes et sur toutes bêtes, et parmi elles, ainsi

que parmi nous, depuis sire lion jusqu'à maître ciron, y chacune concourt tellement quellement. Voilà du tout ce que j'en sais, *non ultra* Salomon ni Marcoul. Mais s'ensuit vérité très-bien déduite : c'est que par vouloir déifique, et non autre, fut estimée servable la vie de renard et celle de ses pareils ou pires. Ont partant eux et lui droit d'y pourvoir par tous moyens en leur pouvoir, sauf à l'encontre ceux de la défense, et à leurs risques et périls. C'est où j'en voulais venir, et ce valait, l'avouez, bien la peine de remonter jusqu'au déluge !

CHAPITRE III.

Qui tâchera d'être plus court, mais ne contiendra pas grand'chose.

Conséquemment n'allez reprocher au renard d'œuvrer piéges, attrapes et duperies, pour escroquer les gens ou même les croquer, autre mode n'ayant de subsister, selon la loi mirabélique, attendu que nature à lui n'avait départi forces à suffisance, non même autant qu'à messire loup, pour user de violence, qui d'ailleurs ne valait pas mieux. Prétendre avoir d'autrui provende par bénévolence, c'eût été faire songe creux, et le fût devenu plus qu'un terrier son ventre, avant que d'obtenir lippée

à se curer seulement la mâchoire. — Ouais! Et pourquoi faire? Voulez-vous qu'il vécût de jeûne et trépassât de probité? Devait-il être bonne dupe, pouvant être meilleur dupeur? Nenni! de par Mercure! quand quasi toutes bêtes en ce pays, du monarque au moindre sujet, jusques à la brebis, s'exerçaient au métier de tricherie, menterie, volerie, pillerie et tuerie, s'ingéniant à s'entreduper, spolier et dévorer. N'y avait là milieu entre manche et balai, entre enclume et martel. Fallait être croqué ou bien croqueur. Le choix n'était douteux. Renard opta pour le croqueur, — parbleu!

Pourquoi donc, sire Jupin l'avait-il appelé au métier de renard (1)? N'était apparemment pour abattre noix, ni bayer aux corneilles, ni même chasser mouches, quoique maître François en l'art d'émoucherie le proclame ouvrier superlatif; mais devant tout, selon sa conviction profonde, l'avait fait sire Jupin pour croquer beaux poulets du Mans et bons chapons de Caux fabuleux, dont plus friand était que le docteur Véron. Toutefois, dit Gymnaste en Rabelais (2), n'en aimait point le blanc, ainsi que nous avons coutume. — Et pourquoi? demanda frère Jean des Entommeures. — Par ce, répondit Gymnaste, que renards n'ont de cuisiniers à faire cuire leurs poulets; et, s'ils ne sont compétemment cuits, demeurent rouges et non blancs! Avez ouï, benoît lecteur? Vous cela bien boutez dans la cervelle, et, si jamais dînez avec maître renard, gardez pour vous le blanc et lui donnez le reste. Mais avait tort cettui

(1) La Fontaine, liv. XI, fab. 3.
(2) Rabelais, *Gargantua,* chap. 39.

Gymnaste cuidant que les bêtes n'avaient cuisine et cuisiniers ; car qui confectionna le « brouet clair » dont renard régala commère la cigogne ? Et qui fit le hachis qu'icelle après servit à son compère ?...

Si pénétré que Jupin ne l'avait à autre fin jeté dans la machine ronde que d'y remplir cette mission de croc, renard maître n'y eût pour rien voulu faillir. Et le laissez œuvrer. Dores avec lui compter devront, bon gré mal gré, tous éleveurs de poulaille aux champs, ainsi comme Perrette la laitière, calculant les produits de son beau pot à lait, qui lui devait permettre, au compte de son rêve, d'avoir « force poulets autour de sa maison », pourpensait que renard « serait bien habile s'il n'en laissait assez pour avoir un cochon » (1). Elle donc à lui faisait sa part d'avance, comme de chose due et tribut que renard sait toujours prélever.

A proprement parler, point n'enlevait le bien d'autrui ; il l'attirait à lui comme aimant fait le fer et l'amenait au point de n'avoir qu'à cueillir et serrer sa récolte : je dis sienne, car la gagnait vraiment et se l'appropriait comme juste loyer de son génie.

(1) La Fontaine, liv. VII, fab. 10.

CHAPITRE IV.

Comment maître renard corbina le corbeau, et de bec noir le fit bec jaune (1).

Fut quand, par très-subtile flatterie, soutira au corbel cettui fameux fromage qu'il tenait en son bec, « sur un arbre perché », prêt à s'en régaler, sans inviter personne, si n'était à point survenu maître renard « par l'odeur alléché ». — Par l'odeur alléché? se là-dessus récrie Jean-Jacques (2). Ce fromage tenu par un corbeau perché sur un arbre devait avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le renard dans un taillis ou dans un terrier ! — Par Aristée ! En voici bien d'une autre ! Que nous vient-il chercher beaux poils en tête chauve ? Qu'est-ce à penser ? Prétend-il démentir ce que la fable conte ? Oh ! quel outrage, et de la part d'un Suisse ! Était-ce à lui de révoquer en doute qu'un fromage eût assez d'odeur pour aller de cet arbre chatouiller les narines du renard ? — Mais, dit-il, renard était dans un taillis ou dans son terrier. — Non point, ce n'est que nous enseigne Ésope ; mais, comme est plus rationnel à supposer, passait par là le maître, cheminant son pas de flâneur, en quête de provende, le nez au vent, pour sentir odeur de gibier. Ainsi perçut son olfactif celle de

(1) La Fontaine, liv. I, fab. 2.
(2) J.-J. Rousseau, *Emile.*

cettui fromage, et ne put autrement que d'en être alléché. C'est phénomène de nature. Joignez-y que cedit fromage était peut-être un peu bien vieil; peut-être aussi que l'arbre où le tenait corbel n'était si haut ni loin qu'un cèdre du Liban, — toutes cogitations par la fable permises, — et voilà résolu problème dont fut embarrassé homme tel que Rousseau, qui ne l'avait été aucunement de prouver corruption des mœurs par les beaux-arts (1), quoique jà mœurs fussent pourries horriblement devant Noé, à preuve notre universel déluge; non plus qu'embarrassé n'avait été de préciser à nous quand et comment périt égalité parmi les hommes (2), quoique n'aient oncques iceux été égaux, à preuve le Caïn, fils aîné d'Adam, lequel était plus fort que son cadet Abel, et le lui fit bien voir. N'est-ce merveille véritable que si petite chose ait arrêté si grand génie? Mais quoi! un moucheron vainquit bien sire lion; David tua bien Goliath; une carapace de tortue tua bien Eschyle; un caillou tua bien Pyrrhus; un pépin de raisin tua bien Anacréon, et Saint-Jean-d'Acre, qui résister ne put à Méhémet-Ali, arrêta bien Napoléon! Ne vous donc ébaubissez tant si moi chétif ai résolu ce point, où Jean-Jacques a jeté son bonnet de... Persan! Tredame! Et pensez-vous que soit fini? N'allons faire céans comme Mélas, lequel, à Marengo, triomphant de bataille mi-gagnée, la perdit bien finalement. — Ça, demande à présent le Genevois, et quel était cettui fromage que tenait corbel en son bec? Était-il Brie, Suisse ou Hollande?

(1) J.-J. Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts.*
(2) Id., *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*

— Mordié! que de qu'est-ce et qu'as-tu à propos d'un fromage! Eh! dites-moi, qui donc forgea les armes de Minerve et qui l'en revêtit, quand elle logeait encore au cerveau de Jupin? De quelle taille était l'escarbot sur lequel à cheval, selon Aristophane, Trygée monta jusques au ciel? Et où Atlas posait-il les pieds, alors, comme savez, qu'il soutenait le monde? Et... mais suffit, je n'en finirais point, et saigneriez du nez à me répondre. En fin finale, ainsi que dit Sancho, il n'y a qu'un mot qui serve en tout ceci; or, une fois pour toutes, vous l'incornifistibulez bien dedans la gibecière de l'entendement et cabinet profond de votre esprit, — si en avez, — c'est à savoir que tout est céans fabuleux, voire même les fromages, et quand icelui eût senti du cap Horn jusqu'en Suède, vous mie n'en devriez douter, non plus que mie ne doutez qu'on n'entendit la voix de Polyphème en toute l'Italie et par-dessus l'Etna: encore n'était-ce que murmure, au prix du bruit sortant du cor de l'Alecto, lequel s'oyait par tout le monde entier. Quant est de ce fromage corbélique, au moins est-ce à penser qu'il n'était Brie, ni Suisse, ni Hollande, n'étant iceux de dimension à tenir d'aise en son bec. Mais *quis scire potest?* Ce fabuleux corbel pouvait bien être de taille à tenir même en son bec un Gruyère, et renard était bien peut-être aussi grand que cet Alopex d'Ésope, lequel emporta dans sa gueule un chevreuil, cependant que le lion et l'ours se pelaudaient à qui l'aurait. Au surplus, s'il absolument faut baptiser ce fromage, m'est avis que c'était... un livarot!

Ce n'est de quoi renard s'occupa peu ni prou, mais de

s'en emparer en avant toute chose, pour ensuite s'en régaler, quel que fût son nom ou nationalité. — « L'embarras est, réfléchit le maître, que ce corbel soit allé se percher sur cet arbre maudit, où je ne le puis suivre, car point ne suis, — et je m'en vante, — ni ours, ni singe, plantigrade. D'ailleurs il ne me servirait de rien, vu que ce volatile, si je faisais la mine de me vouloir hisser jusques à lui, ne mie m'attendrait, je le présume, et prendrait sa volée, emportant cettui lait caillé, dont l'odeur si me fortement chatouille le palais. Et j'avalerais ma salive pendant que ce nigaud le croquerait? Par la corbieu! qu'ainsi ne soit, je m'en voudrais mort de la vie. Je l'ai guigné de l'œil, il me doit revenir. Et si monter ne puis, eh bien, il descendra; je ne dis lui, mais son fromage, auquel je sympathise singulièrement. Le pouacre le tient ferme au bec. Patience! La brebis bêlera et perdra sa goulée. Il le desserrera, ou je ne suis fils de mes pères, qui dupèrent les siens tant et quant voulurent, si j'ai bien lu mes vieux auteurs, Marie, de Phrène, Blanchet (1), Corrozet, etc. Icelui entre autres raconte qu'un mien aïeul, en même occurrence (car fromage toujours fut chose délectable à notre race), pour faire ouvrir le bec à un corbel, lequel était sans doute aïeul de celui-ci, s'avisa de le faire chanter, lui disant qu'il était blanc de plumage, « voire blanc davantage que neige n'est ni le lait ni le cigne », qu'il en devait avoir la voix d'autant plus belle, qu'il aurait plaisir grand à

(1) Auteur présumé de Pathelin. Voir, sur cette question, l'excellente notice du bibliophile Jacob, dans son *Recueil des Farces, Soties et Moralités du XVe siècle.*

l'ouïr; enfin le si bien gratta sous la barbe du bec que cettui nègre de Gabon, « la tête élevée en grande allégresse, comme le coq blanc de Panurge, secoua son pennage et chanta en haut ton » de sa voix de grenouille! Ainsi laissa choir son fromage, que mon aïeul regnard ramassa délicatement, — mais non pour le lui rendre! Voilà tour qui me plaît. Je le veux imiter, et sans tarder, d'autant que ce corbel ne me paraît moins sot que ses ancêtres, est sûrement rempli de vanité, m'a la mine d'un fat, et doit se piquer comme eux de mieux chanter qu'un rossignol!... Ce qui m'outrepasse, c'est que cet avaleur de gibier de potence jadis précisément fut, dit-on, consacré au dieu propre de musique! Il était oiseau d'Apollon, comme chouette était celui de la Minerve. Vertugoi! n'était que j'appréhende d'être impie, je dirais que ces dieux manquaient de goût. Pour comble, nous la Fable assure que cettui corbel était blanc, et qu'Apollon le rendit noir pour avoir au dieu révélé les infidélités de Coronis, qu'il toujours eût voulu ignorer, — comme tant de maris celles de leurs femmes. Au demeurant, comment qu'il ait été, peu m'importe. Vois le ci maintenant plus noir que dame taupe. Enfin, — prétention trop incroyable, — ce mangeur de charogne se tient noble autant quasi qu'un Rohan-Chabot. Il l'est autant que ma pantoufle!... Mais ce nous servira, et dores sais par où le prendre. Je lui donnerai donc d'icelle particule aux vaniteux si douce, et qui les fait gonfler comme paons de Junon. Je meure si ne suis Pathelin au Guillaume. Allons-y donc patelinant, et baillons-lui l'oignon, qu'il gobera comme ours gâteau de

miel. N'est-ce avec quoi l'on prend les mouches et autres volatiles ? Certes, et sera celui-ci bientôt par moi mouché. C'est assez cependant verbociné. Expédions cette affaire. Aussi bien ce fromage lui étouppe les voies respiratoires, et charité commande que je lui vitement fasse respirer de mon sel gaulois, plus subtil que celui d'Attique. »

Tout ainsi disposé dans sa fine cervelle, maître renard se rapproche, et, parlant au corbel de sa voix plus douce et mellifique, lui dit en vers ce que trop savez, sans que soit ci besoin de le vous révoquer en récordation ; l'appela « Monsieur du Corbeau », vanta son plumage joli, le trouva fort beau, et que, si tel était son ramage, il — sans mentir — le proclamait phénix ! Et quant à Philomèle, il lui conseillerait de crier les légumes aux saisons, par ce qu'elle, auprès de ce corbel, n'aurait qu'une voix aigre de mégère. — Cettui discours ouï, dit la Fable, maître corbeau « ne se sentit de joie ! » Malefeste ! Quel affamé d'encens ! Comme il vous a le tout humé d'un trait, à plein bec ; or croasse, mon ami, croasse bien, croasse toujours, croasse, car Dieu te fit bon croasseur croassant de croasserie, — et renard bon croqueur croquant d'escroquerie pour croquer cettui fromage, lequel croassant as laissé choir dessous la patte du croqueur... Essuie-toi le bec ! Ce d'ailleurs fut, il y a beau jour, latiniquement prédit en termes subséquents : *Et cantabit vacuus coram latrone.*

Pendant ce temps, maître renard, qui ne l'avait fait choir pour l'y laisser moisir, se naturellement saisit du bon fromage à terre, mais non pas comme en Phèdre *avidis dentibus,* manière trop grossière et qui n'était

la sienne. Point. Il n'y même toucha d'une seul dent, bien loin de s'y jeter comme un glouton pour à l'instant le dévorer sur place ou l'emporter de hâte en son terrier, sans dire seulement merci. Fi d'un tel procédé de voleur trop vulgaire. Il en usa pour lui tout autrement, mit d'abord, il est vrai, la patte sur sa proie, mais, assuré dès lors qu'elle ne s'échapperait, il se fit bien scrupule d'en agir brutalement, comme une bête mal apprise et qui n'avait mangé depuis huitaine. Puis encore fallait-il un peu dédommager le malheureux corbel resté le bec en l'air!... De lui bailler part au fromage, point n'eut l'idée assurément : c'était pour son dîner, et n'en eût distrait miette pour néant; mais morale en échange, tant qu'en voudra corbel, renard en baillera, et de la bonne, à lui servir d'enseignement. Car d'icelle denrée jamais renard ne fut avare; il au contraire la prodigue à ses dupes très-volontiers, et prend malin plaisir à les morigéner. Si apprit de lui ce corbel que « tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute ». Eh! eh! *mon bon monsieur*, ce lui dit renard,

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

— Sans doute bien qu'elle le vaut, et même deux, voire même une douzaine. Cettui seul corbel en pouvait opiner diversement, et peut-être était-il capable de préférer fromage à la leçon. C'est qu'il n'était qu'un sot, ignorant le prix de morale. Quoi que c'en fût, maître renard, sans plus longue demeure, emporta le fromage et s'en alla dîner, la conscience tranquille, d'autant plus tranquille que très-parfaitement savait que cettui lait caillé

n'était à don corbel par acquêt légitime, tel qu'achat, donation, échange ou héritage ; l'avait lui sans doute dérobé, sinon, ainsi que son confrère en Phèdre, dessus la fenêtre voisine, certes comme son bisaïeul, en *Roman du Renard*, à quelque paysanne qui le faisait sécher au seuil de l'huis de sa chaumine. A larron donc larron et demi. C'est bonne prise de justice, et le proverbe dit que, quand voleur en vole un autre, le diable en rit. Aussi font les humains, — qui parfois lui ressemblent!

CHAPITRE V.

Comment maître renard écornifla au puits maître bouc encorné (1).

Vous, au chapitre précédent, l'avez ouï se traiter sans vergogne de flatteur sachant vivre aux dépens de ceux qui l'écoutaient. En quoi ne se flattait lui-même aucunement; mais n'y vous abusez. Ne s'en prisait pour ce pas moins. Ce croyant, feriez belle méprise. En faut conclure seulement que franchise avait de sa fourberie ; voire, loin d'en rougir, en tirait avantage, et cettui vice était à lui vertu de gloire, dont se parait très-volon-

(1) La Fontaine, liv. III, fab. 5.

tiers et qu'il portait avec aisance, complaisance, orgueil, comme vrai don Juan de volerie. Faites compte que sa conscience ne lui tant pesait qu'aile ou patte de mouche au dos d'un éléphant! Elle ne lui néant reprochait. Au contraire, le bien flattait et rehaussait, tournant à beaux exploits ses tours pendables; si que mettait prix et mérite à chaque jour en œuvrer de nouveaux: c'était son charme, sa délectation. N'était, à son gré, si friand morceau que celui de duper un sot, non tant pour le profit, qu'il d'ailleurs ne dédaignait point, que pour la jouissance qu'ensuite avait à s'en moquer. L'un était pour l'esprit, et l'autre pour la panse. Si faisait à la fois maître renard jeu de beffleur et métier d'affimeur.

N'y avait occasion qu'aussitôt ne saisît de faire quelque malice à son prochain, même fût-il ami, et n'en dût-il tirer nul autre bénéfice que d'exercer un peu son perfide talent. En fut victime un jour ce pauvre bouc voyageant... *en sa compagnie* (renard était pour lors en fable *capitaine!*), et qui eut l'imprudence de descendre avec lui dedans ce puits étrange, d'où l'on ensuite ne pouvait sortir! Pour celui-ci, j'avoue saints et miracles si je comprends comme il était construit. Sûr est qu'il n'avait point de seaux, à l'instar de celui de la fable 6e, liv. II, lequel verrons tantôt: car renard, ce nous semble, faisait plus d'un tour au puits; mais, par Neptune! celui-là l'en dégoûtera fort et pour lontemps! Adonc en icelui étaient bien les compères descendus à pied. Puis, quand ils eurent bu, n'en pouvaient plus sortir! Et pourquoi? Et comment? Que ne s'en allaient-ils comme

ils étaient venus? Qui leur barrait chemin? Quel obstacle? Quel embarras? Le Bonhomme, à ce coup, nous en baille à tenir. Je le déclare net, ce puits n'est raisonnable, et l'architecte qui le fit méritait qu'on le mît à la truelle.

Enfin il en fallait pourtant sortir, comme au bouc encorné disait maître renard, feignant bien, le madré, ne savoir comme. Mais au fond le savait très-bien, et j'en suis assuré par la manière dont tôt après indiqua le moyen, sans prendre seulement le temps de réfléchir, en cet estrif où tout autre se fût, une heure au moins, rongé les ongles, si mieux n'eût préféré s'en bien gratter le front, pour tirer une idée de sa cervelle, comme de bois frotté l'on fait une étincelle. Renard, tenez certain, avant que d'y descendre, avait jà le moyen de sortir de ce puits; autrement je, si ne le croyais, lui renierais droit de railler maître bouc pour être « descendu à la légère », — lui-même en ayant fait autant. Ainsi n'était. Le perfide feignit embarras à cette unique fin de duper le compère, et cettui barbifère, « qui ne voyait pas plus loin que son nez », donna tout plein dedans ses toiles comme poisson dans un filet. — Voici comme ferons, lui dit l'écornifleur :

« Lève tes pieds en haut et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur; le long de ton échine
Je grimperai premièrement,
Puis, sur tes cornes m'élevant,
De ce lieu-ci je sortirai;
Après quoi, je t'en tirerai. »

— Autant pour le brodeur! Allez-y voir. Maître bouc

y doit être encore, si autre que renard ne l'en a retiré : car quant à lui, une fois hors, loin de prêter nulle aide au bon compère, il vous se mit à le narguer, se riant à gogo de sa triste figure, et diaboliquement prêchant... *pour l'exhorter à patience!* Et c'était bien le cas.

« *Si le ciel t'eût donné, dit-il, par excellence,*
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère
Descendu dans ce puits : or adieu, j'en suis hors ;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts :
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »

Le monstre ! Laisser ainsi ce pauvre bouc qui lui si bien avait servi de courte échelle, c'est affreux. Au moins, — je l'espère pour son honneur, — ne point fit-il comme Alopex d'Ésope, lequel, dit icelui, dansa sur la margelle. J'en réprouverais haut maître renard. Tel procédé eût passé... les mesures, d'autant qu'il n'y avait apparemment musique, et trop cruel eût fait que de forcer le bouc, si tenu par les pieds, d'assister à son bal. Se fût lors le pauvret, par renfort de douleur, rappelé tristement sa chevrette jolie, à patte blanche, si légère, coquette et capricieuse, qui tant gentement saute et danse en ses ébats, sur la cime des monts et sur les précipices. Ah ! c'était bien assez d'en être séparé, et l'Alopex d'Ésope fut impitoyable. Merci soit que le nôtre ait au bouc épargné le surcroît de chagrin que sans doute lui eût procuré cette danse !

CHAPITRE VI.

Où maître renard en bas âge fera bailler nasarde à messire loup (1).

Si se laissaient par lui les bêtes affiner, faute certes n'était d'être averties, tant par sa renommée que par lui-même, qui, moraliste à sa manière, ne manquait, s'en gaussant, de semondre toujours leur bêterie. *Castigat ridendo.* Telle et bonne leçon donna au bouc en puits ; telle et meilleure encore au corbeau sur la branche, lequel en même fut si pénétré que jura ses grands dieux « qu'on ne l'y prendrait plus ». Semble à ceci que renard ouvrait de maladresse en ses semonces, par icelles mettant ses dupes sur leurs gardes, de mode que plus tard lui serait malaisé de les derechef attraper en ses tours, si ses leçons jointes à l'expérience leur boutaient en l'esprit quelque raison... Eh ! oui, si la femme de Gilles n'a qu'un œil, il est très-vrai qu'il épouse une borgne. Et si ceci, et si cela. Voilà le hic. Ce n'est peu d'affaire qu'un *si,* et y toujours répond un *mais.* Si, dites-vous, les sots deviennent gens de sens. — Bien ; mais plus sûr est qu'ils ne le deviendront. Ou si, par impossible, le deviennent, renard le nébulon saura bien recourir à d'autres jeux plus fins et leurs toiles tissera

(1) La Fontaine, liv. XII, fab. 17.

non visibles à l'œil même des plus voyants. Eux rendus plus prudents, lui se fera plus fourbe, s'il se peut, redoublera d'astuce et les redupera tout ainsi que devant.

Que ne pâtit de lui messire loup? Que de piéges et attrapes renard ne lui brassa-t-il point? Plus n'en fit La Rancune à Ragotin, ni l'infernal Cabrion au pauvre Pipelet. Est-ce qu'en fut le messire corrigé? En devint-il bête de sens? Rien moins. En fut, tout à l'encontre, rendu plus sot de jour en jour, jusqu'au dernier où voulut, l'insensé, se lui-même attaquer de ruse au maître! C'est qu'icelui, je le confesse, l'avait enfin poussé à bout, par mille et un abominables tours qu'il lui joua dès sa plus tendre enfance (1).

Le début fut quand renard fit, le traître, abîmer la mâchoire à l'Ysengrin par « le premier cheval qu'il eût vu de sa vie ». Il était encore renardeau, « quoique des plus madrés », car aux âmes friponnes finesse n'attend pas le nombre des années. Donc venait sûrement d'être à peine sevré lorsque aperçut cettui coursier. Si béa-t-il d'admiration profonde, et s'en alla courant faire part de la rencontre à messire loup, « franc novice », lui disant :

« ... *accourez*
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie. »

Sur quoi le messire loup de quérir « en riant (las!

(1) La Fontaine a conservé dans ses fables la rivalité du loup et du renard, qui fait presque le fond du *Roman du Renard*. Ici, comme là, le premier est toujours dupe et victime du second. Nous retrouvons d'ailleurs dans les fables des tours évidemment empruntés au *Roman*, entre

ris, Jean, on te frit des œufs !) s'il était plus fort qu'eux et de faire son portrait. »

> « *Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,*
> *Repartit le renard, j'avancerais la joie*
> *Que vous aurez en le voyant.* »

Rien mieux qu'icelle réponse ne saurait montrer combien jeunet était cettui renard, non même encore formé dans sa langue, et qui, comme on lui demandait de dépeindre en paroles ce beau coursier qu'il avait aperçu, crut qu'il en faudrait faire une peinture à l'huile ! Le gavroche animal sortait évidemment de faire ses dents. N'importe, il n'en fera pas moins, et devant qu'il soit peu, endommager celles du messire. « Mais, ce lui disait-il, impatient, venez donc,

> ... *venez. Que sait-on? C'est peut-être une proie*
> *Que la fortune nous envoie!* »

A ce doux mot de proie, pensez si l'Ysengrin put hésiter. Ils vont, abordent le cheval, et le renard tout à fait poliment lui demande comme on l'appelle, attendu qu'eux « ses humbles serviteurs » l'apprendraient volontiers ! Au fait, il est toujours prudent de savoir avant tout à qui l'on a affaire. Mais dom coursier, — autre Fauvel de race, — et qui n'était non plus « dépourvu de

autres ceux du puits et de la peau. Dans l'un, il est vrai, renard, pour faire descendre le loup au puits, promet de lui faire voir le paradis; ce qui diffère un peu du fromage mythologique; mais, dans l'autre, il conseille au lion de se couvrir de la peau du loup écorché vif, absolument comme dans la fable. D'autres rapprochements pourraient être faits. Il en ressort une parenté incontestable, dont il me semble qu'on n'a pas assez tenu compte jusqu'à présent.

cervelle », se doutant bien que les compères se plus souciaient de goûter de sa chair que de savoir son nom, les très-habilement prit d'abord au mot, et, avec la même politesse, répondit à ces carnassiers qu'ils pouvaient lire son nom « autour de sa semelle », où l'avait mis son « cordonnier » (il cuidait bien peut-être dire son sabottier). Et ce disant, la bête chevaline souleva son sabot doucettement pour leur donner facilité de lire!...

Il n'en fallait jà plus; renard avait compris, rien qu'à voir ce sabot, qu'il ne ferait pas bon d'approcher son museau, quoiqu'il encore ignorât l'usage qu'en savait faire dom coursier. — « Ouais! fit-il en son âme, souriant du nez, ce quadrupède-là ne m'a l'air d'être un sot à se laisser grupper comme une poule d'Inde; il est trop bien ferré, si je n'ai la vue trouble, et m'a je ne sais quoi dans l'œil de malicieux qui ne m'inspire de fiance assez pour en remplir un dé. Il doit être des nôtres, et je le vois venir avec son gros sabot. Je ne le gobe point. Que quelque autre l'avale, ce ne sera moi. » Et le madré de s'excuser — sur son peu de savoir!

« *Mes parents, reprit-il, ne m'ont pas fait instruire;*
Ils sont pauvres et n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »

Oyez donc le fripon! Ce n'est assez pour soi d'éviter le danger, faut encore qu'il y pousse son compère. Quant est de celui-ci, il, va sans dire, s'empresse de pleinement donner dans le panneau des deux. « Par ce discours flatté », il s'approche, se baisse, et... patatra! M. de Nevers, ramassez vos quenottes!

D'aucuns estiment que renard fut céans très-abomi-

nable de faire ainsi « gâter » son camarade ; qu'il eût dû avertir messire loup du danger, et non point l'y lui-même pousser, comme méchamment fit, par discours fallacieux de flatterie. O la naïverie de ces gens-ci, qui s'apitoyent sur ce loup, mais laisseraient de faim trépasser un pauvre homme, — semblables à ces vieilles dont j'enrage, qui s'angoissent au moindre mal de leur caniche ou de leur chat ; qui plus le soignent que leurs yeux chassieux ; qui plus l'aiment que leur patte d'oie ; qui ne mangent, ni boivent, ni dorment sans lui ; qui le couchent en leur propre lit (je ne lui ai jamais envié cet honneur) ; qui le gorgent de morceaux friands, fines pâtées, gâteaux, gourmandises de toutes sortes, mais ne donneraient à cet homme, — non pas même à l'enfant mendiant, — un seul morceau de pain pour apaiser sa faim, ni un morceau de drap pour garantir son corps de la froidure ! Les mégères ! Je leur veux mille maux, et crois bien faire. Or laissons-les au diable, qui ne sans doute faillira, — je l'en supplie, — de ramasser demain ces herbes sèches pour en alimenter son grand bûcher d'enfer !

Quant à renard, loin que je le réprouve, il fit, selon mon goût, bonne œuvre, œuvrant ce casse-dents à messire loup ; car qui nuit aux méchants, voire par traîtrise, duit aux bons, dont le faut mercier. M'est avis que le monde en irait mieux si voleurs et tueurs se trahissaient entre eux. Et Beccaria eut tort de plaider le contraire (1). J'opine tout différemment, incitant de mon

(1) Beccaria, *Des délits et des peines.*

âme tous assassineurs à l'un vers l'autre agir comme envers loup fit bien maître renard. — Pour dom coursier, qui bailla la saccade à l'Ysengrin, je le vénère. Gloire à lui. Je lui, de bon cœur, érigerais une statue... équestre! Le malheur est qu'aujourd'hui c'est chose si commune qu'il la pourrait tenir en trop petit honneur. Véritablement, en sera tout à l'heure des statues pédestres, équestres, droites et couchées, comme des croix de Saint-Louis au temps de Mazarin Mazarini, lequel disait d'icelles : « Je tant et tant en donnerai qu'on pareillement rougira et d'en avoir et de n'en avoir point. » Par ainsi ne me de rien étonnerait que dom coursier estimât beau carré planté d'herbe tendre plus à son gré que beau carré planté de pierre, bronze ou marbre, — substances au demeurant peu digestives et qui ne point nourrissent... leur cheval! Sur ce propos, j'ai parmi mes voyages bien observé que pays besoigneux plus que tous autres sont ceux où statues abondent et monuments semblables. — « Or, dis-je à un mien ami, grand philosophe de sapience, quelle de ceci cause et raison? — C'est que, répondit lui, pour récolter statues, faut semer gloire vraie ou fausse, qui est fumée, et non fumier propre à produire grains, fruits, légumes et autres telles denrées très-nutritives. » Et cettui lifrelofre ajouta nombre de choses très-précieuses, mais que n'ai point loisir de répéter céans; car il va temps, pour ne trop allonger cette courroie, de reprendre renard où nous l'avons laissé avec son malheureux compère.

Or pourquoi le fit-il abîmer? Pourquoi! Ne l'avez-vous jà deviné? D'abord fut par malice, ensuite afin

d'avoir belle occasion de débiter à lui quelque peu de morale. En effet, tandis que messire loup cherchait ses « quatre dents » (autant juste que Pantagruel en rompit à sire Lucifer), non sans pousser des cris, — qui n'étaient pas de joie !

« *Frère, dit le renard, ceci nous justifie*
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie ! »

— et des fripons connus, fallait-il ajouter. En propres mots, messire, vous, comme toujours, ne fûtes qu'une bête. Ma conscience, je suis las de le répéter. C'est propos de monotonie, qu'il nous sans cesse oblige à lui corner. Et que sert ? Autant en souffle Borée. Avait l'esprit bouché, calfeutré, calfaté d'étoupe imperméable, si que goutte de sens n'y pouvait pénétrer. C'était pis que vouloir frire cailloux ou fendre montagnes au vinaigre, quoique ceci semblât possible à Tite-Live (1), qui prétend qu'Annibal le fit bien pour aplanir les Alpes, sans nous dire toutefois où cettui général avait pris tant de vinaigre, — ni s'il était à l'estragon ! Quoi qu'il en soit, il n'y paraît plus guères, et faut croire que depuis... les Alpes ont repoussé. Mais descendons de ces hauteurs.

(1) Tite-Live, liv. XXI, chap. 32-38.

CHAPITRE VII.

Où maître renard fera croquer la pie à messire loup, en tête-à-tête avec la lune (2).

C'est ici la seconde aventure que renard eut au fond d'un puits; mais, vertubieu! icelle fut pour le rendre hydrophobe plus que le cerf d'Ésope et le serpent de saint Grégoire (de Tours), — deux « suppôts de Bacchus » amateurs du jus de la treille, qui vidaient le hanap à tirelarigo, sans jamais mettre eau dans leur vin, si que fut l'un trouvé mort ivre sur la route, et creva l'autre en la dive bouteille, où s'était introduit... pour en boire mieux!

Non cependant fut, cette fois, pour boire que renard descendit en ce puits de malheur. Il avait un beau soir au fond de cettui puits aperçu pleine lune, dont l'image, dit la fable, « lui parut un ample fromage ». Vous, me semble, en riez? Pensez-vous donc qu'il y ait de quoi? Heu! *Mutato nomine, de te fabula narratur.* Oui vraiment, et le Bonhomme vous conseille. En après de tout, cette erreur de renard fut illusion d'optique naturelle. S'il prit, lui, blanche Diane pour lait caillé, vous aussi prenez bien, et souvent, pis pour mieux, — la lune rousse pour de miel, quantité de démons pour anges, force buses pour des aiglons, cent

(1) La Fontaine, liv. XI, fab. 6.

mille geais pour de beaux paons, nombre de sots pour des gens sages... et de Bonald pour un génie!

Au moins à ce puits-là n'aura-t-on rien que dire. Il avait ses deux seaux bien attachés au bout de la poulie, pour puiser tour à tour « le liquide élément ». Maître renard, trompé par la Phœbé caséiforme, se mit en l'un des seaux et glissa vite au fond, pensant trouver table mise et servie, mais n'y vit que la... nappe, et connut aussitôt qu'il avait pour le coup sauté là comme un sot, par oubli du proverbe qui commande de regarder avant que de sauter. — « Or, me voici, fit-il amèrement, bien tombé dans le margouillis! Maudite soit cette blafarde qui m'est venue donner vision de ce fromage. Que faire présentement pour sortir de ce puits? car le ladre mesure plus de vingt brasses, et compère bouc lui-même avec ses cornes n'y rien vaudrait pour m'en tirer, en me servant de courte échelle, comme au chapitre V le fit, dont je si mal le gratifiai en le laissant au fond du puits, pour m'amuser de sa figure, et voirement le bon compère y fut on ne peut plus plaisant, avec sa barbe et son air nice d'oie qui rencontre un éléphant! J'en ris encore, quand j'y songe; mais, par ma queue, en est bien temps à cette heure que me voici dans le pétrin jusqu'aux oreilles... et par dessus. Ah! maudit flambeau de sorcière, quel pas de clerc tu me fis faire avec ta face de cafarde, vieille édentée grimaçante, luminaire de Belzébut! Que vais-je devenir assis dans cettui seau? A l'aise y suis comme un chat écorché sur un fagot d'épines. Pourvu encore qu'il ne s'effondre et ne me jette à l'eau, pour me contraindre à boire plus que n'ai de soif. Miséri-

corde ! Je faux ; c'est misère et corde... Et si elle s'allait rompre? Ventre mahom ! Je la très-humblement supplie de n'en rien faire... Décidément il faut partir d'ici. Oui, oui, le faut, ce m'est avis tout clair, et l'envie ne m'en manque ; mais je me donne bien à sire Pluton, Minos, Eaque et Rhadamanthe ensemble, si j'imagine en ma tête comment, à moins que « quelque autre affamé » (de fromage), « de la même image charmé » (ô perfide femelle « lunatique !), et succédant à ma misère » (que je lui céderais très-volontiers), ne me vienne « par le même chemin » (le saut du seau) tirer d'affaire. Oh ! celui-là, s'il s'en trouvait quelqu'un !... Suffit, Jupin m'entende, et nous verrons beau jeu, — pourvu toujours que la corde ne rompe — ou que le seau ne s'effondre sous moi ! J'en ai de peur la fièvre sèche. Quel supplice !... Et personne ne vient, — personne, depuis deux jours que je suis là-dedans, ...oui-dà depuis deux jours, et sans compter les nuits, dont la troisième approche, ce qui me fait en tout quarante-huit heures au moins sans rien dans le bissac ; car je n'ai pain ni miche, ni lopin de viande, ni fleur ni feuille d'Erythroxilon, — malcipighiacée, laquelle, dit-on, subitement vous endort l'estomac et apaise la faim. J'en aurais beau besoin : la mienne est enragée. Et pas moyen seulement de crier pour appeler qu'on accoure à mon aide. Il m'en faut bien garder, ou ma mort est certaine. Ce satanique puits n'a poussé là tout seul, que je suppose, et les seaux me témoignent assez qu'on y vient quelquefois puiser de l'eau de quelque hameau voisin. A mes cris accourraient villageois et vilains, gens envers moi portés de trop mauvais vouloir pour

que j'en puisse attendre rien qui vaille. Ciel soit loué plutôt qu'aucun ne soit venu de ces deux jours. Si encore je pouvais en faire tenir un mot à ma petite femme. Mais il n'y faut songer. Et la nuit vient, et la vieille pâlote d'Endymion montre déjà sa nuque à l'horizon. M'est avis qu'elle se plaît, l'infâme, à regarder mon agonie. Mais que dis-je?... Non, non, Phœbé, ma mie, tu fais bien d'apparaître; par Jupiter! ne voile ta mignonne face, « astre au front d'argent », car désormais ta clarté peut seule faire mon salut, comme elle a fait ma perte; mais tire-moi d'ici, et tout est pardonné. Dépêche au moins. Il n'est que temps. Heu!... pauvre moi! Que sert de m'abuser? Tu n'as jà plus l'aspect d'un fromage, le temps a échancré ta « face orbiculaire ». Hélas! je vois trop bien qu'il faut désespérer... »

Désespérer? Je l'arrête céans. Avait grand tort maître renard. Désespérer jamais ne faut, si n'est après la mort. Car, tant que dans le corps est un souffle de vie, le reste se toujours peut rattraper, de même que suffit une étincelle pour feu rallumer assez de quoi réduire en cendres tout cet univers. Souvienne-vous que l'espérance fut qui seule resta au fond d'icelle boîte, récipient de tous maux, qu'Épiméthée reçut de la Pandore, Ève mythologique, qui lui la fit ouvrir pour notre ruine, ainsi que fit l'Ève biblique croquer la pomme à son Adam. Mais celle-là ne damna que païens, au lieu que celle-ci fit damner des chrétiens. Au surplus, marchons là-dessus. Ce n'est pour le moment qui nous occupe. — Donc, même tout perdu, espérance toujours nous doit rester, si vaine que paraisse et impossible en

son effet. Abraham, quoiqu'eût d'âge cent quinze ou vingt années, point ne désespéra d'avoir progéniture, et eut bien Isaac de sa vieille Sara, laquelle aussi comptait son siècle au moins ; puis il encore vécut la cinquante, et, si lors n'était mort, eût vécu, que je cuide, davantage, comme du père Anchise dit Scarron. Item et mieux Gargantua, en *icelle année* « de seicheresse tant grande en tout le pays d'Afrique que passarent *trente-six mois, trois sepmaines, quatre jours treize heures et quelque peu d'advantage,* sans pluie (1) », engendra son fils Pantagruel en son âge de quatre cents quatre vingt quarante et quatre années ! Un tout autre à cet âge aurait de lui douté et de sa Badebec en l'œuvre de mariage. Lui non point, et fit bien. Et Panurge désespéra-t-il quand mécréants de Turcs le faisaient cuire en broche, lardé comme un connil ? Point non plus, et fut sage ; car, s'étant le cuisinier endormi, par ce sans doute que la pièce était très-dure à cuire, Panurge se débrocha et sauva de la manière que lire pouvez très-mirobolifiquement narrée au chap. 14, livre IIe, de Pantagruel. J'y vous incite à cette fin qu'avenant le cas, le pratiquiez. Si ne devez-vous oncques rendre les armes à la peur, ni jeter manche après la cognée. Et quand le médecin vous condamne à mourir, n'en faites rien jusques au bout. Au moins vivrez-vous jusque-là. Voire, j'ai souventes fois vu malade condamné par médecin l'échapper, tenir bon et vivre assez pour enterrer « Tant pis ». — Voilà qui est

(1) Rabelais, *Pantagruel,* liv. I, chap. 2.

« Tant mieux ». C'est comme l'on doit faire. Quant à maître renard, il prenait bien le temps de se désespérer, alors que justement arrivait messire loup, « le gosier altéré », — ne demandant qu'à boire... un bon coup!

Pensez si le renard le saisit aux oreilles, je veux dire s'il saisit l'occasion aux cheveux. Qui mieux l'eût fait s'en vante, et je le tiendrai net pour homme de génie. Maître renard, recouvrant le sien, dès qu'apparut au puits le loup providentiel, sut s'en tirer par sublime artifice, en y logeant cettui messire supercoquelicantieusement! — « Camarade, celui dit-il sans rire,

Je vous veux régaler! Voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis! Le dieu Faune l'a fait!
La vache Io donna le lait!
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets!
J'en ai mangé cette échancrure!
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès!!! »

— Vive Dieu! s'il est possible de débiter comme cela des choses de cette force — et surtout de les imaginer! Mais c'est tout simplement prodigieux, c'est homérique, c'est olympique, c'est le *nec plus ultra* de menterie mythologique. Et quelle fabuleuse érudition! Et quelle malice en la manière de s'en servir! Comme dupe à faire lui tout à coup aiguisait l'esprit en gauloise imaginative! Tout lui dès lors devenait bon à mettre en jeu, les dieux comme le reste, et Jupiter lui-même, s'il fallait, recevait dans sa *farce* un plaisant rôle. Ci ne pouvait renard rencontrer mieux que de le faire friand de lait

d'Io : c'est qu'en effet Jupin aima fort cette vache, laquelle avait été belle femme en son temps, et qui le vous bien mit, — quand il en eût « tâté », — en violent « appétit » non aise à rassasier. Voire, le vieux gourmand y si souvent revint que puis Junon, n'y trouvant plus son compte, se contre lui fâcha.... très-légitimement. Mais ce qu'ensuite advint ne nous regarde point : c'est affaire de mari à femme, et je coupe chemin pour retourner au puits, dont il est temps enfin que maître renard sorte.

Pour messire loup, encore que tout cela fût pardessus les nues, il y, comme d'usage, accorda sa créance, et trouva naturel que renard, maître renard, de fromage amateur superlatif, lui eût de celui-ci laissé plus de moitié ! Et de quel fromage ! non fait au moins par la fermière d'en face ni tombé d'un bec de corbel, mais bel et bien tombé du propre Olympe, tout fraîchement sorti de la ferme des dieux et fait par Faune avec le lait d'Io ! — comme sans doute était écrit dessus la marque de fabrique ; enfin c'était un fromage divin dont renard prétendoit régaler messire loup, qu'il chérissait d'amour si tendre, ainsi que l'a prouvé tantôt avec cheval ! Parut donc simple à l'Ysengrin que le compère, se par amour de lui faisant violence, n'eût touché ce fromage que du bout des lèvres pour en laisser à lui la majeure part, comme aussi comprit-il d'abord qu'il eût eu soin de mettre un seau là tout exprès pour l'aider à descendre au puits, — attention au renard d'autant plus délicate qu'il peut-être ignorait parfaitement que messire y viendrait si bien à point,... à moins que le hasard ne

lui eût dit d'avance ce qu'il ferait plus tard, sans le savoir.

Mais la dupe à cela ne réfléchit plus qu'une puce aux travaux d'Hercule, se jeta vitement dedans le seau, l'entraîna par son poids et roula dans le puits, en « reguindant en haut maître renard », qui, par exemple, ce coup-ci, courut chez lui tout d'une haleine, sans faire à messire loup une once de morale, étant bien trop pressé de s'aller restaurer, car plus n'en pouvait jà de faim et de fatigue après deux jours sans pain et trois nuits sans sommeil, passés dedans ce puits entre vie et trépas. Avait assez de quoi plutôt se mettre au lit, et c'est que fit sans doute (après avoir dîné), — jusqu'au chapitre subséquent.

CHAPITRE VIII.

Comment maître renard, médecin (malgré lui) de sire lion, fit une ordonnance qui guérit messire loup de tous ses maux (1).

Icelui donc, ne sais par quel miracle, s'était tiré du puits où pensait le renard l'avoir logé pour plus d'un, trois, six, neuf, avec eau potable à discrétion, voire

(1) La Fontaine, liv. VIII, fab. 3.

même et fromages lunatiques d'un goût tout à fait « exquis ». Mais n'en ainsi jugea peut-être messire loup, et non apparemment trouvant à tout son gré gîte, provende ni buvande, déménagea sitôt qu'il put, — furieux contre renard et résolu enfin de se venger du traître qui lui sempiternellement tissait toiles assassines.

Cogita l'Ysengrin en tenir l'occasion quand, s'étant par offices ardélioniques acquis, comme il croyait, l'amitié du lion, ouït que cettui sire était très-mécontent de son compère renard, lequel négligeait trop, comme vous en souvient, de comparaître au Louvre du monarque, soit qu'il tînt cour plénière, soit qu'il fût malade. Le sire s'en allait sur l'âge; il devenait quinteux, tousseux, goutteux; il vieillissait et se sentait déjà mollir muscles et nerfs. Non tellement pourtant, quoi qu'en dise la fable, qu'il encore ne pût donner de ci de là quelque bon coup de griffe et de gueule, assez pour imposer respect à ses sujets. Mais dans le fond éprouvait bon besoin d'analepsie et médicination qui ranimât ses forces en voie d'épuisement. Ce pourquoi sire lion avait mandé tous médecins, docteurs, pharmacoles, empiriques, droguistes du royaume. Il lui en vint de toutes parts, ainsi que « de tous arts », donneurs de recettes et guérisseurs de gens curieux de l'autre monde; mais cependant renard ne parut non plus que devant.

Messire loup ravi en aussitôt profite afin de se venger, estimant le moment propice et qu'il serait aisé de le tout à fait perdre auprès du roi; se hâte de « dauber son camarade absent », fait noter au monarque cette absence, la tourne aux yeux du sire à négligence, s'in-

digne hautement de son inconvenance, enfin insiste tant sur son impertinence que le prince furieux ordonne que l'on aille, toute affaire cessante « enfumer le renard en sa demeure », et qu'on le fasse, bon gré mal gré, paraître devant lui.

Maître renard, pendant ce temps, chez lui (dans son château de Maupertuis) « clos et coi », s'occupait à plumer quelque vieille poule, lorsque reçut l'ordre du roi. « Hum ! fit-il, peu me chaut de l'audience, et je la de bon cœur refuserais, si ces prévôts ne me faisaient l'effet d'être là tout exprès pour m'emmener de force. Les bourreaux ! ils m'ont presque asphyxié dans mon terrier pour me contraindre d'en sortir. Qui sait où ils s'arrêteraient si je voulais faire mine de désobéir ? Je connais mon lion. Il est capable de leur avoir enjoint de m'amener mort ou vif. Allons-y donc sans rechigner, de peur de choir au pis. Peut-être sire lion ne me veut-il de mal autant que j'en augure et qu'il pourrait m'en advenir. Mais, au fait, pourquoi Sa Majesté témoigne-t-elle si pressant désir de contempler mon personnage ? Doit y avoir céans quelque anguille sous roche, et je flaire déjà quelque intrigue de cour. Si n'est que çà, j'en viendrai bien à bout, pour peu que j'en soupçonne et l'objet et l'auteur, ou seulement l'un d'eux, car j'aurai vitement deviné l'autre... Ventre Saint-Quenet ! Qu'aperçois je là-bas ? N'est-ce pas messire loup en sa propre personne, ou si c'est son image ?... Non, par ma foi, c'est lui, et je le reconnais. Qui l'a pu retirer de son puits à fromage ? Je n'en suis qu'à moitié charmé, attendu qu'après ce tour-là le messire sûre-

ment me garde males dents, si cheval et jument lui en laissèrent aucunes. C'est égal, je m'en très-sagement méfierai toujours ; car, combien qu'il soit sot, ça ne l'empêche pas d'être plus fort que moi physiquement, et je ne me voudrais *gueuleter* avec lui. Je ne suis mie partisan de duel... avec plus fort que moi ! Mais que vois-je ? Le compère ne m'a l'air de vouloir non plus m'attaquer. Rien moins. Semble au contraire qu'il me sourit gracieusement. Oh ! oh ! cela est pire que tout, et c'est présentement qu'il nous faudra veiller. Le traître dans ce lieu m'a ourdi quelque trame où mon trépas ne pourra, selon lui, faillir. Bien obligé, messire. Il faudra pourtant voir à connaître que c'est... — Or çà, or çà, maître renard, sommes-nous une bête pour n'avoir jà compris tout ce gros complot-ci ? C'est diaphane comme l'air. Sire lion est malade — sérieusement — et je m'en doute bien aux odeurs pharmacopoliques qu'on respire partout en cette cour. On dirait celle d'un hôpital. Depuis que m'y voici (à la cour, on s'y pourrait tromper), m'ont passé sous le nez plus de six cents objets odieux à Pourceaugnac ! Ergo, dis-je, le sire est malade ; il a la maladie des ans, dessus laquelle tous médecins ont jusques ici vu blanchir leur sapience. Ce que voyant, messire loup, l'assassin, pressé de m'envoyer joindre mes pères, aura imaginé de me jouer le tour de la femme du *vilain mire,* disant au sire apparemment que mire suis plus que pas un en fable, qu'il ne tient qu'à moi seul de le guérir, et que si point ne fais, c'est faute de vouloir ; mais qu'un gibet, la roue ou l'estrapade auraient de moi raison. Et voilà sans doute pourquoi m'a fait Sa Ma-

jesté quérir en telle hâte. Ah! brigand d'Ysengrin! Par saint Jean! comme dit monseigneur Pantagruel, je te ferai escorcher le regnard, car je t'escorcherai tout vif comme Marsyas de Phrygie, qui osa lutter de la flûte avec Apollon même, et aussi comme Akiba de Palestine. Maintenant, à l'œuvre. Voici tout justement sire lion. Prévenons sa colère et tâchons de gagner d'abord ses bonnes grâces, que nous a, je le vois bien, ravies messire loup. » Et parla ainsi maître renard au roi :

« *Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère*
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage ;
Mais j'étais en pèlerinage
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé!
Même, j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants, leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur ;
Le long âge en vous l'a détruite.

Attention, messire Ysengrin! Écoutez, écoutez. Voici, je crois, qui vous touche... de près! Continua renard, parlant au roi :

D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau,
Toute chaude et toute fumante.

Aïe, aïe, pauvre loup! Quelle mort horrible te serre aux côtes, — pour en faire tantôt côtelettes! Et toujours continuait renard :

Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.

Aïe, aïe, aïe, pauvre Ysengrin! « Be, be, be, bous... babillebobous ! » *In manus* ou plutôt *in ungues*. Le misérable ! C'en est fait. Voilà que l'on apprête la drageoire ! Et renard, satané docteur, ajouta, concluant gaiement :

Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.

Ainsi plut en effet à sire lion ; et le monarque, sans même au loup donner loisir de protester, en fit comme j'ai dit en son livre royal. Ajoutez seulement que la peau du messire étant un peu petite pour que Sa Majesté s'en pût « envelopper, » on écorcha encore sans doute sa femelle et quelque autre des leurs pour compléter la robe. Quant à la chair du supplicié, le monarque en soupa. — Ce n'était pas un roi gourmet.

CHAPITRE IX.

Comment maître renard sut à vue du pays courtisan se courtisanifier.

Fut celui-là un vrai coup génie, qui le, tout à la fois, vengea de messire loup, sauva d'ire du lion, et mit si très-avant dans sa faveur. Lui de la sorte tout succédait

à miracle. Son habileté tournait tout à gloire et profit, alors surtout que paraissait être en tel pas de n'en sortir jamais qu'à honte et perdition. Jonglait avec le danger, lui faisait la figue, lui glissait des doigts avec une souplesse de Protée, que voirement était. Ce que j'admire en lui de façon singulière, c'est que tirait parti des circonstances mêmes qui semblaient le plus faites pour sa ruine; le matin, en péril d'être enfumé chez soi comme hareng sauret d'Aalborg, ou d'aller reposer dans le sein... du lion; le soir, reguindé au plus haut de la roue de fortune, docteur du roi, ami, amant peut-être de la reine (comme son aïeul le fut bien d'Orgueilleuse au *Roman du Renard*), — grand du royaume.

Enfin voilà maître renard en cour. Au moins n'y alla-t-il, en conviendrez, que d'un seul pied sur quatre, seulement contraint et forcé, pour éviter fumigation, qu'il plus que tout au monde appréhendait, comme font aujourd'hui ses descendants. Cependant le traite un chacun de courtisan par excellence, d'art et d'instinct, absolument; si que l'a Taine incarné dans cettui personnage. Mais, quoi que j'aie pour lui de considération, je mie ne me chausse de son opinion, laquelle est trop injuste et voire même injurieuse envers renard. Non, tant fut icelui courtisan de nature qu'à M. Taine plût de dire. Le fut à peine assez pour échapper à la griffe du sire; et, loin qu'il s'empressât à lui faire sa cour, s'en abstenait, comme vous n'ignorez, tant que pouvait, ainsi que de l'aller visiter en son antre, soit que le roi feignît d'être malade, soit que le fût réellement; même n'y eût été non plus cette fois-ci, mais il courait

danger et s'y dut résigner. Adonc fut à la cour par unique affaire de prudence, et s'y prudemment sut de même bien conduire, comme si de naissance y eût vécu, et n'eût oncques connu d'autre pays.

Savait parfaitement quel il est, — perfide en diable, tout parsemé d'embûches plus difficiles à éviter, que de danser gavotte sur un panier plein d'œufs sans en casser aucun, tant innombrables sont icelles embûches qu'on y vous tend à chaque pas, devant, derrière, à droite, à gauche, dessus, dessous, de loin, de près, de partout et partout, sans cesse et sans répit. — O quel pays ! ô quels habitants ! ô quelles mœurs !

« C'est, disait notre vieil Alain Chartier, un couvent de gens qui, soubs feintise de bien commun, se rassemblent pour s'entre-tromper. » Tel aussi l'ont à nous dépeint Fénelon, Saint-Simon, La Bruyère, et non moins le Bonhomme, qui l'avait en profond mépris, lui et le peuple qui le hantait ; peuple, dit-il (entre autres aménités déjà citées), qui « ne peut faire sa cour sans se détruire, » chez qui « le mal se rend au quadruple du bien, » où « l'on ne se pardonne rien, » enfin peuple — « prêt à tout ! »

Là singulièrement est besoin de se remémorer que le Fabricateur ne nous fit qu'une bouche, avec deux yeux et deux oreilles, pour nous très-évidemment signifier, comme l'a proclamé un sage, d'y peu parler, écouter beaucoup et regarder d'autant, veiller aux faits, aux gestes, aux airs du visage, que notent avec soin les ennemis, occupés à œuvrer constamment trappes et chutes, surtout à ceux que talent ou fortune éleva,

selon le vulgaire, ou abaissa, selon Paul-Louis, jusques à l'amitié du roi. Voilà pour y dormir fort mauvais matelas! Il ne serait couchette même à l'écolier, qui ronfle bien pourtant sur la margelle d'un puits. Se reposer sur la faveur des rois! Autant le vouloir faire sur une nue d'orage, sur un volcan, sur une avalanche, sur tout ce qui fond, glisse, éclate brusquement au moment que l'on s'y attend le moins. *Paucos beavit aula, plures perdidit*, témoin le loup, le singe, l'ours et... le berger Alibée!

Renard sur tout cela n'était à convertir ni même à avertir. Encore que rarement y mît les pieds, en savait de longtemps tous les détours, et, quoique courtisan par nécessité seule, non par goût (j'y tiens, morbleu, pour son honneur), il y fut aussitôt plus habile que tous, les laissant derrière lui d'une bonne longueur. Du premier coup exerça le métier en perfection, en connut le fin et le fond, y mena sa nacelle à travers tous écueils en toute sûreté, y nagea parmi comme un morse en pleine eau. En simple mot, se courtisanifia si renardiquement, qu'art y parut nature, qu'on l'eût dit né pour être courtisan et que même jamais n'eût été autrement. Entra dedans le rôle ainsi qu'en un habit taillé sur sa mesure; y fut d'abord à l'aise, s'y mut en toute liberté, et déploya superfine souplesse d'évolution tant en paroles comme en actions; sut parler au monarque, sut aussi se taire, et l'un et l'autre à point et propos; devant que d'opiner, attendit que le sire requît son avis, et, même étant requis, si l'avis était fait pour lui déplaire, trouvait prétexte à ne le donner point, ou bien le donnait tel qu'interprétable était ensemble à chèvre

et chou ; car en renard surtout servait la langue à cacher la pensée, comme en cet homme, *naturæ dedecus*, dont j'aurais honte à écrire le nom! — Maître renard, en quelque occurrence, jugeait-il n'être point prudent de voir, d'ouïr et de sentir, vois-le là devenu aveugle, sourd, muet, goudronné de cape en semelle ; plus n'a ni œil, ni oreille, ni nez, ni vue, ni ouïe, ni odorat. — Çà, lui requit sire lion dans son antre, « que sens-tu ? dis-le-moi, parle sans déguiser. — Ce que je sens? — Oui, que sens-tu dans cet antre, quelle odeur? Dis-le-moi franchement. — Sire, pardonnez-moi, mais il me semble que... je ne sens rien du tout ; c'est sans doute mon rhume qui m'enlève tout odorat. Vous savez, sire, ce rhume que j'attrapai au puits fameux où je passai trois nuits *sub Jove frigido*, et dont Votre Majesté s'est si fort divertie le jour que j'eus l'honneur de l'en entretenir... Oui, sire, toujours le même rhume ; cet enchifrènement me désespère; car depuis que je l'ai, non-seulement je ne sens plus rien, mais je ne plus goûte rien,... pas même les poulets. Si ça dure, j'en mourrai de chagrin. Certainement, sire, j'en mourrai de chagrin. C'est trop triste... » Et patati, et patata, brief, s'en tira, dit la fable. Cette nouvelle ! — Je la savais d'avance.

Pour l'art de flatterie, on sait combien y excellait ; c'était sa partie forte de prédilection ; mais avec sire lion, combien le maître en ménageait l'emploi ! Ne la prodiguait lui à tort et de travers, comme chose toujours agréable aux rois : erreur par nous ailleurs jà démontrée. En usait sagement maître renard, modérément, avec précaution, selon le temps surtout et selon

l'occasion, qu'il saisissait au vol, avec flair mirifique et jugement superlatif. Par ainsi, en l'animale peste, quand sire lion feignit se vouloir dévouer, renard n'en fut assurément la dupe; mais en fit politiquement semblant, se mettant en frais d'éloquence pour le monarque détourner d'un dévouement dont le sire n'était capable et dont au fond se bien moquait. Avez ouï ce qu'il lui dit, car c'est lui qui traita le sire de trop bon roi, trop scrupuleux et trop délicat; que « manger moutons, canaille, sotte espèce », n'était péché; qu'il leur faisait beaucoup d'honneur, etc., etc., toutes choses par lesquelles était sûr, le finard, de charmer sire lion. Par là aussi se lui-même blanchit et mit bien à couvert, car qui pourrait reprocher aile ou plume au maître apologiste du monarque? Ce nonobstant, comme œuvrait tout métier avec esprit, l'on sent en son discours, tout flatteur, un ne sais quoi de malicieux, qui ferait quasi croire qu'il se raille du sire; qu'il y a peut-être bien au fond de l'encensoir quelques petits gouttes d'ironie. On les y sent au moins, et l'interprète-t-on si désormais à satire — la plus violente même que l'on puisse faire — contre le roi lion et ses pareils !

D'ailleurs, je lui plus voudrais faire honte que gloire de son talent en ce métier, auquel voit-on souventes fois habiles des sots plats de cœur et vils d'âme. Maître renard était d'autre étoffe que ces bedeaux, donneurs d'eau bénite... de cour. Avait en lui de quoi faire excellent ministre. Si fut-il un temps vizir (la date en est perdue) de sultan Léopard, Grand Turc en Utopie. Mais ne sut icelui l'écouter ainsi que l'avait su choisir,

et se fit dépouiller par sire lion. En vain l'avait renard voulu mettre en garde, Sa Hautesse n'entendit rien. — Elle avait trop à faire en son sérail, et à se reposer après... de ses travaux ! Cependant chaque jour emportait son morceau, tant qu'à la fin se trouva sur la paille. Quant à maître renard, dégoûté du métier, il laissa sans regret son portefeuille à la Porte Animale, et reprit de bon cœur son cher métier de renard renardant par tous sentiers. A la bonne heure ! Nous verrons donc encore quelques bons tours.

CHAPITRE X.

Où maître renard se rattrape avec rage du temps qu'il a perdu en cour (1).

Hors n'en fut que, respirant air libre en délices, il aussitôt se mit en chasse de volaille, laquelle aussi, dès qu'en reçut l'annonce, commença d'en avoir... la chair de poule, ou de poulet, ou de chapon, que Jupin fit sans doute pour la plus grande joie du renard — et pour la nôtre.

En son voisinage était alors surtout certain fermier dont le galant ardait d'inspecter avec soin le poulailler, qu'il

(1) La Fontaine, liv. XI, fab. 3.

soupçonnait abondamment fourni de volatiles à lui très-agréables à regarder de près et voire même toucher. Mais diable en soit ! Le maître du logis l'en empêchait comme si lui, renard, avait le mauvais œil ou bien la gale aux pattes. Ce n'était au moins pour la leur donner, non plus que le Romain la jaunisse aux Lombardes. Cependant le croqueur avait beau « guetter à toute heure », point n'avait, quoi qu'il fît, encore pu y « donner atteinte », de quoi maugréait bien, très-furieux autant que surpris qu'on pût si mettre obstacle à l'accomplissement de ses désirs, — de ses désirs à lui, qui les toujours avait jusque-là comblés aussitôt que formés.

> « *Hé quoi! dit-il, cette canaille*
> *Se moque impunément de moi!*
> *Je vais, je viens, je me travaille,*
> *J'imagine cent tours; le rustre en paix chez soi*
> *Vous fait argent de tout, convertit en monnoie*
> *Ses chapons, sa poulaille...; il en a même au croc!*

Ceci passait les bornes de raison, et ce fermier vraiment n'avait pas de conscience. *Même au croc!* O l'effronté manant ! — Mais, ajouta renard :

> *... je jure les puissances*
> *De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé!* »

— Voire, et même chanté en vers épiques, de haut style héroïque, tels et si beaux qu'Homère les eût signés et que moi je les veux citer, à la gloire du renard et de son divin chantre, le Bonhomme :

> *Roulant en son cœur ces vengeances,*
> *Il choisit une nuit libérale en pavots.*

Chacun était plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtre la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil
Apollon irrité contre le fier Atride,
Joncha son camp de morts; on vit presque détruit
L'ost des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit!
Tel encore, autour de sa tente,
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, — laisse étendu le reste!

Corpe de la galline! N'était que j'explique ceci par la grande colère où l'avait mis cet insolent fermier, le forçant à si longue attente, je l'en blâmerais; car il a quasi presque ainsi, — comme un héros antique, — terni l'éclat de sa victoire par excès de massacre et tuerie. C'est trop de sang versé... pour rire. Eût dû se contenter d'en tirer à sa soif, d'en prendre jusqu'aux gardes, et épargner le reste. Et ne vienne alléguer qu'il fut à ce poussé par ivresse de sang, plus violente, dit-on, que du jus de la treille; car ivre témoigna ne l'être aucunement, vu que

s'avisa bien, quand il fallut partir, de filer le grand pas, en emportant chez soi bonne provende, et ne point attendit que chien, maître et valets se réveillassent pour demander à lui beau compte des dégâts. — Ce qui n'est croyable, c'est que le chien n'entendit aucun bruit. — Mais peut-être renard lui avait-il baillé quelque pâtée soporifique, pareille à celle que la sibylle de Cumes fit avaler au gardien des enfers, lorsqu'elle y conduisit Énée. C'est ce qu'il faudra voir, et nous y reviendrons sans faute, comme importe, au livre de cettui fabuleux chien.

CHAPITRE XI.

Comment maître renard se fit choir beaux dindons en gueule (1).

Cettui nocturne exploit du terrible renard, que Renommée de ses cent bouches aussitôt s'empressa de crier en tous lieux, avait semé l'effroi chez la gent volatile, qui... en devint de toutes les couleurs, et se promit d'être plus que jamais en méfiance contre cet ennemi de leur nation, et désormais ne dormir que d'un œil en perchant au plus haut qu'il se pourrait. Ce firent les dindons de la fable 18, livre XII, lesquels, s'étant juchés

(1) La Fontaine, liv. XII, fab. 18

sur la cime d'un arbre, se croyaient bien à l'abri de ses coups, quand renard s'approcha, très-évidemment désireux de faire avec iceux intime connaissance. D'abord renard témoigna ce désir et le plaisir qu'aurait à leur.... serrer les pattes; mais ne daignèrent lui répondre un mot. — « Heu! fit l'écornifleur, non sans quelque dépit, ces volatiles sont certes aussi mal appris que leurs gardeuses, ...dont Lutéciens pourtant font leurs amours! Je leur parle en douceur, et les voilà muets plus que sardines à l'huile. Aucun ne m'a donné la bienvenue, et si j'éternuais, ne s'en trouverait un qui me saluerait d'un Jupin vous bénisse!... Or il leur en cuira sans broche ni marmite. Ce nonobstant, à ne me point celer, est ici l'embarras plus grand qu'avec corbel; car ne s'agit de cajoler céans béjaunes sur leur voix, pour leur desserrer bec et faire choir un fromage. Non, c'est eux-mêmes que faut faire dévaler. Par flatterie et doux propos? Rien. Ces gens muets doivent encore être sourds, et les pires sourds de tous, — qui ne veulent entendre. Mais,

... Quoi! ces gens se moqueront de moi?
Eux seuls seront exempts de la commune loi?
Non, par tous les dieux! non...

... Dussé-je passer là toute la nuit! Pour celle-ci, ma dindonnière gent ne la passera bonne. Que puis-je cependant imaginer pour l'atteindre? J'ai beau tourner autour, « la citadelle » est haute et je ne puis monter sur ce « rempart », puisque enfin sire Jupin n'a jugé me devoir donner encore des ailes; dont j'eus toujours regret,

car ainsi mon métier se fût fait aisément, et icelle entreprise n'eût été que jeu, tandis que me voici depuis plus de deux heures à me creuser la tête — et l'estomac — pour attraper cette sotte volaille... Allons, bien! pour renfort d'embarras, ne manquait plus céans que madame Phœbé qui vînt mettre sur moi sa lanterne blafarde, afin que ces gens-là, éclairés par son jour sur tous mes mouvements, se tiennent constamment « en sentinelle ». Décidément cette vieille momie a juré de m'exaspérer. Et dire qu'il y a poëtes qui lui font ballades et sonnets! C'est moi, si la tenais, qui la ferais danser avec et sans musique. Pense-t-elle que j'aie digéré le fromage du puits?... Par ma queue! Halte-là! je ne suis qu'un vrai sot de me fâcher ainsi contre cette déesse. Voilà que c'est que ne réfléchir point. Et moi qui maudissais tout à l'heure sa venue! Moi qui la regardais comme obstacle invincible à mes projets, et recrue de salut pour la gent dindonnière! Mais au contraire! En sera comme au puits, où sembla me vouloir ruiner, puis me sauva finalement. Ci par elle m'en vais gagner ce que croyais par elle perdre. O dive blanche comme lait, ne croqué-je jamais poulaille si je, pour le succès de l'entreprise, ne t'en consacre... tous les abatis! Maintenant, mes dindons, entre nous. Ah! ah! vous croyiez m'échapper à la faveur du flambeau de Phœbé. Grâce à lui justement me tomberez en gueule comme alouettes en celle du serpent, — par fascination. »

Et « accomplit son dire » pleinement, avec « son sac de ruses scélérates », ne laissant nul répit à ces pauvres dindons, qu'il occupait sans cesse à surveiller

ses tours ; tantôt « feignant vouloir gravir » guindé dessus ses pattes contre l'arbre ; tantôt « contrefaisant le mort » afin qu'on y vînt voir ; puis, ce qui surtout était terrifique, contrefaisait... le ressuscité, afin que l'on le prît pour le diable en personne ! Arlequin, dit la fable, en était surpassé. Maître renard, au clair de la Diane « élevait sa queue » droite, comme pour asperger les malheureux dindons ; « il la faisait briller », les en épouvantait, les en « éblouissait » si bien que les poulets, à force d'y tenir la vue « toujours tendue », en perdirent la tête, puis le pied, et tombèrent plus de moitié, que renard emporta tout encore endormis dans « son garde-manger » — où furent bien *surpris*, quand ils se réveillèrent !

CHAPITRE XII.

Où dame Fortune délaisse brusquement maître renard, lequel se fait berner par commère cigogne (1).

Tandis qu'il se félicitait et enorgueillissait chaque jour plus en plus du succès de ses malins tours, maître renard pourtant, sans s'en douter, et lorsqu'il s'y attendait moins, touchait au bout de ses victoires.

(1) La Fontaine, liv. I, fab. 18.

Fortune, lasse enfin de suivre son génie, de même que celui du grand Napoléon, lui devint tout à coup contraire, et depuis n'entreprit exploit l'écornifleur qu'elle ne tournât pour lui en défaite honteuse. Voilà comme en agit la capricieuse! Je n'en, au reste, opine que par ouï-dire, car n'eut pour moi jamais aucun caprice, — même d'un jour! Je ne connais encore le charme que l'on trouve à goûter ses dives faveurs, oncques ne la déesse m'ayant d'icelles accordé la plus petite. Mais de courir après, je m'en dispenserai, par ce d'abord que je n'ai hérité ni des pieds légers d'Achille, ni de ceux d'Antiloque, ni de ceux d'Orsiloque, ni de ceux de Nisus, ni de ceux de Carpalim, lequel marchait sur les épis de blé et sur l'herbe des prés sans les faire fléchir sous lui; ni des bottes de l'ogre, que jadis chaussa Petit Poucet et qui faisaient trente lieues d'un seul pas; ni de la flèche d'Abaris, sur laquelle cettui scythique, prêtre d'Apollon, la terre parcourut entière entre son déjeuner et son dîner; ni de l'hippogriffe d'Astolfe, lequel gagnait vents à la course et allait plus vite à la lune que moi du quai Voltaire à celui des Lunettes; ni du cheval Pégase, lequel vous mettait d'un bond tout au sommet de l'Hélicon, pour si peu qu'eussiez bu d'eau d'Hippocrène; ni du cheval de Pacolet, fait de bois enchanté, qui vous portait un homme au bout du monde en moins d'un alphabet. Je m'accommoderais bien aussi du magique Bayard, le coursier de Renaud de Montauban, lequel, non content d'être rapide comme l'éclair, flairait encore de tant de lieues et plus la donzelle Angélique, adorée de son maître, et lui courait après pour la faire attraper.

De même pourrait-il flairer dame fortune et m'y mener tout droit. Mais, par dommage irréparable, tout cela n'est plus. — Autre temps, autres chevaux! Ceux d'aujourd'hui, quoi qu'on fasse, ne sont que rossinants à côté de ceux-là. Ils ne sauraient atteindre la déesse, d'autant que, si peinte toutefois nous fut en ressemblance, elle s'en va toujours sur un vélocipède... ailé! Voilà un vrai vélocipède, au lieu que nous, en ce genre, n'avons rien fait qui vaille; ce sont machines disgracieuses, à s'éreinter tous les membres du corps en mouvement perpétuel de rotation, et faire figure d'aragne filant toile! Serviteur! Ensuite, le Bonhomme ne conseille de poursuivre cette... coureuse, parce, dit-il, qu'alors « elle vous cherchera — son sexe en use ainsi. » Parfait cela; s'il n'est, pour la voir accourir, que de dormir et reposer à l'aise, me voilà nabab du coup. J'y compte et sans faillir.

Mais à propos truelles et de poule en ânesse, nous donc allons voir désormais le renard renardé, le dupeur dupé, le berneur berné, le railleur raillé, le rieur moqué, sifflé, hué, choir à son tour sous la roue de fortune pour en être foulé jusqu'au trépas. Ah ! c'est qu'en pays de fable n'étaient point seulement de sots corbeaux, étaient aussi fières cigognes ; n'étaient point seulement dindons benêts, étaient aussi vieux coqs matois ; n'étaient point seulement boucs et loups imbéciles, étaient aussi madrés confrères, chasseurs aussi et chiens agiles, auxquels n'était aisé d'échapper toujours.

Commère cigogne, la première, fut qui lui sut bien rendre pois pour fèves afin de se venger du facétieux

repas que renard lui fit faire, ce jour que le farceur s'étant mis « en frais (de politesse, et non autres), » la retint à dîner « chez lui ». Je pense que c'était pendant une visite qu'icelle lui faisait... en son terrier! — « Commère, lui-dit-il sans doute, vous ce soir dînez avec moi... Oh! pas de refus, votre couvert est mis. C'est d'ailleurs sans façon, à la bonne franquette et fortune du pot. Nous mangerons la soupe ensemble. » Fait est que le galant pour tout potage, entrées, mets, entremets, rôts, salades, légumes, plats sucrés et dessert, n'avait qu'un brouet clair — *sorbitionem liquidam!* Ne servit donc renard, comme Lestrange (1) conte, plusieurs espèces de bouillons, tant que la table en fut couverte! C'est proprement un conte... étrange. Tenons-nous au brouet liquide,... c'est plus clair! Non content de l'avoir fait tel, le coquin le servit encore « sur une assiette » — non pas assiette creuse et propre à manger soupe, mais assiette aussi plate qu'un sein de vierge de six ans. Et disait le nargueur à sa convive : — « Eh bien! commère, eh bien! vous ne mangez point; vous n'y touchez, me semble, que du bout du bec; ça m'afflige que vous si peu fassiez honneur à mon dîner. Mangez donc, et n'ayez crainte aucune pour votre estomac; ceci ne vous saurait donner l'indigestion. » Entre temps, notre amphitryon avait *lapé* le tout en quatre coups de langue, tandis que la commère n'en put « attraper » goutte ni gorgée. Si s'en alla, ayant dîné... moralement, comme l'on s'asseyait aux soirées tristes des gais bohèmes de

(1) Esope traduit par le sieur Lestrange.

Murger. — Mais, faisait-elle, en ses barbes de bec, compère renard ne s'en vantera mie, et je le lui promets, ou je ne suis cigogne. *Mihi vindictam !* »

A cette fin, quelques jours après, la cigogne pria maître renard.

> « *Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis*
> *Je ne fais point cérémonie !*

— La bonne âme ! Il eût trop regretté de leur faire de la peine. Puis vraiment, à ce prix, il en coûte si peu d'obliger un ami. C'est ce que lui jamais ne refusa de faire, et l'on oncques pourra lui reprocher d'avoir dédaigné le dîner d'un ami ! Quant au sieur Lestrange, qui prétend que renard s'excusa beaucoup sur l'embarras et la dépense que cela causerait à la cigogne, et qu'il fallut qu'icelle le pressât (entre ses pattes ?) pour le résoudre d'accepter, rien n'en dirai, sinon que cet auteur ne connaissait sans doute le gourmand. A l'heure dite, en renard bien appris, — craignant d'être en retard, — il n'alla pas, il « courut » chez la cigogne ; « loua très-fort sa politesse », d'autant plus finement, qu'à la rigueur la commère ne faisait que s'acquitter. C'était dîner de... digestion. Il trouva « le dîner cuit à point. » Vertu Savarin ! Avait-il jà, pour s'en assurer, fait sa tournée à la cuisine ? Non, mais ce dit par conviction de gueule, en anticipation, comme cettui marquis de Poquelin, lequel au théâtre criait : « Voilà qui est beau ! » — devant que les chandelles fussent allumées ! Pour l'appétit, renard n'en manquait point. Jamais, jamais, au grand jamais. Ressemblait à frère Jean des Entommeures (je volon-

tiers le cite fréquemment pour que cettui moine moinillant de moinerie me seul duit entre tous porteurs de froc), lequel avait, dit maître Nasier, « l'estomach pavé, creux comme la botte de saint Benoist, ouvert comme la gibecière d'un advocat. » De même avait toujours renard douzaine de boyaux vides pour festoyer ses bons amis ; et quand avait dîné, il n'en soupait pas moins. Enfin, était de ceux dont Osée dit au chapitre IV[e] de son livre : « Ils mangeront et ne seront mie rassasiés. »

Mais ne fera céans ni d'un ni d'autre, non plus que l'écuyer Sancho à son premier repas dans l'île continentale de Barataria; non plus que ne fit d'oie le drapier ni d'anguille le pelletier chez maître Pathelin (1). Le gourmand cependant « se réjouissait à l'odeur de la viande », qui était un hachis dont le fumet exquis lui délicieusement chatouillait la narine et grattait l'avaloir; il s'aiguisait déjà les mandibules, se repassait la langue sur les lèvres, pourléchait ses babines, caressait son ventre, y promenait sa patte et fermait l'œil béatement à l'idée du repas succulent, que préparait à lui sa commère cigogne. Bien, bien, dit icelle à part soi, compte sans ton hôtesse, mon compère, et mécompté seras comme le fus jour l'autre, moi béjaune, pour avoir compté sans mon hôte; mais je te m'en vais faire digérer le brouet. — « Çà, approchez, vous voilà servi chaud. A table, mon ami, et n'y vous épargnez, vous me ferez plaisir. »

(1) *Le Nouveau Pathelin.* (XV[e] siècle.)

A cettui doux appel, renard de s'attabler, plus que prêt à bien faire, quand aperçut (horreur !) un bocal « à long col et d'étroite embouchure », à peine suffisant au passage d'un bec, mais comme bouche close à son museau. Pour renfort de supplice, était cettui vase héronique, au rapport de presque tous apologuistes, bouteille en verre, ayant au moins la taille d'une dame-jeanne, afin que le renard ne la pût mettre en pièces pour en gober le contenu. Bernique ! Le nouveau Tantale n'en eut que la vue ; en vain léchait les parois du bocal où miroitait devant ses yeux brillants de convoitise quantité de viande « mise en menus morceaux et qu'il croyait friande »; il n'en put atteindre un lopin, tandis que la cigogne en prenait à plein bec. Et disait la commère à son convive, le raillant : — « Eh bien, compère, eh bien, vous ne mangez point ; vous n'y touchez, me semble, que du bout des lèvres ; ça m'afflige que vous si peu fassiez honneur à mon dîner. Mangez donc, et n'ayez crainte aucune à l'estomac ; ceci ne vous saurait donner l'indigestion... » Si le befleur, bien beflé par justes représailles , s'en retourna, dit la fable, chez soi :

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue et portant bas l'oreille.

CHAPITRE XIII.

Où maître renard se fait jouer par un vieux coq, est blessé par un chasseur, est assailli des mouches, perd sa queue, et finalement la vie.

Combien sagement l'on dit qu'un malheur ne vient jamais seul! L'un suit l'autre comme vague en tempête suit la vague, poussant, pressant, courant, submergeant le naufragé, sans donner à lui temps de prendre haleine. Tel, à partir de cettui jour, s'en alla renard ballotté de défaite en défaite, degringolant de chute en chute, sans se jamais pouvoir relever. Et ce n'est faute au moins d'avoir fait ses efforts; car ne cessa jusques au bout de mettre en œuvre son génie. Mais, soit que la pipée au flacon de la cigogne l'eût troublé, soit qu'en effet son génie eût baissé, plus oncques n'en put réussir une, et désormais se sottement fit prendre de ceux qu'il estimait être les plus faciles à duper.

De ce nombre sans doute était, à son gré, maître Chanteclair (1), le coq, sur lequel prétendait se bien dédommager au départir de chez la mère cicogne; mais icelui l'entendit autrement, se souciant peu d'aller « en son garde-manger » rejoindre ses cousins les pou-

(1) La Fontaine, liv. II, fab. 15. — Chanteclair, nom du coq dans le *Roman du Renard*.

lets d'Inde. Comme eux, était lui perché dessus un arbre lorsque renard s'en vint pour l'affiner. Mais il faisait grand jour, et ne lui eût servi de... faire briller sa queue! Chanteclair, bien planté sur ses ergots, le laissa s'approcher sans s'émouvoir, décidé, quoi qu'il dît ou qu'il fît, à ne lâcher ni pied, ni crête, ni cuisse, ni aile, ni pilon. — « Qu'il les vienne prendre! » dit-il, comme Léonidas à Thermopyles au roi Xerxès qui demandait ses armes. Maître coq n'ignorait que renard ne pouvait. — « Hélas! fit l'écornifleur, pourquoi créa-t-on ces arbres, si ce n'est pour me faire damner? Si Jupin m'eût admis à ses conseils, je l'en aurais certes dissuadé, ou bien eût supprimé les ailes à la volaille, pour qu'elle n'allât toujours là-dessus se percher; ou bien encore il m'en aurait donné, pour que je pusse aussi voler. De la sorte aurais fait parfait voleur, *exemplum ut* Mercure, mon patron, qui porte, à ce qu'on dit, des ailes au talon. Mais enfin, à défaut, nous y remédierons par quelque autre moyen... »

Imagina lors renard d'annoncer à ce coq que la paix était faite entre toutes bêtes — belles et laides, selon Corrozet. « Frère, dit-il, adoucissant sa voix :

Nous ne sommes plus en querelle,
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends que je t'embrasse ;
Ne me retarde point, de grâce ;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir,

Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle. »

Et le fripon d'ouvrir les pattes, prêt à donner au coq le baiser... Lamourette! mais Chanteclair s'empressa de ne descendre point. C'était, dit la fable, un vieux coq ; partant il était dur, et renard ne le put nullement... attendrir! Le porte-crête se moqua de lui, répondant à chou par chaudron ; qu'il était enchanté de sa nouvelle; qu'il n'en pouvait recevoir une plus douce; qu'il était doublement joyeux de la tenir de lui ; qu'il voyait justement accourir deux lévriers, pour même objet sans doute envoyés; qu'ils seraient tout à l'heure près d'eux; qu'il allait descendre et qu'ils pourraient ainsi « s'entre-baiser tous ». — Hein? deux lévriers? s'entre-baiser? Serviteur...

« *Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire,*
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois... »

Il était joli, le succès de l'affaire! Quelle vraisemblance que ce vieux coq prêtât créance à sa nouvelle? Fallait-il être bien « matois » pour deviner, au premier mot, qu'icelle paix n'était rien qu'une fable inventée par renard pour le gober? Et quand même eût été véridique, fallait-il être bien « adroit » pour ne s'y point fier? Quelle sécurité en une paix conclue « avec des ennemis sans foi ? » C'eût été paix fourrée comme celle des brebis avec les loups (1). L'histoire en était trop con-

(1) La Fontaine, liv. III, fab. 13.

nue pour que cettui vieux coq pût l'ignorer. L'artifice de renard était donc grossier. C'était malice noire cousue de fil blanc, qui ne pouvait tromper personne. Enfin quelle fiance devait avoir le coq à ses démonstrations d'une tendresse dont jusque-là renard n'avait, qu'il sût, donné signe aucun, et qui lui tout à coup avait poussé au cœur, comme un gros champignon dans une nuit? Chanteclair en rit; c'est tout ce que valait le stratagème, duquel d'ailleurs, nous enseigne la fable, son auteur même fut « malcontent ». — C'était tout à fait digne d'Ysengrin.

N'y avait encore cependant que demi-mal; car d'icelle aventure et de la pénultième renard était sorti, il est vrai, sans profit, mais aussi sans dommage autre qu'un peu de honte et beaucoup de dépit. Ce n'étaient encore que petits échecs désagréables, et point nuisibles, sinon à sa réputation. Mais voici les défaites venir sérieuses, où finira par rester entier.

D'abord des chasseurs le blessèrent, et s'en alla tomber le maître dans la fange (1), où les mouches se mirent sur lui, attirées par ses plaies. O quel abaissement d'un animal de tant de mérite! Pour moi, je n'y verrais à plaisanter, si lui-même ne s'en chargeait. Ne s'y pouvant moquer d'autrui, eh bien, il se moquera de lui-même; car il faut que toujours renard se moque de quelque chose ou de quelqu'un. En tout était comique, jusques en ses lamentations; c'était le vrai Gaulois, narguant jusqu'à son malheur et riant de ses propres

(1) La Fontaine, liv. XII, fab. 13.

souffrances. Il trouvait « fort étrange » que le sort « le fît aux mouches manger » ou plutôt boire, car elles lui suçaient sang comme sangsues, et l'on dit de quelqu'un ayant reçu blessure ou plaie qu'on lui a fait « un abreuvoir à mouches. » Dont renard s'indignait fort plaisamment, les trouvant tout à fait impertinentes. Quoi! disait-il,

Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? Est-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun!
Que ne vis-tu sur le commun?

Le moment était bien choisi vraiment pour faire le fier et parler du vulgaire avec l'orgueil d'Horace. Mais, au fait, pourquoi n'employait-il sa queue à écarter ces mouches, lui que sire lion proclama si parfait émoucheur, au conte de Panurge? C'est, je suppose, qu'il était blessé en endroit trop prochain d'icelle, et qui ne permettait à lui de faire usage de son chasse-mouches. — Cela était bien dur!

A cette vue, maître hérisson, animal excellent au fond, malgré ses dehors épineux, se charitablement offrit de lui venir en aide, disant qu'il les allait « enfiler par centaines ». — « Garde-t'en bien! » reprit renard, encore sage quoique à son déclin. En effet hérisson n'eût fait qu'aggraver le mal, car, celles-là détruites, en seraient venues d'autres. Peut-être craignait-il aussi que voisin hérisson en enfilant les mouches ne lui piquât un tantinet la peau... en endroit trop sensible! N'im-

porte, la défense en était de bon sens et j'y retrouve encore maître renard.

Mais, *quantum mutatus ab illo!* Fortune ennemie a décidé sa ruine sans retour, et la cruelle ne lui baillera répit qu'il n'ait tout perdu — même sa queue! Il en avait tantôt médit, la traitant de poids inutile, vite la malicieuse la lui supprima, lui envoyant un piége dont renard échappa, mais sans cet appendice (1)!

Sans sa queue!! ô honte ineffaçable! Et comment désormais oserait-il paraître devant ses confrères? — devant ses confrères qui tous en avaient une si longue et superbe? Comme de lui tous allaient se moquer! Quel éclat à la vue de son... antiface dépouillé de son ornement! Que de quolibets! O quelle horrible humiliation! Cette idée lui donnait la fièvre. Et justement tous renards étaient lors convoqués en conseil pour délibérer sur quelques points de politique renardique. Comment éviter le déshonneur? car tout renard qui s'y rendait sans queue était déshonoré comme un Spartiate rentrant de la bataille sans bouclier, ou comme un Chinois sans sa longue mèche. — « Ah! s'il y avait onguents à faire repousser queues! dit-il; mais point, Esculape n'y a songé, et quand on l'a perdue, l'on jamais ne la retrouve, non plus qu'un bœuf sa *taurilité!* Je ne vois qu'un moyen de m'en tirer, c'est, en ayant bien soin de leur cacher mon cas, de conseiller à mes confrères... de se la couper! L'embarras est qu'ils sont fins en diable, et ma motion, — très-imprévue, — les

(1) La Fontaine, liv. V, fab. 5.

va surprendre trop pour qu'ils n'en veuillent pas connaître le motif. On *flairera* mon... stratagème, et alors... Eh bien, alors comme alors ; tentons toujours cette ressource. »

Et renard se rend au conseil; mais il a soin d'y être avant les autres et se place de sorte qu'aucun ne puisse voir son... paravent. Léans, sur son derrière assis, faisant face à tous, il leur tint ce discours :

> « *Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile*
> *Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?*
> *Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe ;*
> *Si l'on m'en croit, chacun s'y résoudra.*

(Stupéfaction générale ; glapissements divers.) — Les renardeaux, qui tenaient à leur queue plus qu'avocats stagiaires à leurs moustaches, se récrièrent les premiers qu'ils ne jamais voudraient voter motion pareille ; qu'elle était trop contraire au bien public ; qu'on ne la leur *arracherait* qu'avec la vie ! L'un proposa un amendement, pour qu'on ne dans la loi comprît que les vieillards, à qui la queue, disait-il, était en effet « un poids inutile » et même nuisible ! Un autre demanda qu'on fît voter renardes. Icelles aux tribunes d'applaudir vivement ce galant défenseur de leurs droits méconnus. Une d'elles manqua lui jeter... sa fourrure ! Mais chacun voulant opiner, le tumulte bientôt devint indescriptible, et l'on jà commençait à se prendre aux poils, quand quelqu'un de la troupe, lequel avait conservé son sang-froid, demanda la parole et dit à maître renard, dont il avait éventé la ruse : — « Votre avis est

fort bon; mais tournez-vous de grâce... Aïe! Et pas la moindre feuille de vigne! » A cet aspect se fit « une telle huée » que le pauvre écourté ne put « être entendu ». Eh! qu'avait-il encore à dire? On ne l'a jamais su. Peut-être ce qu'Ésope a quelque part écrit, à savoir que la queue est un membre indécent!... Mais rien n'y aurait fait.

Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée,

— et dure encore!

Quant à maître renard, c'en était fait. Cette « huée » l'avait frappé au cœur, l'avait blessé mortellement. Ce n'était plus que l'ombre de lui-même. Son étoile s'était voilé la face de honte, et les nuages, l'éclipsant, préparaient sur sa tête le dernier orage où il allait périr. Un pied déjà avait dedans la barque; déjà touchait aux sombres bords; déjà la Parque blême tenait pour le couper le filet de ses jours. Enfin, renard se meurt, renard est mort!... Ce fut pendant cet imprudent voyage qu'il entreprit avec le chat (1), soi-disant pour aller en pèlerinage, ainsi que son aïeul Thibert (2) s'en allait à Blaaigny chanter messes, en accomplissement de la prédiction de Gabriel Meurier, lequel annonça bien qu'à la fin renard serait moine, comme le diable en vieillissant se fait ermite. Tandis qu'ils cheminaient comme « beaux petits saints (Christophe) » en disputant sur leur mérite, une meute survint. Chat aussitôt de grimper sur un arbre, disant au compagnon, en dérision

(1) La Fontaine, liv. IX, chap. 14.
(2) Nom du chat dans le *Roman du Renard.*

cruelle : — « Fouille en ton sac, ami ; cherche en ta cervelle matoise. » Renard, désespéré, fit prodiges ; poussé, serré, traqué par la meute rapide, il la mit cent fois en défaut, fit cent tours, tenta cent asiles, chercha, fouilla, se cacha aux entrailles de la terre ; rien ne le put sauver : son heure était venue. Il tomba étranglé au sortir d'un terrier. Si finit notre maître fripon. — Que la terre lui soit légère !...

Et vous item, benoîts lecteurs, à cettui trop léger auteur, lequel promet devenir sage... aussitôt qu'il aura le temps.



ERRATA.

Page 37, ligne 11. Au lieu de : *fait autre essence,* — lisez : *fait d'autre essence.*

Page 44, ligne 20. Au lieu de : *Ne quid minis,* — lisez : *Ne quid nimis.*

Page 53, ligne 16. Au lieu de : *l'unique prime et fête,* — lisez : *la prime et unique fête.*

Page 77, ligne 5. Au lieu de : *l'hyménée ou état de l'enfer,* — lisez *l'hyménée en état de l'enfer.*

Page 99, ligne 18. Au lieu de : *l'abbé Rogonnet,* — lisez : *l'abbé Rognonet.*

Page 120, lignes 3 et 4. Au lieu de : *selon les bêtes fables dites extravagantes était aux yeux des fabuleuses,* — lisez : *selon les fables dites extravagantes était aux yeux des bêtes fabuleuses...*

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE I.

DU LION.

LIVRE II.

DE L'OURS.

Pages.

LIVRE III.

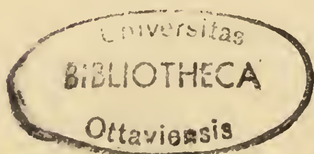
DU LOUP.

LIVRE IV.

DU RENARD.

FIN DE LA TABLE.

Imprimé par D. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338, à Paris.




a39003 003329850b